Thérèse d'Avila

Les chemins de la perfection

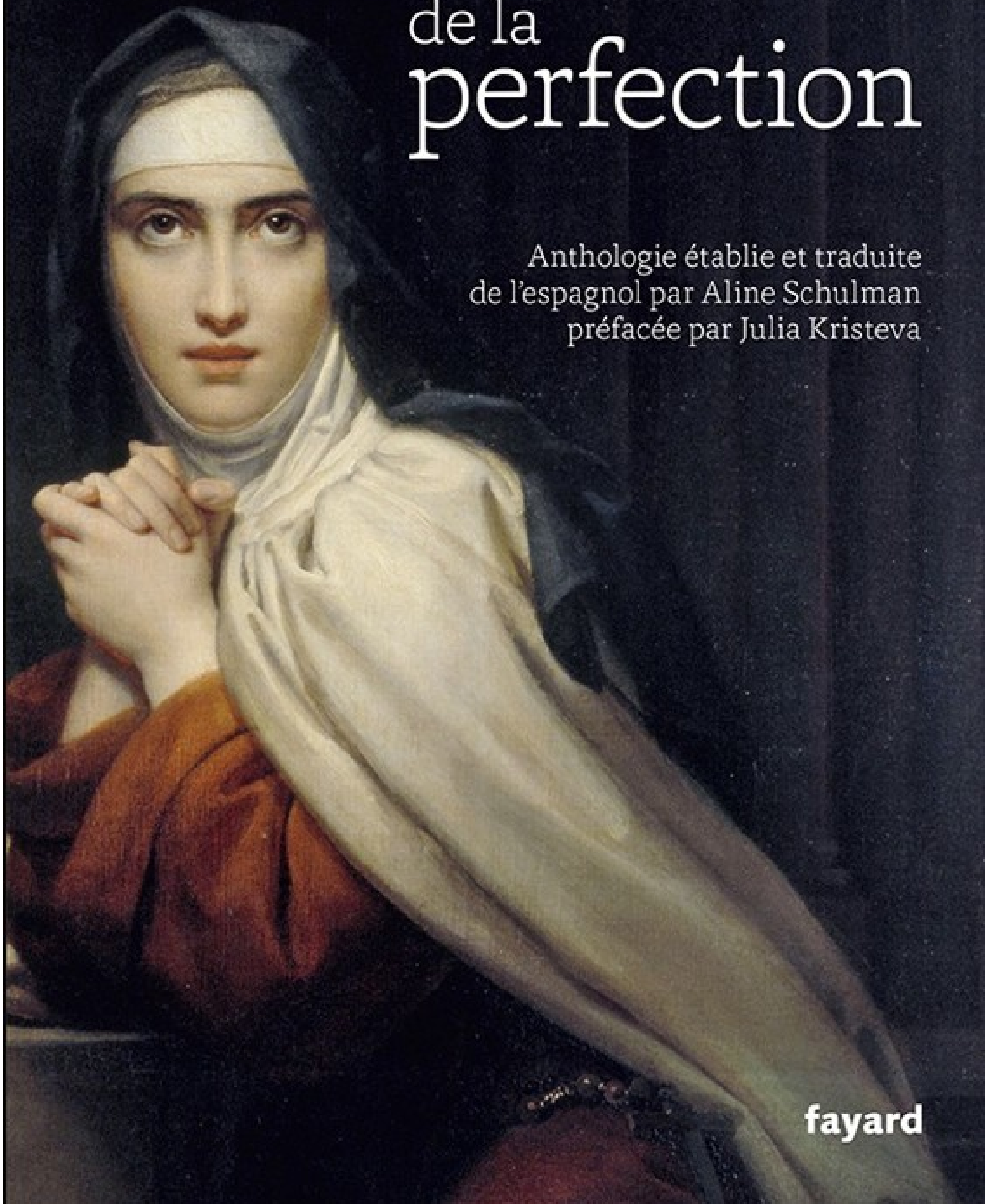
Anthologie établie et traduite de l'espagnol par Aline Schulman
préfacée par Julia Kristeva

fayard

Thérèse d'Avila

Les chemins de la perfection

Anthologie établie et traduite
de l'espagnol par Aline Schulman
préfacée par Julia Kristeva



fayard

Thérèse d'Avila

LES CHEMINS DE LA PERFECTION

Anthologie établie et traduite de l'espagnol
par Aline Schulman

préfacée par Julia Kristeva

Fayard

Cette traduction s’appuie sur l’édition des *Obras completas* de Thérèse d’Avila, établie par Efrén de la Madre de Dios et Otger Steggink, Madrid, La Editorial Católica, « Biblioteca de Autores Cristianos », nouv. éd., 1997.

Couverture : Hokus Pokus Créations François Gérard, « Thérèse d’Avila » (1827) Photo : © RMN-Grand Palais / Philipp Bernard

ISBN numérique : 9782213664729

Préface

La passion selon Thérèse d'Avila

Teresa de Cepeda y Ahumada, en religion Thérèse de Jésus (28 mars 1515-4 octobre 1582) a vécu et écrit une expérience qu'on appelle mystique, dans laquelle la sainte célèbre ainsi sa foi en Jésus : « L'Âme se consume de désir et ne sait quoi demander, parce qu'elle sent clairement que son Dieu est avec elle » (*Château intérieur*, 6ᵉˢ Demeures, 2, 4). « Si vive était la douleur que je ne pouvais m'empêcher de pousser de ces gémissements dont j'ai parlé ; mais si excessive la douceur que me cause cette immense douleur qu'il n'y a pas lieu de désirer qu'elle s'apaise, et que l'âme ne peut se contenter de rien de moins que Dieu. Ce n'est pas

une souffrance corporelle, mais spirituelle, bien que le corps ne manque pas d'y participer quelque peu, et même beaucoup. » (*Vie,* 29, 13). « Nous ne sommes pas des anges, nous avons un corps. » (*Vie,* 22, 10).

La *Transfixion* (1646) du sculpteur italien Gian Lorenzo Bernini fait vibrer cette extase en marbre baroque : elle se liquéfie sous nos yeux dans l'église Santa Maria della Vittoria, à Rome. Cinq cents ans après la naissance de cette carmélite extravagante, son écriture interpelle la mémoire universelle. Après ses sœurs et frères carmélites et carmes, et bien au-delà de l'Église catholique, les audaces de son expérience spirituelle et la précision de son élucidation, le courage de son œuvre réformatrice du Carmel aussi bien que du monachisme féminin, et la modernité de son désir impétueux convoquent les féministes, interrogent les philosophes, les historiens, les psychanalystes, fascinent les artistes et les écrivains. Thérèse invite le monde sécularisé à réévaluer inlassablement et sans préjugés le besoin de croire sous-jacent au désir de savoir.

En effet, en musique, en peinture, en sculpture, par le recueillement des lectures et la ferveur des prières, cette femme sans frontière nous livre son corps physique, érotique, gourmand et anorexique, hystérique, épileptique, qui se fait verbe, qui se fait chair, qui se fait et se défait en soi, hors de soi, flot d'images sans tableaux, constamment à la recherche de l'Autre et du mot juste. Matrice béante palpitante pour l'Aimé toujours

présent sans jamais être là : Il est en elle, elle en Lui, sensation sans perception, transpercée ou transparente, transverbération et inondation. Dieu, festin des langues, dans la saveur de l'espagnol incarné, bouleversé et respecté, saisi d'effroi et de délices. Dieu, chemin de perfection parce que chemin de souffrance, Tout est Néant, le Néant est Tout, mais il y a *être et être,* faites ce qui est en vous, et en allégresse ! Soyez gaies, mes filles, Thérèse fonde son Église comme un Cantique des cantiques, elle aime jouer aux échecs, il est permis de jouer, mes sœurs, jusque dans les monastères, surtout dans les monastères, Dieu nous aime joueuses, mes sœurs ! Les âmes qui aiment voient jusqu'aux atomes infinis qui sont des atomes qui jouissent. Cette éprouvée ne redoute pas l'infini, elle le porte en elle, l'apprivoise, elle l'écrit, elle nous l'offre, nous en sommes : pour déjouer le suicide et le délire en toute lucidité.

*

Oui, le fil de la tradition religieuse a été coupé, préviennent Tocqueville et Hannah Arendt, et moi je suis une femme qui se considère comme athée. Pendant une dizaine d'années, j'ai lu les livres de Thérèse, j'ai vécu avec cette carmélite d'un autre temps, je l'ai aimée et je l'ai discutée, disputée. Je l'ai associée à ma vie, à celle de notre temps[1]. Jusqu'à la dernière partie de mon récit qui l'accompagne dans ce que j'imagine être son agonie[2].

La narratrice, qui me ressemble, finit sa cohabitation avec Thérèse en adressant une lettre à Denis Diderot qui, en son temps, fustigeait les abus de la religion dans son célèbre roman inachevé, *la Religieuse*. Mais Diderot, ex-chanoine et écrivain-philosophe des Lumières, pleurait en s'avouant incapable de finir son histoire : car, délivrée des

abus de la vie monastique, sa religieuse est jetée dans une vie privée de sens.

Je suis convaincue que la psychanalyse freudienne, qui interroge les mythes et l'histoire des religions en même temps qu'elle ouvre les portes de la vie intérieure des êtres modernes, est la voie royale pour *transvaluer*, justement, cette tradition qui nous précède et avec laquelle nous avons coupé le fil. Nous, les non-croyants. Mais aussi nous, les croyants bien souvent réduits à des « éléments de religion » (comme on dit des « éléments de langage ») et oubliant la complexité de l'*expérience*. La relecture que nous lui devons ne saurait être seulement abstraite et surplombante. Elle engage la mémoire affective singulière, l'intimité de chacun.

Lorsque j'avais accepté, avec beaucoup de plaisir, la proposition qui m'avait été faite d'écrire un livre sur Thérèse, je ne connaissais d'elle que la statue de Bernini et le séminaire de Lacan sur la « jouissance féminine », au titre si suggestif : *Encore.* Insatiable serait cette jouissance féminine : encore et encore ? Parce qu'elle ne se limite pas aux organes sexuels, mais embrase tous les sens et transporte le corps dans l'infini du sens, en même temps qu'elle fait basculer le sens lui-même dans le non-sens, symptômes et folies. Une jouissance dont Thérèse serait la meilleure exploratrice et qui l'exile d'elle-même : perpétuel transport vers l'Impossible, l'Innommable. Qui ne cesse cependant de l'appeler à dire, à penser, corps et âme – passion de l'écriture.

*

Thérèse d'Avila vit à un moment où le pouvoir et la gloire des Conquistadores et du Siècle d'or commencent à décliner. Plus encore, Érasme et Luther troublent les croyances traditionnelles, de nouveaux catholiques

comme les *Alumbrados* attirent juifs et femmes, l'Inquisition met à l'Index les livres en langue castillane, les procès pour attester de la *limpieza de sangre* se multiplient. Fille d'une *cristiana vieja* et d'un *converso*, Thérèse est témoin, dans son enfance, du procès intenté à sa famille paternelle, acculée à prouver qu'elle est vraiment chrétienne et non pas juive ; le « cas » même de Thérèse, comme moniale pratiquant l'oraison, c'est-à-dire la prière mentale de fusion amoureuse avec Dieu, qui la conduira à ses extases, sera soumis à l'Inquisition. Avant que la Contre-Réforme ne découvre l'extraordinaire complexité de son expérience ainsi que son utilité pour une Église qui cherche à marier ascétisme (revendiqué par les protestants) et intensité du surnaturel (propice à la foi populaire). Theresa de Ahumada y Cepeda sera béatifiée en 1614 (trente-deux ans après sa mort), canonisée en 1622 (« sainte » quarante ans après sa mort), et deviendra, en 1970, dans le prolongement du Concile de Vatican II, la première femme docteur de l'Église avec Catherine de Sienne.

Seule fille dans une fratrie de sept garçons (avant la naissance des deux « petits », une fille et un garçon), très attachée à sa mère et à son père, à son frère Rodrigo, à son oncle paternel Pedro, à son cousin, fils du deuxième oncle paternel, Francisco, dans une famille aux harmoniques incestueuses, aisée quoique en passe de s'appauvrir, Thérèse perd sa mère à l'âge de treize ans. Lorsqu'elle décide de se faire carmélite et prend l'habit au couvent de l'Incarnation, le 2 novembre 1536, elle a vingt et un ans ; son corps est un champ de bataille entre les *désirs culpabilisés* qu'elle ne fait que suggérer dans sa *Vie*, précisant que ses confesseurs lui interdisent de les développer, et *l'exaltation idéalisante* dont témoigne le culte intense qu'elle voue à Marie (mère vierge) et à Joseph (père symbolique). D'une étonnante lucidité, elle

confie dans sa biographie la manière dont ces tourments l'ont conduite aux convulsions et aux pertes de conscience suivies, dans certains cas, de comas qui durent jusqu'à quatre jours : après l'Espagnol E. Garcia-Albea, l'épileptologue français, le docteur Pierre Vercelletto, diagnostique une « épilepsie temporale ».

Ces crises sont accompagnées de « visions » que la moniale décrit comme ce que les neurologues appellent des « auras » : non pas des « vues » par les « yeux du corps », mais ce que j'appellerais volontiers des « fantasmes incarnés » – perceptions par tous les sens de la présence enveloppante, rassurante, aimante de l'Époux. Dieu, tel un Père idéal, qui la persécute à cause de « ses tentations », « manquements à l'honneur » et « dissimulations », en la faisant souffrir jusque dans ses os, se transforme pour finir en père aimant : Thérèse réussit là où le président Schreber (dont Freud étudie le « cas ») échoue, Dieu ne la juge plus, ou de moins en moins, parce qu'Il l'aime. Il s'agira de l'Homme de douleur lui-même tel que la moniale l'a vu présenté sous la forme d'une statue du Christ dans la cour du couvent : homme martyrisé avec les souffrances duquel elle est ravie de s'identifier.

Ravie est bien le mot : Thérèse est enfin unie avec « le Christ en tant qu'homme » : *Cristo como hombre* (*Vie*, 9,6), elle se l'approprie, certaine que le Seigneur « était en moi » *(dentro de mi).* « Je ne pouvais douter qu'Il était en moi, ou moi tout entière abîmée en Lui » *(yo todo engolfada en el)* (*Vie,* 10, 1).

Ainsi, l'exaltation de tous les sens bascule souvent dans une parfaite annulation : l'âme est dépourvue de capacité de « travail », ne subsiste qu'un « abandon », une exquise passivation dans la béatitude : « On ne sent rien, on ne fait que jouir sans savoir ce dont on jouit » (*Vie,* 18, 1) ; « privée même de sentiment » (18, 4), « une sorte de délire » (*Vie,* 18, 13). Positif et négatif, jouissance et douleur

extrêmes, toujours les deux ensemble ou en alternance. Ce brouet broie le corps et l'exile dans une syncope où le psychisme est à son tour anéanti, « hors de soi », avant que l'âme ne soit capable de déclencher la narration de cet état de « perte ».

Le récit qui s'ensuit est d'abord confié par Thérèse à ses confesseurs affolés et/ou séduits, avant qu'elle ne se mette à l'écrire et que ces pères, dominicains et jésuites, ne l'autorisent à le faire. L'acmé de ces « visions » auxquelles participent tous les sens confondus se trouve dans la description de sa Transfixion, restituée en marbre par le Bernin (1646). Je vous la livre : « Je voyais un ange près de moi, à ma gauche (…). Il n'était pas grand, plutôt petit, très beau (…). Je voyais entre ses mains un long dard en or et, tout au bout de la pointe ferrée, je crois qu'il y avait un peu de feu. Il me semblait aussi que, par moments, il me transperçait le cœur et me pénétrait jusqu'aux entrailles. Quand il retirait son dard, on aurait dit qu'il me les arrachait, et je restais tout embrasée d'un immense amour de Dieu. » (*Vie,* 29, 13) Les extases de Thérèse sont, d'emblée et sans distinction, paroles, images et sensations physiques, esprit et chair, à moins que ce ne soit chair et esprit. Objet et sujet, perdue et retrouvée, dedans et dehors et vice versa, Thérèse est un fluide, un ruissellement constant, l'eau sera son élément : « J'ai un attrait particulier pour cet élément : aussi l'ai-je observé avec une attention spéciale » (*Château intérieur*, 4es Demeures, 2,2), et la coulante métaphore, sa manière de penser. Serait-ce une fulgurance intime, ou la résurgence du thème évangélique du baptême ? Sans oublier la régression plus ou moins inconsciente de l'amoureuse de son Seigneur idéal, à l'état d'embryon touché-baigné-nourri par le liquide amniotique.

L'énigme de Thérèse est moins dans ces ravissements que dans les *récits* qu'elle en fait : au demeurant, ces ravissements existent-ils ailleurs que dans ces récits ? Elle en est tout à fait consciente : « … fabriquer cette fiction *(hacer esta fiction)* pour donner à comprendre », écrit la carmélite dans *Chemin de perfection* (28, 10).

Thérèse entame sa « recherche » par une « suspension des puissances » (c'est ainsi qu'on appelle à l'époque *l'entendement, la mémoire* et la *volonté*) pour atteindre à ce qu'il faut bien appeler un état de *régression* où l'individu pensant perd ses contours identitaires et, en dessous du seuil de la conscience, devient un « psyché-soma ». Dans cet état qui renvoie, pour la psychanalyse, aux états archaïques de l'osmose entre le nourrisson, voire l'embryon, et sa mère, le lien à soi et à l'autre se maintient, fugace, par une sensibilité extravagante, infra-linguistique, dont l'acuité excessive est à la mesure de la perte des facultés d'abstraction jugeante.

Le style thérésien est intrinsèquement ancré dans les *images*, elles-mêmes destinées à transmettre ces *visions* qui ne relèvent pas de la vue (ou du moins pas seulement), mais habitent le corps-et-l'esprit tout entier, le psyché-soma. De telles « visions » ne peuvent que se donner d'abord et essentiellement au *toucher*, au *goût*, à l'*ouïe*, avant de transiter par le *regard*. Elle prétend se réfugier dans sa *condition de femme* et se plaindre de son inaptitude au « langage spirituel », pour se faire excuser de la « récréation » que serait son recours à la « comparaison » ! Ainsi justifiée, la moniale distingue quatre étapes de l'oraison qu'elle décrit comme « quatre eaux » qui arrosent le jardin de l'orant (*Vie,* 11, 7) : le puits, la noria et les godets, la rivière, la pluie.

À suivre ses textes, je saisis que l'*eau* signifie, pour la moniale, le *lien de l'âme au divin* : lien amoureux qui met en contact la terre sèche du jardin thérésien avec Jésus.

Figure du contact mutuel de Dieu et de la créature, l'eau détrône Dieu de Son statut suprasensible et Le fait descendre sinon au rôle de jardinier, du moins à celui d'élément cosmique que je goûte et qui me nourrit, qui me touche et que je touche. L'eau s'impose comme la fiction absolue, inévitable, du toucher amoureux, par quoi je suis touché/e par le toucher d'un autrui qui me touche et que je touche. *L'eau : fiction du transvasement entre l'être autre et l'innommable intimité, entre le Ciel et le vagin, le milieu extérieur et l'organe intérieur.*

Baudelaire, qui refusait le « cerveau du poète se comparant à un arbre », affirmait « devenir une réalité » *(Paradis artificiels)* : il ne se contentait pas d'être *comme* l'arbre, mais désirait *être l'arbre*. Je lis la fiction de Thérèse comme un poème baudelairien. *L'eau*, dans la passion de Thérèse, n'est pas *comme* l'amour divin, l'eau *est* l'amour divin et vice versa. J'*en* suis, nous *en* sommes : moi, vous, Dieu Lui-même. Tel est le sens de l'image thérésienne de l'eau qui nous extrait de la stylistique pour nous faire toucher au *psyché-soma* de son extase que l'écrivaine tente de nous transmettre. Plus qu'une métaphore, l*'eau,* chez Thérèse comme chez Baudelaire, est métamorphose : témoin de l'impact sensoriel du divin sur Thérèse autant que de sa dissolution-résorption. Une critique – inconsciente, implicite, ironique – de cet impact du divin lui-même ? Jusqu'à l'immersion du Père idéal, de l'Autre dans l'orante, dans l'écrivaine qui l'incorpore. Et l'incarne.

Si l'eau est l'emblème du rapport entre Thérèse et l'Idéal, on comprend que son *Château intérieur* ne saurait se dresser comme une forteresse, mais se laisse ajuster comme un puzzle de « demeures » *(moradas)* aux cloisons perméables que le divin ne domine pas, mais qu'il habite. *C'est seulement dire que la transcendance selon Thérèse se révèle aussi immanente* : le Seigneur

n’est pas au-delà, mais en elle ! De quoi lui valoir les ennuis qu’on imagine avec l’Inquisition… Tandis que ses confesseurs et les éditeurs qui recueilleront ses manuscrits atténueront cette prétention…

*

Mais les métamorphoses thérésiennes ne sont pas sans conséquences.

La première serait-elle cette sainte ironie qui frise l’athéisme ? Dans son *Chemin de perfection*, Thérèse conseille à ses sœurs de jouer aux échecs dans les monastères, même si le jeu n’est pas permis par le règlement, pour « faire échec et mat au Roi divin » (16,1). Une impertinence qui résonne avec la célèbre formule de Maître Eckhart : « Je demande à Dieu de me laisser libre de Dieu. »

La seconde est émise par Leibniz. Le philosophe mathématicien écrit dans une lettre à Morell (10 décembre 1696) : « Et quant à sainte Thérèse, vous avez raison d’en estimer les ouvrages ; j’y trouvai cette belle pensée que l’âme doit concevoir les choses comme s’il n’y avait que Dieu et elle au monde. Ce qui donne même une réflexion considérable en philosophie, que j’ai employée utilement dans une de mes hypothèses. » Thérèse inspiratrice des monades leibniziennes qui contiennent l’infini ? Thérèse précurseur du calcul infinitésimal ?

Quelle qu’en soit la modestie, *écrire*, cet acte de langage amoureux, est aujourd’hui encore – sera toujours – une expérience qui n’ignore pas ces ravissements, ces extases. La carmélite n’a pas inventé la psychanalyse ni la littérature moderne, mais, cinq siècles avant nous, elle a élucidé cette étrange expérience qu’est la pensée aux frontières du sens et du sensible, corps et âme ensemble :

les secrets de l’écriture. À ces extrêmes, Thérèse est notre contemporaine.

JULIA KRISTEVA

1- *Cf.* Julia Kristeva, *Thérèse mon amour*, récit, Fayard, 2008.

2- Mise en scène au théâtre de l’Odéon *(Tandis qu’elle agonise, Thérèse mon amour)* avec la sublime Isabelle Huppert dans le rôle de Thérèse, en mars 2014.

Avant-propos

Faire un choix dans une œuvre finie, c'est construire une histoire dans l'histoire. Dans les écrits de Thérèse d'Avila, point d'histoire. L'expérience vécue et relatée sur ordre de ses confesseurs perd sous, la plume de Thérèse-narratrice, sa linéarité et devient vertige, vortex : aspiration divine, aspiration vers la divinité. Toutes les pages disent cette force irrésistible qui la soulève, mais également les pesanteurs qui font obstacle à son complet détachement des « choses de ce monde » et à sa rencontre avec Dieu. Aussi, dans les cinq œuvres majeures ici retenues, *Livre de la vie, Chemin de perfection, Relations et Faveurs, Livre des fondations, le Château intérieur ou les Demeures de l'âme*[1], ai-je privilégié le cheminement plutôt que l'union et les actions de grâce ; l'apprentissage de la lumière plutôt que l'éblouissement ; le corps-à-corps avec la divinité plutôt que l'intimité d'une jouissance qui fait de nous, qui lisons, les voyeurs d'une noce mystique. Ligne discontinue, donc, trouées dans une œuvre comptant plus de mille feuillets. J'ai cependant pratiqué une coupe par chapitres dans le *Livre des fondations* en raison de sa structure énumérative, ainsi que dans *le Château intérieur*, immense métaphore dont il fallait asseoir le fondement avant que de s'élancer vers les ultimes et célestes Demeures.

1- *Libro de la vida, Camino de perfección, Relaciones y mercedes, Libro de las fundaciones, Las Moradas o el Castillo Interior.*

LIVRE DE LA VIE

Le Livre de la vie *est écrit par Thérèse d'Avila à la demande de ses confesseurs, inquiets des visions et des grâces dont Dieu, dit-elle, la favorise, à un moment où l'Espagne de la Contre-Réforme durcit ses actions répressives – autodafés, mise à l'index de livres de spiritualité, dont la Bible traduite en espagnol. Rédigé entre 1562 et 1565, le* Livre *retrace son itinéraire spirituel depuis la petite enfance jusqu'à la fondation de son premier monastère réformé. Confession ou, mieux, introspection attentive, car la connaissance de soi conduit, selon Thérèse, à la connaissance et l'exaltation de Dieu. Dans une première partie, elle expose tous les manquements qu'elle a commis durant ses quarante premières années ; réquisitoire intime qui s'accompagne, en contrepoint, d'une glorification de la Providence divine*

dont elle s'accuse, « vile et misérable », de n'avoir pas su reconnaître les effets. C'est alors qu'intervient ce qu'elle appelle sa « conversion ». Commence, dans une deuxième partie, sa description de la contemplation telle qu'elle la pratique, avec toutes les faveurs – visions, extases, lévitation – qui lui sont accordées. Les précautions dont elle s'entoure pour décrire de telles manifestations (« je crois... selon moi... il me semble », etc.) font écho aux suspicions de ses supérieurs qui lui imposeront de « faire la nique » (29, 5) aux apparitions, persuadés que Thérèse se laisse abuser par le démon ! Quant aux protestations d'humilité et d'obéissance qui ponctuent tout le Livre*, elles vont de pair avec le souci permanent de relater, dit-elle, « ce qui s'est passé en moi aussi exactement et simplement que possible » (40, 24). Autrement dit, en usant, pour décrire ses expériences mystiques, du mot approprié, peu importe s'il paraît incongru ou s'il est tiré du langage le plus quotidien. Être en extase mystique ? jouir. Les grâces divines ? savoureuses. Dieu se manifestant à l'âme ? un chérubin aux joues enflammées vous enfonçant son dard jusqu'aux entrailles. Thérèse, qui n'ignore rien des rigueurs de son temps, se soumet par avance aux possibles exigences de ses confesseurs-censeurs : « Que celui à qui j'envoie ces pages les déchirent. » (10, 7) ; ou même : « Brûlez-les sur-le-champ » (10, 8). Or, c'est tout le contraire qui va se produire. Durant plus de vingt années, ce texte, dont les copies se multiplient, suscitera curiosité et intérêt non seulement dans la hiérarchie de l'Église, mais parmi les membres de la haute aristocratie, lui attirant protections et inimitiés. Le manuscrit, dénoncé à l'Inquisition en 1575, sera déclaré exempt de toute hérésie par le Grand Inquisiteur en personne deux ans plus tard, et publié en 1588 grâce au soutien de Marie d'Autriche, mère de Philippe II.*

Aline Schulman

Chapitre 1

Comment le Seigneur entreprit d'éveiller cette âme dès l'enfance à l'exercice de la vertu, et combien l'exemple des parents est, dans ce cas, d'un grand secours.

1. Si je n'avais pas été aussi indigne des faveurs que Dieu me faisait, avoir des parents qui pratiquent la vertu et craignent le Seigneur aurait dû me suffire pour être bonne. Mon père aimait les livres édifiants, qu'il avait en langue castillane pour que ses enfants puissent les lire.

Ces lectures, ajoutées au soin qu'apportait ma mère à nous faire prier et à partager sa dévotion à la Vierge et à quelques saints, éveillèrent ma piété dès l'âge de six ou sept ans, il me semble. J'étais encouragée par l'exemple de mes parents qui ne trouvaient grâce qu'aux vertus. Eux-mêmes en avaient un grand nombre.

Mon père était un homme très charitable avec les pauvres, plein de compassion pour les malades et aussi à l'égard des serviteurs ; au point qu'il refusa toujours d'avoir des esclaves pour qui il éprouvait une grande commisération. Quand une esclave appartenant à l'un de ses frères fit un séjour chez nous, il la traita comme si elle avait été son propre enfant : il ne pouvait supporter, disait-il, l'idée qu'elle n'était pas libre. Jamais on ne l'entendit jurer ni médire. Et d'une probité à toute épreuve.

2. Ma mère, qui toute sa vie fut une grande malade, était elle aussi très vertueuse. Et d'une honnêteté sans tâche. Malgré sa beauté, jamais elle ne montra qu'elle se souciait de son apparence : quand elle mourut, à trente-deux ans, elle s'habillait déjà comme une femme avancée en âge. Elle était toujours d'humeur égale et d'un grand discernement. Tout le temps qu'elle vécut, elle eut à subir bien des épreuves. Elle mourut très chrétiennement.

3. Nous étions trois sœurs et neuf frères. Dieu, dans Sa bonté, fit que tous ressemblèrent à leurs parents pour ce qui touche à la vertu, sauf moi qui étais pourtant la préférée de mon père. Et, avant que je n'aie commencé d'offenser Dieu, je veux croire que ce n'était pas sans raison. Aussi ne puis-je que me lamenter en repensant aux bonnes inclinations dont le Seigneur m'avait pourvue et au mauvais usage que j'en ai fait.

4. Mes frères ne contrariaient nullement mon désir de servir Dieu. En compagnie de l'un d'eux qui avait à peine plus que mon âge, je passais de longues heures à lire les

vies de saints ; c'était avec lui que je m'entendais le mieux, même si pour tous j'avais de la tendresse, comme eux pour moi. Quand je considérais le martyre que les saintes avaient enduré au nom du Seigneur, il me semblait qu'elles avaient acheté à très bon compte le droit de jouir de la Présence divine, et je souhaitais ardemment mourir comme elles, non pas pour l'amour de Lui, mais pour jouir à mon tour et sans délai des félicités qui nous attendaient au Ciel, d'après ce que je lisais et ce que nous décrivaient les livres. Mon frère et moi cherchions ensemble le moyen d'y parvenir ; nous avions dans l'idée de nous rendre au pays des Maures en vivant d'aumône et de charités, pour que, une fois arrivés là-bas, on nous coupe la tête. Je pense que, malgré notre jeune âge, Dieu nous aurait donné le courage de mettre notre projet à exécution ; mais nous avions des parents, et c'était pour nous l'obstacle majeur.

Quand nous lisions dans nos livres que le châtiment et la gloire duraient pour toujours, cela nous surprenait beaucoup. Nous en parlions très souvent et prenions plaisir à répéter : « Pour toujours, toujours, toujours ! » Et quand j'avais redit ces mots un long moment, le Seigneur me faisait la grâce, dès cet âge tendre, d'imprimer en moi le chemin de la vérité.

5. Devant l'impossibilité d'aller là où je me ferais tuer pour Dieu, je décidai que nous deviendrions ermites et, dans le jardin potager de la maison, nous faisions de notre mieux pour construire des cabanes en empilant de la pierraille qui s'effondrait aussitôt ; aussi ne savions-nous plus que faire pour mener à bien notre vœu. Aujourd'hui, je ne puis que rendre grâce à Dieu de m'avoir donné si tôt ce que je perdis par ma faute.

6. Je faisais l'aumône selon mes moyens, qui étaient limités. Je recherchais la solitude pour réciter nos prières, et elles étaient nombreuses, mais avant tout mon

chapelet, car ma mère lui vouait une dévotion particulière et nous l'avait communiquée. Lorsque je m'amusais avec d'autres petites filles, j'aimais beaucoup quand nous jouions à être des religieuses dans un monastère ; je crois que j'avais envie que cela soit vrai, mais pas autant que ce dont j'ai parlé plus haut.

7. Lorsque ma mère mourut, je me souviens, j'avais à peine douze ans. Je compris bien vite ce que je venais de perdre et j'allai, toute triste, à l'église où je suppliai en sanglotant une statue de Notre-Dame d'être ma mère. Ma démarche était certes naïve, mais je crois que je fus entendue ; car chaque fois que je me suis recommandée à cette Vierge souveraine, je l'ai trouvée à mes côtés et elle a fini par me gagner à sa cause.

J'ai honte aujourd'hui quand je pense aux raisons qui m'ont empêchée de suivre sans réserve les bonnes inclinations de mon enfance.

8. Ô Seigneur, puisque Vous semblez décidé à assurer mon salut, qu'il en soit selon Votre Volonté ; et parmi toutes les grâces que Vous avez daigné m'accorder, pourquoi n'avez-Vous pas jugé bon, non pour me favoriser, mais pour qu'on Vous honore, de ne pas laisser s'accumuler tant de souillures dans cette demeure où Vous deviez si continûment habiter ? J'ai honte de ce que je viens de dire, Seigneur, car je sais que tout est ma faute : et je reconnais que Vous ne pouviez faire davantage pour que, dès mon jeune âge, je sois entièrement à Vous.

Quant à me plaindre de mes parents, cela m'est tout aussi impossible, car je n'ai jamais vu chez eux que le bien et le souci de mon bien.

Quand j'ai grandi et que j'ai commencé à comprendre les avantages naturels dont le Seigneur m'avait dotée et qui, à en croire ce qu'on disait, étaient nombreux, au lieu

de L’en remercier j’en ai fait usage pour mieux L’offenser, comme je m’en vais le dire.

Chapitre 2

Comment elle perdit ces vertus et combien il importe de fréquenter dans l'enfance des personnes vertueuses.

1. C'est, je crois, ce dont je vais parler à présent qui me fit, dans mon jeune âge, beaucoup de mal. Il m'arrive parfois de penser que les parents ont grand tort de ne pas veiller à ce que leurs enfants n'aient devant les yeux que des exemples de la vertu sous toutes ses formes ; ma mère avait beau, comme je l'ai dit, être très vertueuse, moi-même, parvenue à l'âge de raison, je n'ai guère imité ce qu'elle faisait de bien, ou à peine, tandis que ses mauvais côtés m'ont beaucoup nui. Elle aimait les romans de chevalerie ; ce passe-temps ne lui était pas néfaste, comme il le devint pour moi, car elle n'en négligeait pas pour autant ses devoirs, alors que nous, enfants, restions plongés dans nos lectures sans nous soucier du reste. Elle y cherchait peut-être l'oubli des grandes souffrances qu'elle endurait, ou un moyen de nous occuper et d'éviter que nous n'allions chercher des distractions plus pernicieuses. Comme mon père était totalement opposé à ce genre de lectures, nous nous arrangions pour qu'il ne nous surprenne pas. Je pris donc l'habitude de lire ces

livres ; ce défaut bénin que j’observais chez ma mère refroidit peu à peu mes bonnes intentions et m’incita à commettre d’autres manquements. Je pensais qu’il n’y avait aucun mal de ma part à passer des heures entières, de jour comme de nuit, à une occupation aussi vaine, même si je le faisais en cachette de mon père. Je me plongeais avec tant d’avidité dans ces lectures qu’il me fallait sans cesse un livre nouveau pour me satisfaire.

2. Je commençai à m’intéresser aux parures, à vouloir plaire en me montrant à mon avantage, attentive à mes mains, à mes cheveux, aux parfums et à toutes ces vanités qui ont trait à la toilette, et elles étaient nombreuses, car j’étais très soignée de ma personne. Je ne pensais pas à mal et n’aurais voulu devenir pour personne une occasion d’offenser Dieu. Cette période, où je me souciais outre mesure de ma propreté ainsi que d’autres choses dans lesquelles je ne voyais aucun péché, dura longtemps. Aujourd’hui, je vois combien cela pouvait être mauvais.

J’avais plusieurs cousins germains, les seules personnes admises chez nous par mon père qui nous surveillait de près. Et Dieu sait qu’il aurait dû aussi s’en méfier ! À présent, je comprends comme il est dangereux, à un âge où l’on doit commencer à cultiver des vertus, de fréquenter des personnes qui, au lieu de reconnaître la vanité du monde, ont hâte, au contraire, de s’y précipiter. Ils étaient à peine plus âgés que moi et nous passions tout notre temps ensemble. Ils m’aimaient beaucoup ; j’orientais la conversation sur des sujets qui leur étaient agréables, je les écoutais me parler de leurs inclinations et autres enfantillages qui n’avaient rien d’édifiant : mais le pire, c’est que j’exposais ainsi mon âme à ce qui fut cause de tout le mal. Si j’avais un conseil à donner aux parents, je leur dirais de bien choisir les personnes que leurs enfants fréquentent à cet âge ; le danger est grand

car, par nature, nous sommes portés vers le pire plutôt que vers le meilleur.

3. Je le sais par expérience. J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, d'une bonté et d'une honnêteté irréprochables ; or, ce n'est pas son exemple que j'ai suivi, mais le mauvais exemple d'une parente qui nous rendait souvent visite. Ses propos étaient si frivoles que ma mère avait essayé par tous les moyens de ne plus la laisser venir ; on aurait dit qu'elle devinait le tort que cette personne allait me faire. Mais celle-ci trouvait tant de bonnes raisons pour entrer chez nous que les efforts de ma mère avaient échoué. Quant à moi, je pris goût à sa compagnie. Nous ne cessions de bavarder et de comploter car elle me facilitait tous les passe-temps pour lesquels j'avais du goût ; elle m'y entraînait même, et ne manquait jamais de me faire part de ses conversations et de ses vanités.

Jusqu'à l'époque où débuta notre relation, je veux dire quand elle fit de moi son amie et confidente – j'avais alors quatorze ou quinze ans –, je ne crois pas m'être éloignée de Dieu par aucun péché mortel, ni m'être départie de la crainte du Seigneur, même si je craignais encore plus de perdre mon honneur. Si grande était cette crainte-là qu'elle m'empêcha de le perdre tout à fait ; je crois que rien n'aurait pu me changer sur ce point et que personne au monde n'aurait pu m'inspirer un sentiment assez fort pour me faire céder. Ah, si j'avais mis autant de force à ne pas contrevenir à l'honneur de Dieu que ma nature m'en donnait à ne pas perdre ce que je croyais être l'honneur du monde ! Et dire que je ne voyais pas que je le perdais de bien d'autres façons !

4. Je tenais à tout prix à ma vaine réputation, mais ne me souciais nullement des moyens de la préserver ; je prenais garde seulement à ne pas me perdre tout à fait.

Mon père et ma sœur voyaient cette amitié d’un mauvais œil. Ils me la reprochaient souvent. Mais comme ils ne pouvaient empêcher ladite cousine de venir sous notre toit, tous leurs efforts étaient inutiles, d’autant que je déployais une grande ingéniosité dès qu’il s’agissait de mal faire. Quand j’y pense, je suis épouvantée du tort que cause une mauvaise compagnie, et si je n’étais moi-même passée par là, je ne pourrais y croire. Je pense que le danger est particulièrement grand pendant la période de l’adolescence. Et j’aimerais que les parents, instruits de mon exemple, soient, sur ce point, très vigilants. J’insiste là-dessus car cette amitié me transforma au point qu’il ne me resta à peu près rien de mon penchant naturel pour la vertu ; on aurait dit que cette compagne, et une autre qui se divertissait aux mêmes choses, avaient imprimé en moi leurs goûts et manières.

5. Voilà pourquoi je comprends tous les bienfaits d’une bonne compagnie et suis convaincue que si, à cet âge, je m’étais entourée d’amies vertueuses, j’aurais préservé entière ma vertu. Si j’avais eu alors quelqu’un pour m’apprendre à craindre Dieu, mon âme y aurait trouvé la force suffisante pour me garder des tentations. Bientôt, m’étant totalement départie de cette crainte, il ne me resta que celle de perdre mon honneur ; j’en étais tourmentée en permanence et dans tout ce que je faisais. Néanmoins, dès que je croyais que personne n’en saurait rien, je me permettais bien des choses qui nuisaient à cet honneur et allaient contre Dieu.

6. Je pense qu’au début, tout ceci me fit bien du tort ; mais c’était sûrement ma faute et non celle de ma parente. Car, très vite, je me suffis à moi-même pour faire le mal, sans compter que les servantes qui m’entouraient étaient toujours prêtes à seconder mes mauvais desseins. Si l’une d’elles m’avait donné un bon conseil, peut-être l’aurais-je mis à profit ; mais elles étaient aveuglées par

l’intérêt, comme moi par mon inclination. Jamais je n’étais portée à très mal agir – par nature, j’avais horreur de toute conduite déshonnête ; j’aimais simplement passer mon temps en bonne compagnie. Cependant, comme je me mettais dans des situations périlleuses, le danger me guettait, et j’exposais par là mon père ainsi que mes frères et sœurs. Dieu m’en préserva, ce qui prouve qu’Il fit beaucoup, contre ma volonté, pour m’empêcher de me perdre. Mais toutes ces choses, qui ne pouvaient rester totalement secrètes, commençaient à ternir ma réputation et à éveiller les soupçons de mon père.

Je m’adonnais à ces passe-temps frivoles depuis à peine trois mois quand il décida de me conduire dans un monastère de la ville où l’on éduquait des jeunes filles de même condition que moi, mais aux dispositions bien moins mauvaises. Cela se fit si discrètement que j’étais seule dans le secret, avec quelques parents. On profita de l’occasion qui se présentait ; ma sœur venait de se marier et, n’ayant plus de mère, je ne pouvais rester seule à la maison sans donner à jaser.

7. Mon père me portait une si grande affection, et j’étais si habile à dissimuler qu’il ne pouvait se convaincre de mes mauvais penchants ; aussi me conserva-t-il tout son attachement. Du reste, cette période avait été fort courte, et même si on pouvait soupçonner quelque chose, il était impossible de rien affirmer avec certitude. C’est que, comme je craignais tant pour mon honneur, je prenais grand soin d’agir en secret, oubliant qu’on ne peut rien cacher à Celui qui voit tout.

Oh mon Dieu ! Que de dommages en ce monde parce qu’on néglige cette vérité et qu’on veut croire qu’un acte commis contre Vous peut l’être à Votre insu ! Je suis convaincue que bien des maux seraient évité si nous comprenions que notre grande affaire n’est pas de nous

défendre du regard des hommes, mais de nous interdire tout ce qui pourrait Vous déplaire.

8. Je passai les huit premiers jours à me désespérer, plus par crainte de n’avoir pas su dissimuler le dérèglement de ma conduite que par ennui de me trouver là. De fait, j’étais lasse de tous ces futilités ; je continuais de craindre Dieu et, chaque fois que je L’offensais, je prenais soin de me confesser au plus vite. Bref, je vivais dans une grande inquiétude ; si bien qu’au bout de huit jours dans ce monastère, ou peut-être moins, je m’y trouvais bien plus contente que chez mon père. Et tout le monde l’était de moi, car Dieu m’avait fait cette grâce : partout où j’étais, je savais satisfaire et donc j’étais aimée. L’idée de prendre le voile avait beau m’inspirer alors une véritable aversion, il me plaisait de voir des religieuses aussi parfaites, car elles l’étaient dans cette maison : très vertueuses, très pieuses, très recueillies.

Cependant, le démon continuait de me tenter : des personnes du dehors cherchaient à me troubler en me faisant parvenir des messages. Mais comme les occasions manquaient, elles en furent pour leurs frais, et mon âme put retrouver peu à peu le chemin de la vertu telle que je l’avais pratiquée dans ma tendre enfance. Je compris quelle grâce Dieu nous accorde quand Il nous met dans la compagnie de gens de bien.

On aurait dit que Notre-Seigneur cherchait par tous les moyens à me ramener à Lui. Soyez béni, Seigneur, pour m’avoir si longtemps supportée. Amen.

9. J’aurais eu une faible excuse si je n’avais commis par ailleurs tant de fautes : cette relation que j’entretenais me semblait en effet pouvoir s’achever en tout honneur par un mariage ; j’avais consulté à ce propos mon confesseur, ainsi que d’autres personnes, et ils m’avaient assurée qu’à bien des égards je n’offensais pas Dieu.

10. La règle voulait qu’une religieuse partage le même dortoir que les pensionnaires ; il semble que Dieu, par l’entremise de cette personne, ait voulu commencer à m’éclairer, comme je vais le dire.

Chapitre 3

Comment une sainte compagnie réveilla ses premiers désirs et de quelle manière le Seigneur l'éclaira peu à peu sur l'erreur dans laquelle elle vivait.

1. Très vite je pris goût à la sainte conversation de cette religieuse ; j'aimais l'entendre parler de Dieu, ce qu'elle faisait fort bien, car elle était très sage et très sainte. D'ailleurs, je crois n'avoir jamais cessé, tout au long de ma vie, de me réjouir quand j'entendais louer le Seigneur. Elle me raconta un jour que ce qui avait décidé de sa vocation, c'était d'avoir lu dans l'Évangile : *Car beaucoup sont appelés et peu sont élus*. Elle me parlait de la récompense que Dieu accordait à ceux qui abandonnent tout pour Lui.

Cette bonne compagnie m'aida à me défaire des habitudes que m'avait données la mauvaise ; elle me rendit le désir des biens éternels et m'ôta un peu de l'aversion – particulièrement forte à l'époque – que j'éprouvais pour l'état religieux. Quand je voyais une religieuse verser des larmes en priant, entre autres marques de vertu, je l'enviais beaucoup ; moi-même,

j’avais le cœur si dur que j’aurais pu lire toute la Passion sans une larme ; et cela me désolait.

2. Je restai une année et demie dans ce monastère où je fis de mon mieux pour m’amender. Je récitais des prières vocales, je m’efforçais d’obtenir de toutes mes compagnes qu’elles me recommandent à Dieu afin qu’Il m’accorde un état où je saurais Le servir. Je ne souhaitais toujours pas l’état de religieuse, espérant que Dieu voudrait bien ne pas me l’accorder, même si le mariage m’effrayait tout autant.

À la fin de ce séjour, j’avais davantage envie de devenir religieuse, mais je n’aurais pas souhaité rester dans cette maison à cause des pratiques d’extrême vertu que s’imposaient les sœurs, comme je le découvris peu à peu, lesquelles me semblaient excessives. Un petit groupe parmi les plus jeunes partageait mon avis ; sans doute aurait-il mieux valu pour moi qu’elles aient toutes été du même avis. Et puis j’avais une grande amie dans un autre monastère et j’étais bien décidée, si je devais entrer dans les ordres, à choisir celui où elle se trouvait. Je me préoccupais davantage de mes désirs immédiats, entre autres vanités, que de ce qui était susceptible de profiter à mon âme. L’idée de prendre le voile me venait par moments, mais elle avait tôt fait de se dissiper, et je n’arrivais pas me décider.

3. Si, à cette époque, j’aspirais déjà à devenir meilleure, le Seigneur se montrait plus que moi soucieux de me voir choisir l’état qui me convenait le mieux. Il m’envoya une grave maladie et je dus retourner chez mon père. Dès que je fus remise, on me conduisit chez ma sœur qui vivait dans un village ; elle me vouait une immense tendresse, et s’il n’avait tenu qu’à elle, je ne l’aurais jamais quittée. Son mari aussi m’aimait beaucoup, du moins montrait-il pour moi toute sorte de gentillesses. En cela encore je

dois remercier le Seigneur, car partout où je suis allée, on m’a toujours choyée ; mais je le Lui rendais bien mal.

4. Sur notre chemin habitait un frère de mon père, homme avisé et de conduite très vertueuse ; il était veuf et le Seigneur le préparait lui aussi pour Son service. En effet, à un âge très avancé, il abandonna tout ce qu’il possédait et se fit religieux ; sa fin fut si belle qu’il aura, je crois, mérité une place auprès du Très-Haut. Mon oncle insista pour que je reste quelques jours chez lui. Il passait une grande partie de son temps à lire de bons livres écrits en castillan ; et quand il vous parlait, c’était le plus souvent de Dieu et de la vanité du monde. Il me demandait de lui faire la lecture ; ses livres ne me plaisaient guère, mais je feignais de m’y intéresser. J’ai toujours voulu faire à tout prix plaisir aux autres, même quand cela n’était pas de mon goût ; si bien que ce qui, chez certaines, aurait été une vertu, chez moi devint un gros défaut, car il m’arrivait bien souvent de passer la mesure.

Quelle ingéniosité admirable que celle de Notre-Seigneur me préparant à l’état où Il a bien voulu se servir de ma personne ! Il me contraignit à ce que je m’impose des contraintes. Qu’Il soit béni à jamais ! Amen.

5. Je ne restai là que quelques jours ; mais, grâce à la sainte compagnie de mon oncle, grâce au pouvoir qu’avaient sur mon âme les paroles de Dieu, celles que je lisais comme celles qu’on me disait, je commençai à me persuader de cette vérité qui m’était apparue lorsque j’étais enfant – tout ce qui est n’est rien, il n’y a que vanité en ce monde où rien ne dure –, et à craindre, si je venais à mourir, d’aller en enfer. Je ne ressentais toujours aucun penchant pour la vie monastique, mais elle m’apparaissait, cette vie, comme l’état le meilleur et le plus sûr. C’est ainsi que peu à peu, en me faisant violence, je pris ma décision.

6. Pendant trois mois, j’engageai une bataille contre moi-même, luttant pour me convaincre en invoquant les raisons que voici : les souffrances et les peines de l’état religieux ne pouvaient être plus grandes que celles du purgatoire, et d’ailleurs j’avais bien mérité d’aller en enfer ; peu importait si je devais vivre le restant de mes jours comme en purgatoire, puisque je savais qu’ensuite j’irais droit au Ciel, ce à quoi j’aspirais ardemment.

Dans ma décision de choisir cet état entrait, je crois, plus de crainte servile que d’amour. Le démon me soufflait que la vie religieuse serait bien trop éprouvante pour quelqu’un comme moi, habitué à ses aises. Je me défendais en mettant en avant les souffrances du Christ, en me disant qu’il était juste qu’à mon tour je souffre un peu pour Lui ; et qu’Il saurait m’aider à tout supporter – cela, je crois que je le pensais, mais je n’en suis pas sûre. Oui, je fus exposée ces jours-là à bien des tentations.

7. De plus, durant cette période, ma santé restait précaire ; je fus prise de forts accès de fièvres qui me laissaient de longs moments en défaillance. Ce fut mon goût pour les bons livres qui me sauva la vie. La lecture des *Épîtres* de Saint Jérôme me donna tant de force que je me sentis prête à annoncer ma décision à mon père ; c’était déjà presque prendre l’habit, car je me faisais une telle idée de l’honneur que si je m’en ouvrais à lui, il suffisait d’en avoir parlé une fois pour ne plus revenir en arrière. Il avait pour moi tant d’amour qu’il me fut impossible de le lui faire accepter ; également inutiles furent les prières des gens à qui je demandai d’intervenir. Tout ce qu’on put obtenir de lui, ce fut qu’après sa mort je ferais selon ma volonté. Mais je me défiais de moi et de ma faiblesse ; aussi, craignant de revenir sur ma décision si j’acceptais d’attendre, je trouvai un biais pour parvenir à mes fins, comme je m’en vais le dire.

Chapitre 4

Comment Dieu l'aida à triompher d'elle-même et à prendre le voile, et les nombreuses maladies qu'Il lui envoya.

1. En ces jours où je mûrissais ma décision, j'avais persuadé un de mes frères d'entrer en religion en lui démontrant la vanité du monde. Nous étions même convenus de nous rendre de bon matin au monastère que j'affectionnais particulièrement et où vivait l'amie dont j'ai parlé. Cependant, au moment où je pris ma décision ultime, je me sentais prête à accepter le monastère dans lequel je pourrais le mieux servir Dieu, ou bien celui que mon père choisirait pour moi ; ce qui m'importait désormais, c'était le bien de mon âme, et je ne me souciais plus de mon repos.

Je me souviens – et je crois pouvoir l'affirmer en toute vérité – que la douleur que je ressentis lorsque je quittai la maison de mon père fut si forte que celle que j'éprouverai à l'heure de ma mort ne pourra être plus grande. Il me semblait que chacun de mes os se détachait des autres ; comme mon amour pour Dieu ne m'avait pas encore ôté celui que je ressentais pour mon père et mes proches, la

lutte que j'avais à mener était d'une violence telle que, si le Seigneur ne m'était pas venu en aide, toutes mes considérations n'auraient pas suffi à me faire persévérer. Mais Il me donna la force de lutter contre moi-même et je pus ainsi aller jusqu'au bout.

2. Dès que je reçus l'habit, le Seigneur me fit comprendre combien Il favorise ceux qui doivent se faire violence pour Le servir, violence que personne ne pouvait supposer de ma part, car j'affectai une détermination sans faille. Aussitôt que j'eus embrassé la vie religieuse, j'en éprouvai une joie immense qui, depuis lors, ne s'est jamais démentie. Dieu daigna changer la sécheresse où j'avais l'âme en dévotion extrême. Toutes les pratiques de la religion me réjouissaient ; quand il m'arrivait, par exemple, de balayer aux heures que j'avais occupées à me parer et me divertir, la pensée que j'étais délivrée de toutes ces vanités m'emplissait d'un ravissement tout neuf pour moi ; j'en étais toute étonnée, car je ne comprenais pas quelle en était la cause.

Quand j'y repense, il n'y a d'obstacle, aussi insurmontable qu'il paraisse, que je ne me sente disposée à affronter. J'en ai fait l'expérience à plusieurs reprises : chaque fois qu'on s'apprête à mener à bien une œuvre en n'ayant d'autre but que de servir Dieu, afin d'accroître notre mérite et avant que nous ne commencions, Il fait en sorte que nous soyons saisis de frayeur ; mais plus grande est la frayeur que nous avons à surmonter, plus grande, si nous y parvenons, et plus délectable sera la récompense. Dans cette vie déjà, Sa Majesté sait nous gratifier par des voies connues de ceux-là seuls qui jouissent de Ses faveurs. J'en ai fait l'expérience, je le répète, en maintes occasions d'importance. C'est pourquoi jamais je ne conseillerais – si je pouvais me permettre de donner un avis – d'écouter nos craintes quand une bonne inspiration vient à plusieurs reprises nous solliciter ; si tout en elle est

pour le service de Dieu, il ne faut pas avoir peur des conséquences, car Notre-Seigneur est tout-puissant. Qu'Il soit à jamais béni, amen.

3. Ô mon souverain Bien et mon repos ! N'était-ce pas assez des grâces que Vous m'aviez faites jusqu'alors ? Vous qui, avec tant de bonté et de magnificence, m'aviez conduite par de multiples détours à un état si sûr, à une maison où Vous comptiez de nombreuses servantes dont j'aurais pu prendre exemple pour mieux Vous servir ! Comment trouver le courage de poursuivre quand je repense à la détermination et à la joie qui m'animaient lors de ma prise de voile, et aux fiançailles que je célébrai avec Vous ! Je ne saurais le faire sans pleurer. Et même si c'étaient des larmes de sang que je répandais, même si mon cœur se brisait de douleur, mon repentir ne suffirait pas à réparer toutes les offenses commises par la suite contre Vous.

Je me dis à présent que j'avais raison de ne pas vouloir d'une si haute dignité, puisque j'allais si mal en user. Mais Vous, Seigneur, avez consenti – pendant ces années où j'ai abusé de cette grâce – à être l'Offensé afin que moi, je devienne meilleure. C'est à croire, ô mon Dieu, que j'avais fait la promesse de ne rien tenir de ce que je Vous promettais, même si telle n'était pas alors mon intention. Mais quand je considère la manière dont j'ai agi par la suite, je ne saurais dire quelles étaient alors mes intentions ; du moins cela aura permis qu'on voie mieux qui Vous êtes, ô mon Époux, et ce que moi je suis. Car souvent, je l'avoue, la douleur que me causent mes fautes est tempérée par la satisfaction de penser qu'elles témoignent de la multitude de Vos miséricordes.

4. En qui d'autre, Seigneur, pourraient-elles briller de plus d'éclat qu'en moi qui ai tant obscurci par mes mauvaises actions les grandes faveurs que Vous aviez commencé de me faire ? Hélas, mon Créateur, si je me

cherche une excuse, je n’en trouve aucune ! Et je ne peux rejeter la faute sur nulle autre que sur moi-même. Car si j’avais su Vous payer un tant soit peu de cet amour que Vous commenciez à me témoigner, je n’aurais pu le faire qu’en Vous aimant à mon tour, et j’aurais été sauvée. Mais comme je ne l’ai pas mérité, ni n’ai eu pareil bonheur, puissiez-Vous m’accorder à présent, Seigneur, Votre miséricorde.

5. Le changement de vie et de nourriture affecta ma santé, malgré le contentement que mon nouvel état me donnait. Mes défaillances augmentèrent ; je souffrais de douleurs au cœur si aiguës qu’on ne pouvait me voir sans prendre peur. Je fus atteinte aussi de bien d’autres maux, de sorte que je passai ma première année en très mauvaise santé, bien que je ne croie pas avoir en cette période grandement offensé Dieu. Mon mal était si violent que je me sentais à chaque instant défaillir, et il m’arrivait en effet de perdre connaissance. Mon père s’employait par tous les moyens à trouver un remède à ces accès ; et comme les médecins de la ville n’y parvenaient pas, il fit en sorte de m’emmener dans un endroit réputé pour guérir de nombreuses maladies, et où on lui affirma qu’on viendrait aussi à bout de la mienne. Cette amie dont j’ai parlé et qui était depuis longtemps religieuse dans notre monastère, m’accompagna ; car dans notre communauté on ne faisait pas vœu de clôture.

6. Je restai là-bas près d’un an. Les remèdes si rigoureux qu’on m’administra les trois premiers mois furent une véritable torture ; je me demande même comment je pus les supporter. De fait, si j’acceptai de les subir, mon corps, lui, s’y refusa, comme je le dirai plus loin.

Le traitement devait commencer au début de l’été et, lorsque j’étais partie, on était encore en hiver. En attendant le mois d’avril, je restai chez ma sœur qui vivait

dans un village, non loin de là, ce qui m'évitait d'aller et venir.

7. En quittant le monastère, je fis halte chez cet oncle dont la maison, je l'ai dit, était sur le chemin ; il m'offrit un livre intitulé *Le Troisième Abécédaire* où il est dit comment pratiquer l'oraison de recueillement. Durant cette première année j'avais lu de bons livres (et non plus de ces romans que je lisais auparavant, car j'avais compris tout le mal qu'ils m'avaient fait) ; cependant, je ne savais toujours pas comment m'y prendre pour faire oraison ni comment me recueillir. Sa lecture me fut donc très profitable et je décidai d'employer toutes mes forces à suivre ce chemin. Comme j'avais déjà reçu de Dieu le don des larmes et que j'avais du goût pour la lecture, je commençai à me recueillir dans la solitude et à me confesser souvent, poursuivant ainsi dans la voie que ce livre m'ouvrait comme l'aurait fait un maître. Car j'eus beau chercher un maître durant les vingt années qui suivirent l'époque dont je parle, je n'en trouvai aucun – je veux dire d'un confesseur qui me comprenne. Cela me causa grand tort, car, bien souvent, je revenais sur mes pas ; je fus même en danger de me perdre entièrement. Un bon confesseur m'aurait aidée à éviter les occasions que j'eus d'offenser Dieu.

Dès le début de ma cure, Sa Majesté commença à m'accorder de nombreuses faveurs ; il n'empêche que pendant cette période de solitude qui dura près de neuf mois, j'offensai Dieu plus que mon livre ne l'autorisait. À dire vrai, je m'en accommodais, car tant de vigilance me semblait presque impossible ; je restais attentive à ne commettre aucun péché mortel, et plût à Dieu qu'il en eût toujours été ainsi ; quant aux véniels, je ne m'en souciais guère, et c'est ce qui me perdit. À la fin de ces neuf mois, le Seigneur continuait de beaucoup me favoriser dans cette voie ; Il me fit même la grâce de me donner

l’oraison de quiétude, et parfois j’atteignais à celle d’union sans même savoir ce qu’étaient ni l’une ni l’autre, et combien elles étaient précieuses. Si je l’avais compris, j’en aurais sûrement tiré grand profit. Il est vrai que l’oraison d’union durait à peine le temps d’un Ave. Mais j’en conservais des effets si puissants que, bien qu’étant à peine âgée de vingt ans à l’époque, j’avais le sentiment de fouler aux pieds le monde ; et j’étais pleine de pitié, je me rappelle, pour les gens qui se pliaient aux règles d’ici-bas, même s’ils ne commettaient rien d’illicite.

Je m’efforçais autant que je le pouvais d’appeler en moi la présence de Jésus-Christ, notre Bien et notre Maître : c’était ma manière de faire oraison. Si je pensais à l’un des mystères de la Passion, je me le représentais intérieurement ; mais la majeure partie du temps, je lisais de bons livres, c’était mon unique récréation. Car Dieu ne m’a pas donné le talent de réfléchir en faisant usage de l’entendement, ni de tirer parti de mon imagination, d’ailleurs si peu développée que lorsque je voulais concevoir et me représenter en moi-même – et je m’y efforçais – l’humanité du Seigneur, je n’y parvenais pas. Et s’il est vrai que ceux qui sont incapables de faire travailler leur entendement parviennent plus vite à la contemplation, à condition de persévérer, c’est une façon bien pénible et douloureuse d’y accéder. Lorsque la volonté est sans occupation et l’amour sans un objet présent auquel s’attacher, l’âme se retrouve dépourvue de soutien et d’exercice ; la solitude et la sécheresse l’affligent et les pensées lui livrent un rude combat.

8. Aux personnes qui ont cette propension il faut davantage de pureté de conscience qu’à celles qui peuvent user de leur entendement. Celui qui est capable de réfléchir aux vanités de ce monde, aux bienfaits que nous devons à Dieu, aux grandes souffrances par Lui endurées, au peu de soin que nous mettons à L’en

rétribuer, aux bienfaits qu’Il accorde à ceux qui savent L’aimer, celui-là en tire un enseignement qui l’aide à se défendre contre ses pensées ou autres dangers susceptibles de surgir. Mais ceux à qui il manque pareil secours sont d’autant plus enclins aux distractions ; et ils doivent s’appliquer à faire oraison en lisant, puisqu’ils sont incapables de tirer aucun enseignement par eux-mêmes.

Cette voie est tellement difficile que si le maître qui instruit leur impose de faire oraison sans un livre qui les aide à se recueillir, je dis, moi, qu’il leur sera impossible de persévérer ; et, s’ils persistent, ils risquent de se ruiner la santé, tant la lutte sera dure. Même brève, la lecture est indispensable pour tous ceux qui procèdent par cette voie, car elle remplace l’oraison mentale à laquelle ils n’ont pas accès.

9. Je me dis aujourd’hui que le Seigneur a voulu que je ne trouve personne pour me guider. Il m’aurait été, je crois, impossible de persévérer pendant les dix-huit années que dura pour moi cette épreuve et les grandes sécheresses qui résultaient de mon incapacité à réfléchir. Jamais, pendant tout ce temps, je n’osais faire oraison sans un livre, sauf lorsque je venais de communier. Mon âme était aussi effrayée à l’idée d’être en prière sans nul secours que si elle avait eu à batailler seule contre une foule innombrable. Avec ce livre qui me tenait lieu de compagnie, de bouclier recevant les coups nombreux de mes pensées, je me sentais consolée. La sécheresse, en effet, ne m’était pas coutumière ; elle m’importunait seulement quand je n’avais pas de livre, car mon âme aussitôt se sentait tout agitée, et mes pensées s’égaraient. Grâce à mon livre, je les rassemblais peu à peu et, ainsi amadouée, mon âme se laissait mener. Souvent, il me suffisait d’ouvrir le livre. Parfois je lisais un

peu, d’autres fois longtemps, selon la grâce que le Seigneur daignait m’accorder.

Il me semblait, en ces débuts dont je parle, qu’ayant des livres et la possibilité de m’isoler, aucun péril ne pourrait me priver d’un tel bien ; et, Dieu aidant, il en aurait été ainsi, je crois, si j’avais eu un maître ou quelqu’un pour me conseiller de fuir les occasions dangereuses dès qu’elles se présentaient, et pour m’aider à m’en dégager au plus vite quand je m’y laissais prendre. Et si le démon m’avait alors m’attaquée ouvertement, il me semblait que jamais je ne serais retombée dans le péché ; mais il œuvra avec tant de subtilité, et moi avec tant de vilenie que toutes mes résolutions me servirent de peu. Néanmoins, ce temps que je passai au service de Dieu me fut d’un grand secours, car il me permit de supporter les terribles maladies dont je fus bientôt atteinte avec toute la patience que m’accorda Sa Majesté.

10. Je me suis souvent émerveillée de la grande bonté de Dieu, et mon âme s’est réjouie à considérer Sa magnificence et Sa miséricorde infinies. Qu’il soit béni pour tous Ses bienfaits, car j’ai vu clairement que, même en cette vie, Il n’a jamais manqué de récompenser mon moindre bon désir. Mes actions avaient beau être timorées et imparfaites, le Seigneur, dans Sa bonté, les améliorait, les perfectionnait et leur donnait de la valeur, tandis qu’Il s’empressait de dissimuler mes erreurs et mes fautes. Sa Majesté permet que s’aveuglent même ceux qui ont été témoins de mes mauvaises actions, et Il les efface de leur mémoire. Il dore mes fautes. Il fait resplendir une vertu que le Seigneur Lui-même place en moi, et qu’Il doit presque me forcer à recevoir.

11. Revenons à présent à ce qui m’a été ordonné. Je reconnais que si je devais raconter dans le détail la manière dont le Seigneur se conduisait avec moi à mes débuts, je n’y parviendrais pas. Il faudrait un autre

entendement que le mien pour exprimer toutes les grâces dont je Lui suis redevable, et toute l’ingratitude et la vilenie dont j’ai fait preuve en oubliant ce que je Lui dois. Qu’Il soit à jamais béni pour m’avoir si longtemps supportée. Amen.

Chapitre 5

De ses grandes maladies et de la patience que le Seigneur lui donna alors pour les supporter. Dieu tire le bien du mal, comme le prouve ce qui lui arriva en ce lieu où elle était allée se faire soigner.

1. J'ai oublié de dire que, pendant mon année de noviciat, j'éprouvais de grandes inquiétudes pour des choses qui, en elles-mêmes, n'avaient que peu d'importance. C'est qu'on m'imputait souvent des fautes que je n'avais pas commises, et moi j'en éprouvais beaucoup de chagrin et d'imperfection, même si la joie d'être enfin religieuse m'aidait à tout supporter. On me voyait rechercher la solitude et, parfois, pleurer sur mes péchés ; on en concluait que je boudais et on ne se cachait pas pour m'en faire grief.

J'aimais toutes les pratiques de la vie religieuse, mais n'étais pas disposée à accepter ce qui ressemblait à du mépris. J'avais plaisir à recevoir des marques d'estime. Je mettais beaucoup de soin à ce que je faisais. Tout cela me paraissait vertu, mais il n'y a pas là de quoi me disculper, car je savais en toute chose trouver ma propre satisfaction : pour être ignorante, je n'en étais pas moins

coupable. Peut-être la faute en revient-elle en partie à la règle trop souple du monastère ; mauvaise comme je l'étais, j'allais vers ce que je voyais d'imparfait et négligeais ce qui était bon.

2. Une des religieuses était alors atteinte d'une maladie très grave, particulièrement pénible : elle était affligée au ventre d'ouvertures consécutives à des occlusions, et rejetait par là les aliments qu'elle mangeait. Elle ne tarda pas à en mourir. Je voyais les autres religieuses effrayées par son état. Pour ma part, j'enviais beaucoup sa patience. Je demandais à Dieu de m'en accorder autant et de m'envoyer alors toutes les maladies qu'Il jugerait bon. Je crois me souvenir qu'aucune ne me faisait peur, car ma volonté d'accéder aux biens éternels était si forte que j'étais décidée à les mériter à n'importe quel prix. Ce qui m'étonne moi-même, car je n'avais pas encore, me semble-t-il, cet amour de Dieu qui me vint sans doute à partir du moment où je commençai à faire oraison ; cependant, une lumière me montrait déjà qu'il fallait tenir en peu d'estime les choses qui passent, et attacher du prix aux biens que l'on peut gagner par l'amour de Dieu, car ils sont éternels.

Sur ce point, Sa Majesté m'exauça : moins de deux ans plus tard, je fus atteinte d'une maladie certes bien différente, mais tout aussi douloureuse et pénible et qui dura trois ans, comme je m'en vais le dire.

3. Quand vint le moment que j'avais attendu dans le village où j'habitais avec ma sœur, je fus conduite là où je devais me faire soigner, et avec toutes les précautions et les soins nécessaires, par mon père, ma sœur, et cette amie religieuse qui m'avait suivie et qui me témoignait la plus grande tendresse.

C'est là-bas que le démon commença à corrompre mon âme, ce dont Dieu tira grand profit. En cet endroit où je venais me faire soigner, il y avait un ecclésiastique de

bonne naissance et de bonne conversation. Sans être un lettré, il avait de l'instruction. Je commençai à me confesser à lui, car j'ai toujours eu du goût pour les gens instruits, bien que certains confesseurs au savoir insuffisant, que j'avais choisis parce que je n'en trouvais pas d'aussi savants que je l'aurais souhaité, aient fait beaucoup de tort à mon âme.

Comme l'expérience me l'a montré, mieux vaut des confesseurs sans instruction aucune, du moment qu'ils sont vertueux et de bonnes mœurs ; car, n'osant se fier à leur savoir – moi-même, du reste, je ne m'y fierais pas –, ils iront s'enquérir auprès de vrais lettrés. Ceux-ci ne m'ont jamais abusée. Ceux-là ne le faisaient sans doute pas délibérément, mais leurs connaissances étaient limitées. Et moi qui ne le savais pas, je pensais qu'il me suffisait de m'en remettre à eux, d'autant que leurs principes étaient des plus souples et me laissaient grande liberté. S'ils m'avaient parus trop rigides, j'étais si mauvaise que je serais allée chercher ailleurs. Ce qui était péché véniel, ils me disaient que ce n'était rien ; si c'était un péché mortel, et très grave, qu'il était véniel. Cela m'a fait un si grand tort qu'il me semble important de le dire ici : j'espère ainsi éviter à d'autres pareilles erreurs Aux yeux du Seigneur, je le sais bien, je suis inexcusable, car j'aurais dû me garder de toute chose qui n'était pas bonne par nature. Mais Dieu a permis, pour mes péchés, que mes confesseurs se trompent et qu'ils m'aient trompée. Par la suite, j'en ai moi-même trompé beaucoup en leur disant ces mêmes choses qu'on m'avait dites.

Je restai plus de dix-sept ans, je crois, dans cet état d'aveuglement, jusqu'au jour où un père dominicain, grand théologien, me détrompa sur certaines de ces choses. De leur côté, les pères de la Compagnie de Jésus m'inspirèrent de terribles craintes, insistant sur les

dommages que pareils débuts pouvaient entraîner, comme je le dirai plus loin.

4. Je reviens donc à cet ecclésiastique que j'avais choisi pour confesseur. Il se prit d'un grand attachement pour moi, car j'avais alors peu de fautes à confesser – et il en était ainsi depuis mon entrée en religion – comparées à celles que j'eus à avouer plus tard. L'affection qu'il me portait n'était pas mauvaise en soi ; mais, devenant excessive, elle cessait d'être bonne. Je lui avais donné à entendre que pour rien au monde je ne ferais quoi que ce soit qui pût offenser Dieu gravement, et il m'assurait qu'il en allait de même pour lui. Aussi avions-nous de fréquents entretiens. Moi qui étais à l'époque totalement imprégnée de Dieu, mon plus grand plaisir était de parler de Lui, ce qui déconcertait mon confesseur, car il me trouvait bien jeunette pour tenir de telles conversations. La sympathie qu'il me témoignait fit que, bientôt, il m'avoua quelle vie de perdition il menait. Depuis presque sept ans, en effet, il était en état de grand péril, car il avait une relation avec une femme du même village, qu'il affectionnait, et il n'en continuait pas moins à dire la messe. Cette relation était connue de tous, si bien qu'il était perdu d'honneur et de réputation ; mais nul n'osait lui en parler ouvertement.

Il me faisait beaucoup de peine, car je m'étais prise pour lui d'une grande amitié : mon aveuglement et ma légèreté étaient tels que je croyais faire preuve de vertu en me montrant reconnaissante et loyale envers ceux qui m'aimaient. Maudite soit cette loyauté, puisqu'elle va jusqu'à bafouer la loi de Dieu ! Voilà une folie qui se pratique en ce bas monde, et qui a de quoi vous faire perdre l'esprit. Oui, nous pensons que c'est vertu de ne pas briser une amitié, quand bien même elle offense Dieu, alors que c'est à Lui que nous devons tout le bien qu'on nous fait. Ô aveuglement du siècle ! J'aurais dû me montrer ingrate envers la terre entière, Seigneur, plutôt

que de l’être un seul instant envers Vous ! Mais, à cause de mes péchés, c’est tout le contraire qui est advenu.

5. Je m’arrangeai pour obtenir des informations plus précises auprès des personnes de sa maison. J’eus alors confirmation qu’il allait à sa perte, mais comprit que le pauvre homme n’était pas entièrement coupable ; cette malheureuse qu’il voyait l’avait envoûté au moyen d’une petite figurine de cuivre qu’elle lui avait demandé de porter au cou pour l’amour d’elle ; et personne n’avait réussi à la lui faire ôter.

Je n’ai jamais ajouté foi à ces histoires d’envoûtement ; mais je dis ce que j’ai vu afin de mettre en garde les hommes contre ces femmes qui cherchent à avoir de ces relations ; qu’ils sachent que, dès l’instant qu’elles se sont départies de toute vergogne devant Dieu (car les femmes, plus que les hommes sont tenues à la pudeur), elles ne méritent plus leur confiance ; quand elles ont décidé de parvenir à leurs fins et d’assouvir cette passion que le démon a mis en elles, rien ne les arrête. Bien que j’aie été moi-même très mauvaise, je n’ai succombé à rien de semblable : jamais je n’ai choisi de faire le mal ; jamais, même si j’en avais eu les moyens, je n’aurais forcé quelqu’un à m’aimer. Le Seigneur a daigné m’en préserver. Mais s’Il m’avait abandonnée à moi-même, j’aurais agi en cela de manière aussi coupable que pour le reste, car on ne peut se fier à quelqu’un comme moi.

6. Quand je sus que cet homme était envoûté, je m’arrangeai pour lui témoigner encore plus d’attachement. Mon intention était bonne, ma conduite ne l’était pas. Si grand qu’ait été mon désir de faire le bien, je n’aurais pas dû me permettre un tant soit peu de mal. Quand nous étions ensemble, je lui parlais de Dieu. Il en tira sans doute du profit ; le grand attachement que je lui inspirais n’en eut sur lui, je crois, que plus d’effet car, pour me faire plaisir, il me remit la petite figurine ; je la fis

aussitôt jeter à la rivière. Dès qu’il l’eut enlevée – comme quelqu’un qui sort d’un profond sommeil –, il commença à repasser les détails de sa conduite durant ces années ; effrayé par ce qu’il avait pu faire, épouvanté par sa perdition, il en vint à haïr sa faute. Notre-Dame lui fut sans doute d’un grand secours, car il était dévot de l’Immaculée Conception et célébrait sa fête avec beaucoup de solennité. Il cessa donc totalement de voir la femme en question et ne se lassait pas de rendre grâces à Dieu qui l’avait éclairé.

Il mourut un an jour pour jour après notre première rencontre. Tout ce temps, il vécut en bon serviteur de Dieu et jamais, dans la grande amitié qu’il me portait, je ne vis rien qui semblait mauvais, même si elle n’était pas de la plus parfaite pureté. Il y eut des circonstances où, si nous n’avions pas eu Dieu présent en pensée, nous aurions pu gravement L’offenser. Comme je l’ai dit, je n’aurais alors rien fait de ce qui m’aurait paru être un péché mortel. Et je pense que c’est parce qu’il le savait, lui, qu’il avait de l’amour pour moi. Je crois que les hommes préfèrent toujours les femmes qui montrent une inclination pour la vertu ; c’est d’ailleurs le meilleur moyen pour elles d’obtenir d’eux ce à quoi elles aspirent en ce monde, comme je le dirai plus loin.

Je suis certaine que ce prêtre était sur la voie du salut. Il mourut dans les meilleurs sentiments et fort éloigné de ce qui avait pu l’inciter au péché. Le Seigneur aura voulu user de ces moyens-là pour le sauver.

7. Je passai là trois mois de dures souffrances, car j’étais de constitution trop faible pour suivre pareils traitements. Au bout de deux mois, à force de remèdes, on m’avait presque ôté la vie. Le mal de cœur que je venais soigner avait empiré ; je croyais par moments qu’on m’y enfonçait des dents aiguës, si bien qu’on pensa que j’avais la rage. Je n’avais plus de forces, car je n’avalais rien (ayant un

dégoût extrême de tout aliment, je ne pouvais absorber qu'un peu de liquide), j'étais continuellement fiévreuse, totalement épuisée car on m'avait administré une purge quotidienne pendant presque tout un mois. En outre, je ressentais en-dedans des brûlures telles que mes nerfs se contractaient, avec des douleurs insupportables qui ne me laissaient de répit ni le jour ni la nuit. Sans compter une tristesse très profonde.

8. Voyant ce que j'y avais gagné, mon père me ramena chez lui et rappela des médecins à mon chevet. Tous me condamnèrent, car outre les maux dont je viens de parler, ils me déclarèrent phtisique. Je me souciais peu de ce qu'ils avaient à dire. C'étaient les douleurs qui m'importunaient, car je souffrais sans discontinuer des pieds à la tête. De l'aveu même des médecins, ces élancements nerveux sont intolérables et, comme chez moi le corps entier était pris de contractions, c'était un cruel tourment dont, par ma faute, je n'ai pas su tirer bénéfice.

Ce paroxysme ne dura sans doute pas plus de trois mois, car il semblait impossible de supporter tant de maux conjugués. Moi-même, aujourd'hui, j'ai peine à le croire et rends grâces au Seigneur pour la patience qu'Il daigna m'accorder et dont il était clair qu'elle me venait de Lui ! Il me fut très utile, pour la conserver, d'avoir lu l'histoire de Job dans les *Morales* de saint Grégoire, et de commencer à faire oraison. On aurait dit que le Seigneur me donnait à dessein de quoi supporter mes souffrances avec tant de résignation. J'avais avec Lui des entretiens constants. Je gardais toujours présentes à l'esprit ces paroles de Job que je me répétais souvent : *Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux ?* Je crois qu'elles me donnaient courage.

9. Vint la fête de l’Assomption de Notre-Dame. Mes souffrances duraient depuis avril et avaient empiré durant les trois derniers mois. Comme j’aimais me confesser aussi souvent que possible, je demandai ce jour-là à le faire au plus vite. On pensa que c’était parce que j’avais peur de mourir, et mon père, pour ne pas attiser mes craintes, s’y opposa. Oh, ce lien de la chair, excessif ! Même de la part d’un père si catholique et averti – car le mien l’était et n’agissait donc pas ainsi par ignorance –, comme il aurait pu me nuire ! Dans la nuit, j’eus une crise d’une extrême violence, à la suite de quoi je restai sans connaissance pendant près de quatre jours. On me donna alors l’extrême-onction, croyant que j’allais expirer d’un instant à l’autre ; on ne cessait de me dire le *Credo*, comme si j’étais en état de rien comprendre. On dut même penser, à certain moment, que j’étais morte, car je trouvai ensuite sur mes paupières la cire qui devait me sceller les yeux.

10. Mon père se désespérait de ne m’avoir pas permis de me confesser ; ce n’étaient que lamentations et prières montant vers Dieu. Qu’il soit béni, Lui qui voulut bien les entendre ! Ma tombe était ouverte au monastère depuis un jour et demi, attendant ma dépouille et un office funèbre avait déjà été célébré à mon intention dans un couvent de notre ordre situé hors de la ville, quand le Seigneur voulut que je revienne à moi.

Je demandai aussitôt à me confesser. Je communiai dans les larmes ; mais, si je pleurais tant, je crois ce n’était pas dû seulement au regret et à la peine d’avoir offensé Dieu, ce qui aurait suffi à me sauver, même si le Seigneur n’avait pas pris en compte l’erreur où on m’avait plongée en me désignant comme vénielles des choses qui, comme je le reconnus par la suite, étaient assurément péchés mortels. Mes douleurs continuaient d’être intolérables, et j’étais sans cesse sur le point de perdre connaissance.

Mais je crois avoir fait une confession complète de toutes les offenses que je pensais avoir commises contre Dieu : le Seigneur, parmi les grâces multiples qu'Il m'a accordées, a bien voulu que jamais, depuis que j'ai commencé à communier, je n'omette en confession la moindre chose qui me semble être péché, même véniel. Cependant, je crois pouvoir assurer que si j'étais morte à ce moment-là, mon salut eût été en péril, d'une part à cause de l'ignorance de mes confesseurs, mais surtout à cause de mes mauvais penchants, et pour bien d'autres raisons encore.

11. Je dois dire que je ressens un tel effroi en considérant comment le Seigneur semble m'avoir ressuscitée, que j'en tremble presque intérieurement. Et toi, ô mon âme, tu aurais dû comprendre de quel péril le Seigneur t'avait sauvée ; et si tu ne pouvais cesser de L'offenser par amour de Lui, la crainte de Lui aurait dû t'arrêter, sachant qu'Il aurait pu mille fois te frapper de mort quand tu étais dans un état encore plus dangereux. Et quand je dis mille fois, je ne crois pas exagérer, même si je me fais réprimander par celui qui m'a commandé la modération dans le récit de mes péchés ; mais je ne les ai jusqu'ici que trop embellis.

Je le supplie, pour l'amour de Dieu, de ne rien retrancher de mes fautes, car elles donnent à voir dans tout son éclat la magnificence du Seigneur et la patience qu'Il peut montrer envers une âme. Qu'il soit à jamais béni. Plaise à Sa Majesté que je sois réduite en cendres plutôt que de cesser de L'aimer.

Chapitre 6

Combien le Seigneur lui donna de résignation au milieu de ses grandes souffrances ; et comment elle prit pour intercesseur et avocat le glorieux saint Joseph et le bénéfice qu'elle en retira.

1. Je sortis de ces quatre jours de crise dans un tel état que Dieu seul peut savoir les douleurs intolérables que je ressentais. J'avais la langue en lambeaux à force de la mordre ; du fait de la grande faiblesse qui m'oppressait – car je n'avais pris aucun aliment –, ma gorge se refusait à avaler même une gorgée d'eau. Je me sentais toute disloquée ; dans la tête, la confusion la plus extrême ; toute recroquevillée et ramassée sur moi-même. Car tel avait été le résultat de ces jours de torture : si je n'étais pas aidée, je ne pouvais, pas plus que si j'étais morte, remuer bras et pieds, les mains et la tête. Je crois que je pouvais seulement bouger un doigt de la main droite. Et comme on avait beaucoup de mal à m'approcher – j'étais si endolorie de partout que je ne supportais pas qu'on me touche –, on me déplaçait dans un drap que deux sœurs tenaient chacune par un bout.

Cela dura jusqu'à Pâques-fleuries ; à cette différence près que, si l'on ne me touchait pas, mes douleurs cessaient très souvent ; et comme je craignais que la patience ne vienne à me manquer, dès qu'elles me laissaient un peu de répit je me pensais guérie. J'étais très heureuse de voir que mes douleurs n'étaient plus aussi aiguës ni si continuelles ; mais je souffrais encore de manière insupportable lorsque j'étais prise de frissons, du fait d'une forte fièvre double-quarte qui ne m'avait pas quittée. Sans compter un dégoût prononcé pour la nourriture.

2. J'avais une telle hâte de retourner au monastère que je m'y fis transporter dans l'état où j'étais. Celle qu'on attendait sans vie, on la reçut encore en vie, même si la vue de mon corps inspirait plus de compassion que celui d'une morte. Il est difficile de décrire le degré de faiblesse auquel j'étais parvenue : je n'avais plus que les os. Cet état, je le répète, dura plus de huit mois ; et, malgré une amélioration progressive, être percluse de tous mes membres, plus de trois. Quand je pus me traîner à quatre pattes, je ne cessais de louer Dieu. Durant tout ce temps, je supportai mes maux avec la plus grande résignation, je dirais même avec joie ; car ils n'étaient rien pour moi, comparés aux douleurs et tortures du début. J'acceptais la volonté de Dieu avec la plus complète abnégation, même s'Il devait me laisser toujours en cet état.

Si je voulais guérir, c'était surtout, je crois, pour faire oraison dans la solitude, comme j'y étais accoutumée, car à l'infirmerie il était difficile de s'isoler. Je me confessais très souvent. Je parlais beaucoup de Dieu, si bien que toutes les religieuses en étaient édifiées et s'émerveillaient de la patience que me donnait le Seigneur ; il semblait impossible, sans intercession de Sa part, de subir tant de maux et d'en éprouver tant de contentement.

3. Très important fut le fait que Dieu eût bien voulu m’accorder le don de l’oraison, car elle m’aidait à comprendre ce que signifie L’aimer. Très vite je découvris en moi des vertus nouvelles, trop timides cependant pour me maintenir dans la voie de la justice : ne jamais dire du mal de personne, si peut que ce soit, et refuser de m’associer à toute médisance. J’avais sans cesse présente à l’esprit la pensée que je ne devais pas dire d’une autre personne ce que je n’aurais pas voulu qu’on dise de moi. Je m’y appliquais au mieux quand l’occasion se présentait, même si, parfois, dans les grandes occasions, il m’arrivait de me laisser un peu aller. Mais d’ordinaire telle était mon attitude ; j’en persuadai si bien les personnes qui m’entouraient qu’elles en prirent l’habitude. On finit par savoir que là où j’étais, on ne disait jamais de mal de quiconque dans son dos, et que mes amies, mes parentes ou celles que j’instruisais suivaient mon bon exemple. Il n’empêche qu’en d’autres circonstances, j’ai beaucoup de comptes à rendre à Dieu pour le mauvais exemple que je leur ai donné.

Plaise à Notre-Seigneur de me pardonner si j’ai été cause de nombreux maux ; mon intention n’était pas aussi mauvaise que mes actes.

4. J’avais désormais une soif de solitude ; je n’aimais la conversation que pour parler de Dieu et, si l’occasion d’un tel entretien se présentait, j’en retirais plus de joie et de satisfaction que de toutes les politesses – ou, mieux, de l’inanité – des conservations mondaines. Je communiais et me confessais avec plus de fréquence encore, parce que j’en avais le désir. Je me plongeais avec délice dans la lecture des bons livres. Quand j’offensais Dieu, mon repentir était toujours profond ; très souvent, je me souviens, je n’osais plus faire oraison, craignant, comme s’il s’agissait d’un dur châtiment, la grande douleur que j’allais ressentir à l’idée de L’avoir offensé. Et cette

souffrance ne fit par la suite qu’augmenter, à tel point que je ne saurais à quoi comparer pareil tourment. Mais la peur n’y entrait pour rien ; seulement, comme je n’oubliais pas les grâces que le Seigneur m’accordait dans l’oraison et tout ce que je Lui devais en retour, je ne pouvais supporter l’idée que je Le payais si mal de Sa bonté. Voyant que je ne m’amendais guère, toutes ces larmes que je versais sur mes fautes m’irritaient à l’extrême : ni mes résolutions, ni les scrupules qui me tenaillaient ne m’empêchaient de retomber dès que l’occasion s’en présentait. Ces larmes me semblaient trompeuses, et ma faute d’autant plus grave que le Seigneur m’accordait la grâce de pleurer et celle d’un profond repentir. Je tâchais de me confesser au plus vite, croyant ainsi faire de mon mieux pour regagner Ses faveurs.

Tout le mal venait de ne pas couper court aux occasions qui s’offraient ; mais il venait aussi de mes confesseurs, qui ne m’étaient pas d’un grand secours. S’ils m’avaient éclairée sur le danger que je courais et m’avaient ordonné de mettre fin à certaines de mes relations, j’aurais sûrement retrouvé la voie de mon salut : par eux avertie, jamais je n’aurais supporté de vivre un seul jour en état de péché mortel.

Ces marques de la crainte de Dieu me vinrent avec l’oraison ; mais cette crainte était désormais si pénétrée d’amour que je ne songeais pas au châtiment. Tout le temps que je fus très malade, je veillai soigneusement sur ma conscience afin d’éviter les péchés mortels. Hélas, je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et c’est la santé qui causa ma perte !

5. Me voyant si percluse, si jeune encore, et si mal traitée par les médecins d’ici-bas, je décidai d’en appeler aux médecins du Ciel pour me guérir. Car je continuais de vouloir la santé tout en supportant mes maux avec

allégresse ; je me disais même parfois que, si en étant bien portante, je devais me condamner, mieux valait rester comme j'étais. Cependant, il me paraissait qu'en recouvrant la santé, je pourrais mieux servir le Seigneur. C'est bien là notre erreur : ne pas nous abandonner à la volonté de Dieu qui sait mieux que nous ce qui nous convient.

6. Je commençai à faire dire des messes et à réciter des prières tout à fait approuvées ; car je n'ai jamais pratiqué de ces dévotions auxquelles sont enclines certaines personnes, surtout des femmes, avec des cérémonies que je ne peux souffrir, mais qui, selon elles, encouragent à la piété ; il a été reconnu depuis lors que c'étaient là des pratiques entachées de superstition et qu'il ne convenait pas d'en user. Je pris aussi pour avocat et maître le glorieux saint Joseph et me recommandai tout particulièrement à lui.

Je vis clairement que ce père et seigneur me délivrait de ce danger, et d'autres plus grands encore où je risquais de perdre et mon honneur et mon âme : c'était bien plus que je n'aurais osé lui demander. Je n'ai pas souvenir de l'avoir jamais supplié en vain. Je m'étonne encore des grâces innombrables que Dieu m'a accordées par l'entremise du bienheureux saint Joseph, et des périls, du corps comme de l'âme, dont celui-ci m'a délivrée. Le Seigneur semble avoir donné pouvoir à d'autres saints de nous secourir dans la nécessité ; au glorieux saint Joseph, entre autres, dont je sais par expérience qu'il vient toujours à notre secours. Sans doute le Seigneur veut-Il nous faire entendre que, tout comme Il obéissait sur terre à celui qui, ayant nom de Père – même s'il n'était que père nourricier –, avait le droit de Lui commander, Il continue de lui obéir au Ciel en lui accordant tout ce qu'il demande.

C’est aussi l’expérience d’autres personnes que j’avais engagées à se recommander à lui. Et nombreuses sont celles qui, ayant reconnu cette vérité, lui gardent une grande ferveur.

7. Je m’efforçais de célébrer sa fête avec toute la solennité possible, mais c’était plus par vanité que par zèle. Je voulais que tout soit élégant, soigné, et sans doute mon intention était-elle bonne. Mais j’avais ceci de mauvais que si le Seigneur m’accordait parfois la grâce de faire une bonne action, j’y mêlais quantité de fautes et d’imperfections. Quand il s’agissait de faire le mal, de vanité et autres apprêts, je déployais toute sorte d’astuces et de roueries. Que le Seigneur me pardonne.

J’aimerais persuader tout un chacun de témoigner une grande dévotion à ce glorieux saint, parce que j’ai moi-même, à maintes reprises, expérimenté les bienfaits qu’il obtient de Dieu. Je n’ai connu personne qui, ayant pour lui une franche dévotion, et se consacrant tout particulièrement à son service, n’ait progressé en matière de vertu ; toute âme qui se recommande à saint Joseph ne peut qu’en tirer profit. Depuis quelques années, il me semble, je lui demande quelque chose, le jour de sa fête, et je suis toujours exaucée. Si ma requête lui paraît un peu biaisée, il la redresse pour mon plus grand bien…

Chapitre 7

Comment elle perdit les grâces que Dieu lui avait accordées, et dans quel état de perdition elle vécut. Les dangers des monastères de religieuses qui n'appliquent pas une stricte clôture.

1. Et c'est ainsi que, de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, d'imprudence en imprudence, j'en vins à m'exposer fréquemment à de grands dangers, tandis que mon âme se laissait corrompre par tant de futilités que j'eus honte, désormais, d'aller vers Dieu et de m'entretenir avec Lui dans l'intimité si étroite de l'oraison. À cela s'ajouta bientôt que plus j'accumulais les péchés, plus je perdais l'attrait et le goût pour les choses de vertu. Je voyais très bien, Seigneur, que cela me faisait défaut parce que moi-même j'étais en défaut vis-à-vis de Vous.

Tel fut le plus terrible des pièges que le démon pouvait me tendre : sous prétexte d'humilité, car je reconnaissais mon égarement, je n'osais plus faire oraison. Je pensais qu'il valait mieux, puisque ma misérable conduite me ravalait au rang des pires créatures, suivre la voie du grand nombre : faire les prières d'obligation vocalement, et non pratiquer l'oraison mentale et la relation intime

avec Dieu, moi qui méritais de vivre parmi les démons, et qui abusais le monde, car à l'extérieur je gardais de saines apparences. La faute n'était donc pas à mettre sur le compte du monastère où je me trouvais ; j'étais assez rusée pour donner bonne opinion de moi, même si je n'allais pas jusqu'à feindre, par calcul, une piété que je n'avais point. Grâce à Dieu, autant que je me souvienne, je ne crois pas L'avoir jamais offensé par hypocrisie ou par vaine gloire. Dès que j'en ressentais les premiers effets, ma tristesse était si profonde que le démon perdait la partie, et j'en sortais gagnante ; aussi ne m'a-t-il jamais beaucoup tenté de ce côté-là. Si Dieu lui avait permis de me tenter avec toutes ses armes, comme il faisait sur d'autres points, peut-être aurais-je également succombé. Mais Sa Majesté m'en a jusqu'ici préservée ; qu'Elle en soit à jamais bénie. Moi qui connaissais mon âme dans son tréfonds, j'étais bien malheureuse, au contraire, de l'estime qu'on me portait.

2. Si l'on me jugeait ainsi, c'est que, malgré ma jeunesse et les nombreuses occasions que j'avais de mal faire, on me voyait me retirer très souvent dans la solitude pour prier ou lire, parler abondamment de Dieu, souhaiter que l'on fasse peindre l'image du Seigneur en maints endroits, avoir un oratoire et n'y mettre que des objets portant à la dévotion, refuser la médisance, entre autres habitudes qui avaient apparence de vertu. Et, vaine comme je l'étais, je savais fort bien me faire apprécier pour ces choses auxquelles on attache du prix en ce monde ; aussi avait-on pleine confiance en moi et me laissait-on autant de liberté, sinon davantage, qu'aux plus anciennes. En effet, jamais je ne me serais autorisée des privautés ni laissé entraîner, au monastère, à faire quelque chose qui n'était pas permis, comme par exemple d'avoir un entretien par une quelconque ouverture, ou par-dessus un mur, ou de nuit ; et si je ne l'ai pas fait,

c’est parce que la main du Seigneur m’a retenue. Moi qui prenais le temps de considérer les choses avec attention, je trouvais que c’était très mal agir que de compromettre, parce que j’étais mauvaise, l’honneur de tant de bonnes religieuses ; comme si je n’avais pas à me reprocher d’autres choses que je faisais ! À la vérité, mes mauvaises actions n’étaient pas d’une pareille gravité, mais elles étaient cependant condamnables.

3. Ce qui me causa grand tort, il me semble, ce fut de ne pas me trouver dans un monastère cloîtré. Parce que la liberté dont les bonnes religieuses usaient tout en restant vertueuses – ne faisant pas vœu de clôture, elles n’étaient pas obligées à davantage –, m’aurait à coup sûr, moi qui suis mauvaise, conduite en enfer si le Seigneur, en m’apportant aide et renfort et en m’accordant des grâces très particulières, ne m’avait soustraite à ce péril. Or c’en est un, très grand, à mon sens, qu’un couvent de femmes non cloîtrées : pour celles qui sont portées vers le mal, c’est plus une voie qui les mènera en enfer qu’un remède à leurs faiblesses. Je ne parle pas de mon monastère où un grand nombre de religieuses servent le Seigneur en toute sincérité et si parfaitement que Sa Majesté ne peut, dans Sa bonté, manquer de les favoriser ; il n’est pas parmi les plus ouverts, et l’on y suit scrupuleusement les pratiques de la vie religieuse. Je parle d’autres monastères que je connais et que j’ai vus.

4. Je dois dire que j’ai grande pitié des religieuses qui s’y trouvent ; il faut que le Seigneur leur adresse des signes particuliers – non pas une fois, mais souvent – pour qu’elles ne se perdent pas, car les honneurs et les divertissements du monde y sont autorisés, et les obligations conventuelles bien mal comprises. Plaise à Dieu qu’elles ne prennent pas pour vertu ce qui est péché, comme je le faisais moi-même trop souvent. Mais amener

ces âmes à se dessiller les yeux est si difficile que le Seigneur Lui-même doit s’en charger.

À des parents qui me demanderaient conseil, je dirais que s’ils ne se soucient pas de mettre leur fille là où, loin de lui ouvrir la voie du salut, on l’expose à plus de dangers que si elle restait dans le monde, qu’ils songent au moins à son honneur. Mieux vaut la marier, même très au-dessous de son rang, que la placer dans un de ces monastères si elle n’est pas d’elle-même encline à la vertu – et plaise à Dieu que cela suffise ! Ou encore, la garder à la maison : là, si une jeune fille veut se mal conduire, elle ne pourra s’en cacher que peu de temps, alors qu’en de tels monastères elle le pourra beaucoup plus longtemps, jusqu’à ce que le Seigneur finisse par tout dévoiler. Et ce n’est pas seulement à elle-même qu’elle fait tort, mais à toutes les autres religieuses. Bien souvent, ces pauvres petites ne sont pas coupables : elles ne font que suivre le chemin qu’on leur a tracé. Quelle pitié de voir nombre d’entre elles se retirer dans un monastère, croyant ainsi servir Dieu et fuir les dangers de ce monde, et se voir menacées, là, par plus de dangers qu’il n’y en a en dix mondes réunis, sans savoir comment se protéger ni à qui demander de l’aide. La jeunesse, la sensualité, le démon les invitent, les incitent à manifester des conduites qui relèvent de la vie mondaine et qu’autour d’elles on considère en quelque sorte comme dignes d’éloges.

Je les comparerais presque à ces malheureux hérétiques qui se mentent à eux-mêmes et veulent donner à entendre que la voie qu’ils suivent est celle de la vérité ; ils le croient sans le croire car, en eux-mêmes, une voix leur dit qu’ils sont dans l’erreur.

5. Oh, quel grand malheur, oui, quel grand malheur pour ces religieux – ici je parle aussi bien des hommes que des femmes – qui vivent dans un monastère où l’on n’observe

pas la règle, un monastère dans lequel deux voies sont ouvertes : celle de la vertu, de l'observance, et celle de la non-observance, toutes deux à peu près également suivies. Non, je me trompe : elles ne sont pas également suivies car, pour nos péchés, c'est la voie de l'imperfection qui est la plus fréquentée, et donc la plus en faveur. La voie de la véritable observance l'est si peu que les religieux ou religieuses qui s'apprêtent à suivre leur vocation ont plus à craindre des personnes auprès desquelles ils vivent que de tous les démons réunis. Il leur faut user de bien plus de prudence et de dissimulation pour parler de l'amitié qu'ils désirent nouer avec Dieu que pour s'entretenir d'amitiés mondaines et autres attachements que le démon introduit au sein des monastères. Je ne sais pourquoi on s'étonne de tous les maux dont pâtit l'Église, quand ceux qui devraient être des modèles de vertu et servir d'exemple à tous ont si bien effacé le travail d'élévation accompli par les saints des époques passées à l'intérieur de leurs congrégations.

Plaise à Sa divine Majesté d'y remédier comme Elle le jugera nécessaire, amen.

6. Je commençai donc moi aussi, comme c'était l'usage, à avoir de ces entretiens au parloir, sans penser qu'en résulteraient, pour mon âme, les dommages et la dissipation que j'allais observer plus tard. Il me semblait qu'une coutume aussi répandue que ces visites de personnes extérieures au monastère ne me serait pas plus nuisible qu'aux autres religieuses dont je ne pouvais que louer les vertus ; ce que je ne comprenais pas, c'est que, comme elles étaient bien meilleures que moi, le danger pour elles était moindre, même si elles n'étaient pas totalement à l'abri, ne fût-ce qu'à cause du temps ainsi perdu. Un jour que je m'entretenais avec une personne dont je venais à peine de faire la connaissance, le Seigneur voulut me faire comprendre que ces amitiés-là

ne convenaient pas à mon état, et Il me mit en garde et m'éclaira dans mon grand aveuglement. Le Christ se montra à moi et me fit comprendre avec sévérité combien cela Le mécontentait. Je Le vis avec les yeux de l'âme plus clairement encore que je n'aurais pu Le voir avec les yeux du corps. Son image est restée imprimée en moi si fortement que, bien qu'il y ait de cela vingt-six ans, on dirait que je L'ai devant les yeux. Il m'en demeura un grand trouble, mêlé de frayeur, tel que je ne voulus plus revoir la personne en question.

7. Ce qui me fit beaucoup de tort, c'est de ne pas savoir qu'il était possible de voir autrement que par les yeux du corps ; et le démon m'aida à me persuader que c'était chose impossible, que c'était le fait de mon imagination, que c'était sans doute là œuvre du diable et autres choses de ce genre. Cependant, quelque chose en moi me disait que c'était l'œuvre de Dieu, et non une illusion. Mais comme cette idée ne me plaisait guère, je m'arrangeais pour m'abuser moi-même. Et je n'osais en parler à personne. Autour de moi on insistait, on me pressait de revoir ladite personne ; on m'assurait qu'il n'y avait là aucun mal, aucun préjudice pour mon honneur, et que, bien au contraire, je gagnais à sa fréquentation. Je repris donc la relation avec cette personne, puis, avec d'autres dans les années qui suivirent, car pendant très longtemps je me suis livrée à cette récréation pestilentielle. Je n'y voyais alors pas grand mal, même si, parfois, il m'apparaissait clairement que ce que je faisais là n'était pas bien. Mais aucune des relations que j'eus pendant toute cette période ne me dissipa autant que celle dont je viens de parler, car je m'y étais particulièrement complue.

8. Un jour que je me trouvais une fois de plus avec cette personne, je vis, et d'autres qui se trouvaient là le virent également, une sorte d'énorme crapaud qui venait vers nous bien plus vite que ne le font d'ordinaire ces

bestioles. Je ne comprends pas d'où cette vilaine bête pouvait sortir en plein jour, car on n'en avait encore jamais vu. L'effet qu'eut sur moi cette apparition n'est pas non plus dénué de mystère. Je ne l'ai jamais oubliée. Ô grandeur de Dieu ! Vous preniez soin de m'avertir en me marquant Votre compassion de toutes les manières possibles, et comme j'en ai peu tiré profit !

9. J'avais au monastère une parente qui était depuis longtemps religieuse, très respectueuse de l'observance de la règle et tout entière vouée au service de Dieu. Elle aussi me mettait en garde ; non seulement je ne la croyais pas, mais je m'irritais à son encontre, trouvant qu'elle se scandalisait sans motif.

Si je raconte tout cela, c'est pour que l'on mesure comme j'étais mauvaise et combien Dieu était bon, et à quel point je méritais l'enfer pour tant d'ingratitude. J'espère, si Dieu le permet, qu'un jour une religieuse lira ces lignes et s'instruira par mon exemple ; et je les conjure toutes, pour l'amour de Notre-Seigneur, de fuir pareils divertissements. Plaise à Sa Majesté que je puisse en désabuser au moins une parmi toutes celles que j'ai trompées en leur affirmant qu'il n'y avait là aucun mal, en les rassurant alors qu'elles couraient un si grave danger. C'est par aveuglement que je le disais, nullement dans l'intention de les abuser. En leur donnant le mauvais exemple, comme j'ai dit, j'ai causé autour de moi bien des maux, sans pour autant penser à mal.

10. Quand je tombai malade à mon arrivée au monastère, avant même de savoir prendre soin de moi-même j'avais le plus vif désir d'œuvrer au bien d'autrui : tentation tout à fait commune chez les novices. Elle eut, dans mon cas, les plus heureux effets.

J'aimais tant mon père que je souhaitais pour lui cette même félicité que j'avais trouvée en faisant oraison – car il me semblait que, dans cette vie, l'oraison était le bien

suprême. Je fis de mon mieux, usant de moyens détournés pour l'y amener. Dans ce but, je lui donnai des livres. Cet exercice s'ajustait si bien à l'homme de grande vertu qu'il était qu'au bout de cinq ou six ans il avait accompli d'immenses progrès ; ce fut pour moi une très grande consolation et j'en rendis grâce au Seigneur. Mon père eut à subir toute sorte de dures épreuves. Il les supporta toutes avec beaucoup de résignation. Il venait souvent me rendre visite et trouvait un grand apaisement à s'entretenir avec moi des choses de Dieu.

11. Quand vint la période où je me détournai de l'oraison et menai une vie des plus dissipées, mon père ne décela pas en moi de changement. Mais je ne pus supporter de le laisser dans l'erreur. Pendant une année et plus, en effet, je restai sans faire oraison, croyant ainsi faire preuve d'humilité. Ce fut la pire des tentations que j'aie connues dans ma vie, ainsi que je le dirai plus loin. Elle allait achever de me perdre ; car tant que je faisais oraison, si j'offensais Dieu un jour, j'en passais plusieurs autres à me recueillir et à fortifier mon âme contre les occasions tentatrices.

Comme ce saint homme me croyait toujours la même, j'eus le sentiment de l'abuser en lui laissant croire que je continuais de converser avec Dieu. Je lui avouai donc que j'avais cessé de faire oraison, mais sans lui en indiquer le motif. Je prétextai les inconvénients de ma mauvaise santé ; quoique guérie de la terrible maladie dont j'ai parlé, j'ai en effet jusqu'à aujourd'hui souffert de toute sorte de maux, même si, depuis quelque temps, ils sont moins intenses. Mais je n'en suis pas délivrée, loin de là. Depuis vingt ans, j'ai été affectée en particulier de vomissements tous les matins, au point qu'il m'a fallu bien souvent rester sans absorber aucun aliment jusqu'à midi, voire, quelquefois, plus tard encore. Depuis que je communie plus fréquemment, ces vomissements me

prennent le soir à l’heure du coucher ; c’est encore plus déplaisant, car je suis obligée de les provoquer à l’aide d’une plume ou tout autre objet, et si je ne le fais pas, je me trouve très indisposée. Il m’arrive rarement, je crois, de ne pas éprouver de douleurs, et souvent très vives, en particulier au cœur. Mais ce mal dont je souffrais continuellement ne reparaît plus aujourd’hui que par intermittence. Quant aux douleurs articulaires qui me paralysaient, et aux fièvres qui me venaient avec grande fréquence, j’en suis guérie depuis huit ans. De ces maux qui me restent je ne me soucie guère ; souvent, même, je m’en réjouis, car il me semble que c’est une manière pour moi de servir Dieu.

12. Mon père crut au motif que j’invoquai, car lui-même ne disait jamais de mensonge et il ne pouvait penser, à travers les entretiens que nous avions, que j’aurais pu mentir. Pour paraître plus véridique, et tout en sachant que je n’avais aucune excuse, j’ajoutai que c’était déjà beaucoup pour moi d’intervenir durant les offices chantés ; ce qui, bien sûr, n’était pas un motif suffisant pour renoncer à un exercice qui n’a besoin d’aucune force corporelle, mais seulement d’amour et d’habitude. Dieu donne toujours les moyens de faire oraison à ceux qui le désirent.

Oui, je dis bien « toujours ». Si, parfois, les circonstances ou même la maladie nous empêchent de nous consacrer longuement à la solitude, à d’autres moments notre santé nous en laisse tout loisir. D’ailleurs, quand la maladie ou les circonstances font obstacle, la véritable oraison, pour l’âme qui aime, est d’offrir cette incapacité à Dieu en se rappelant pour Qui elle souffre et en se résignant à cette souffrance, ainsi qu’à mille autres choses qui se présentent. La prière est un exercice d’amour et il serait incorrect de penser que, si le temps de solitude vient à nous manquer, il n’est plus d’oraison

possible. Avec un rien de vigilance, on tire de grands biens de ces périodes où le Seigneur, en nous envoyant des épreuves, nous prive des heures d'oraison ; moi-même, j'en ai éprouvé les bienfaits du temps que ma conscience était pure.

13. Mon père avait si bonne opinion de moi et me portait une si grande affection qu'il crut tout ce que je disais ; il me plaignait même. Mais, comme il était déjà très avancé dans l'oraison, il n'avait plus avec moi de longs entretiens ; à peine était-il arrivé qu'il me quittait en disant que c'était du temps perdu. Comme je perdais le mien à toute sorte de vanités, pareil scrupule ne me préoccupait guère.

Mon père ne fut pas le seul que j'amenai à faire oraison, il y en eut d'autres. Quoique vivant moi-même dans les vanités, quand je les voyais portées à prier je leur disais comment s'y prendre pour méditer, je les aidais de mon mieux, je leur donnai des livres. Car, je le répète, depuis que j'ai commencé à faire oraison, j'ai toujours souhaité voir les autres servir Dieu. Puisque moi-même je ne servais pas le Seigneur comme j'aurais pu le faire, il me semblait que d'autres devaient Le servir à ma place pour ne pas laisser se perdre tout ce que Sa Majesté m'avait fait comprendre. Qu'on mesure mon aveuglement : au moment même où j'allais à ma perte, je m'évertuais à sauver autrui.

14. À cette époque, mon père fut atteint de la maladie dont il mourut, et qui devait l'emporter en peu de temps. J'allai le soigner, plus malade dans mon âme que lui dans son corps, occupée que j'étais à tant de vanités. Encore que, durant cette période où j'étais en perdition, à aucun moment je ne fis rien qui aurait pu, selon moi, me mettre en état de péché mortel ; l'eussé-je compris qu'en aucun cas je n'y serais demeurée.

J’endurai bien des souffrances pendant sa maladie. J’espère l’avoir payé un tant soit peu des peines qu’il avait prises pendant les miennes. Bien qu’étant moi-même fort malade, je surmontai mes douleurs. Je savais qu’en le perdant, je perdais le bonheur et l’agrément de ma vie, car il était tout cela pour moi ; j’eus cependant le courage de ne rien lui montrer de ma tristesse, de rester à ses côtés jusqu’à sa mort comme si j’y étais insensible, alors qu’il me semblait, tant je l’aimais, qu’on m’arrachait l’âme lorsque je voyais approcher sa fin.

15. Quand je songe à ses derniers instants, je ne peux m’empêcher de louer le Seigneur : mon père attendait avec impatience de mourir et continua de nous prodiguer ses conseils après avoir reçu l’extrême-onction, nous recommandant de prier Dieu pour son salut et de lui obtenir miséricorde, de toujours servir Notre-Seigneur et de ne pas oublier que tout a une fin. C’est en pleurant qu’il nous dit combien il regrettait de ne pas s’être mis au service du Seigneur ; il aurait voulu être religieux et, j’insiste, dans un ordre des plus stricts.

Quinze jours avant sa mort, Dieu lui donna à entendre, j’en suis sûre, qu’il n’en avait plus pour longtemps ; jusque-là, quoique très malade, il ne pensait pas à la mort. À partir de ce moment, malgré une amélioration notable et les propos rassurants des médecins, auxquels il ne prêtait aucun cas, il n’eut d’autre souci que de mettre de l’ordre dans son âme.

16. Il souffrait principalement dans le dos d’une douleur aiguë qui ne lui laissait aucun répit. Elle le prenait par instants si fort qu’il en restait accablé. Connaissant sa grande dévotion pour Notre-Seigneur portant la croix, je lui dis que Sa Majesté voulait sans doute lui faire éprouver un peu de ces douleurs qu’Elle avait subies pour nous. Ce fut pour lui une si grande consolation que je crois bien ne plus jamais l’avoir entendu se plaindre.

Il demeura trois jours presque sans connaissance ; mais, le jour de sa mort, le Seigneur la lui rendit si entière que nous en fûmes étonnés ; et il la garda jusqu'à la fin, jusqu'au moment où, arrivé au milieu du Credo qu'il récitait lui-même, il expira. On aurait dit un ange. Et, pour moi, il l'était, si j'ose dire, par les dispositions de son âme qu'il avait gardée très pure.

Je ne sais pourquoi je dis tout cela, si ce n'est pour m'accuser d'avoir continué de mener une vie si misérable après avoir assisté à une telle mort et considéré une telle vie : j'aurais dû alors m'amender afin de ressembler un tant soit peu à ce père que j'avais eu. Son confesseur – c'était un dominicain et un grand lettré – disait qu'il ne doutait pas que son âme s'en était allée droit au ciel, car il le confessait depuis plusieurs années et ne pouvait que louer la pureté de sa conscience.

17. Ce père dominicain, qui était très bon et craignait Dieu, me fut d'un grand secours : je me confessai à lui et il eut à cœur de faire du bien à mon âme en me démontrant que j'allais à ma perte. Il me faisait communier tous les quinze jours. Peu à peu, j'entrai en confiance et lui parlai de mon oraison. Il m'assura que je devais persévérer, car je ne pouvais qu'en tirer profit. Je la repris donc, mais sans renoncer à certaines relations répréhensibles ; et je ne l'ai plus abandonnée depuis lors.

Ma vie était devenue extrêmement pénible, car l'oraison me faisait voir plus clairement mes fautes. D'un côté, Dieu m'appelait ; moi, de l'autre, je suivais le monde. J'éprouvais de la joie aux choses de Dieu ; je restais attachée à celles d'ici bas. On eût dit que j'espérais conjuguer ces deux contraires – si ennemis l'un de l'autre – que sont la vie spirituelle, avec ses joies, d'une part, et les plaisirs et passe-temps des sens, de l'autre. Pendant l'oraison j'étais en grande souffrance, car l'esprit ne s'y comportait pas en maître, mais en esclave. Je ne pouvais

me renfermer en moi-même (ce qui était ma seule méthode d'oraison) sans y renfermer du même coup mille vanités.

Je vécus ainsi de longues années. Aujourd'hui encore, je me demande comment j'ai pu supporter pareil écart sans rien lâcher. Je sais bien qu'il n'était plus en mon pouvoir de renoncer à l'oraison, car j'étais désormais entre les mains de Celui qui me voulait à Lui pour m'accorder de plus grandes faveurs.

18. Oh, Dieu me garde, oserai-je jamais dire de quelle manière en ces années le Seigneur m'éloignait des dangers, et comment j'y revenais, et combien de fois Il m'a évité de me perdre de réputation ! Moi agissant sans me préoccuper de révéler qui j'étais, tandis que le Seigneur s'obstinait à cacher mes fautes et à mettre au jour la moindre petite étincelle de vertu qui aurait pu se manifester, à la magnifier aux yeux de tous, si bien qu'on me tenait toujours en grande estime. Et si, à l'occasion, je laissais percer mes accès de vanité, nul n'y croyait car on m'attribuait des vertus qui n'étaient qu'apparence.

Celui qui sait tout savait qu'il devait en aller ainsi pour qu'on m'accorde quelque crédit en ces choses que je ferais plus tard à Son service. Refusant de considérer l'énormité de mes péchés, Sa souveraine miséricorde ne voyait que les désirs de service que je formais souvent, et ma douleur de n'avoir pas en moi la force de les traduire en actes.

19. Ô Seigneur de mon âme ! Comment célébrer les faveurs que Vous m'avez accordées durant toutes ces années ! Au moment où je Vous offensais le plus, Vous n'aviez de cesse que, par un très vif repentir, je puisse goûter Vos douceurs et Vos grâces ! En vérité, ô mon Roi, Vous choisissiez le châtiment à la fois le plus délicat et douloureux que vous pouviez m'infliger, et Vous le faisiez en connaissance de cause : car rien n'était plus

douloureux pour moi que d'être comblée de faveurs en punition de mes fautes.

Et je ne crois pas faire preuve de déraison en disant cela, même si le souvenir de mon ingratitude et de mes errements devrait me faire perdre la raison.

Quand j'avais versé dans des fautes graves, il m'était bien plus pénible, vu ma nature, de recevoir des grâces que d'être châtiée. La moindre d'entre elles, je peux l'assurer, suffisait à m'abattre, me confondre et m'affliger plus que de graves maladies associées à d'autres épreuves. Ces châtiments-là me semblaient bien mérités et je payais ainsi, me disais-je, pour mes péchés, même si c'était bien peu, eu égard à leur nombre. Mais voir que je recevais de nouvelles grâces, quand je répondais si mal à celles dont j'avais déjà bénéficié, était une véritable torture pour moi, comme, sans doute, pour tous ceux qui ont quelque connaissance ou quelque amour de Dieu, ainsi qu'on peut en juger d'après les âmes vertueuses. Ce qui provoquait mes larmes et ma colère, c'était de voir que j'étais prête à retomber dans mes erreurs alors même que mes résolutions et mes désirs, au moment où je les éprouvais, étaient profondément sincères.

20. C'est un grand malheur, pour une âme, de se trouver seule au milieu de tous ces périls. Il me semble que si j'avais eu quelqu'un à qui parler de ces choses, cela m'aurait aidée à ne pas retomber, parce que j'aurais eu honte devant lui, moi qui n'avais pas honte devant Dieu.

Voilà pourquoi je conseillerais à ceux qui font oraison, surtout au début, de rechercher l'amitié et la conversation d'autres personnes qui s'y adonnent également. Ceci est d'une extrême importance, ne serait-ce que parce qu'on s'aide en priant les uns pour les autres. Sans parler d'autres avantages. Car je ne vois pas pourquoi ceux qui ont des attachements mondains plus ou moins vertueux

auraient tout loisir de rechercher des amis à qui conter leurs peines, et aussi leurs vains plaisirs pour mieux les savourer, et pourquoi il serait interdit à ceux qui commencent véritablement à aimer Dieu et à Le servir, de parler avec d'autres de leurs plaisirs et leurs peines, ceux qui font oraison connaissant ces mêmes sentiments. S'ils souhaitent entretenir une véritable amitié avec Sa Majesté, il n'y a pas lieu de craindre quelque vaine gloire. Dès que le premier mouvement s'en fait sentir, ils auront le mérite d'en triompher. Il me paraît que quiconque serait dans de telles dispositions trouvera dans ces entretiens un grand profit pour lui-même et pour les autres ; il en sortira plus instruit et, sans l'avoir cherché, aura aussi instruit ses amis.

21. Celui qui tirerait vaine gloire de ces relations en tirera tout autant lorsqu'il assiste avec dévotion à la messe au vu de tous, ou lorsqu'il s'acquitte d'autres pratiques, obligatoires quand on entend rester chrétien et dont on ne saurait se dispenser sous prétexte qu'on craint la vaine gloire.

Cela est d'une telle importance pour les âmes non fortifiées dans la vertu – car elles ont tant d'ennemis, mais aussi d'amis pour les inciter à mal faire – que je ne saurais trop le recommander. Je crois que le démon lui-même a imaginé pareil subterfuge, car il y va de son intérêt : il pousse ceux qui désirent sincèrement aimer et contenter Dieu à soigneusement s'en cacher, tandis qu'il encourage ceux qui ont de coupables attachements à s'en découvrir. Ces liaisons déshonnêtes sont aujourd'hui si fréquentes qu'il semble qu'on s'en glorifie ; et on clame au grand jour les offenses faites au Seigneur.

22. Peut-être penserez-vous que je dis là des folies. S'il en est ainsi, mon père, déchirez ces pages. Sinon, je vous supplie de combler mes insuffisances en ajoutant ici d'autres considérations. On place de nos jours de si

médiocres efforts dans le service de Dieu que ceux qui souhaitent Le servir doivent se soutenir les uns les autres afin de persévérer dans cette voie. Quiconque se complaît aux vanités et plaisirs du monde est vu d’un très bon œil, et personne n’y trouve à redire. Mais il suffit de commencer à se donner à Dieu pour susciter de tous côtés la médisance, si bien qu’on doit chercher de la compagnie pour se défendre jusqu’à ce qu’on se sente assez fort pour ne pas craindre de souffrir ; autrement, il en coûte beaucoup de peine.

C’est sans doute pour cette raison qu’on a vu des saints se retirer dans le désert. Mais c’est aussi faire preuve d’humilité que de se défier de soi, et de penser que Dieu nous viendra en aide pour le plus grand bénéfice des personnes avec qui nous conversons. D’ailleurs, la charité ne peut que croître quand elle est partagée. Il y a encore mille autres avantages dont je n’oserais parler si je ne savais, par une longue expérience, combien tout cela est important.

Il est vrai que je suis la plus faible et la plus mauvaise de toutes les créatures. Mais je crois qu’on a tout à gagner, même quand on est fort, à accepter avec humilité l’opinion d’une personne expérimentée et à reconnaître sa propre faiblesse. Pour ma part, je peux dire que si le Seigneur ne m’avait pas découvert cette vérité et donné le loisir de m’entretenir fréquemment avec des personnes qui font oraison, à force de tomber et de me relever j’aurais fini par aller droit en enfer. Pour tomber il y avait tant d’amis disposés à m’aider ; pour me relever j’étais en si grande solitude qu’aujourd’hui je m’étonne de ne pas être restée à terre. Louée soit la miséricorde de Dieu, Lui qui fut le seul à me tendre la main !

Qu’il soit béni pour les siècles des siècles. Amen.

Chapitre 9

De quelle manière le Seigneur commença à éveiller son âme, à l'éclairer dans ses profondes ténèbres et à fortifier ses vertus afin qu'elle cesse de L'offenser.

1. Mon âme était donc bien lasse, mais ses habitudes si mauvaises l'empêchaient de trouver le repos auquel elle aspirait. Voici ce qui m'arriva alors. Un jour que j'entrais dans l'oratoire, j'y vis une statue qu'on nous avait prêtée à l'occasion d'une fête qu'on devait célébrer, et qu'on avait remisée là en attendant. C'était un Christ couvert de plaies. La statue, qui représentait bien tout ce qu'Il a souffert pour nous, inspirait une si grande ferveur qu'à la regarder je me sentis prise d'une intense émotion. En voyant ces plaies, j'éprouvai une telle douleur à l'idée que je les avais si mal payées de retour que je crus sentir mon cœur éclater. Je me jetai devant Lui en versant un torrent de larmes, et Le suppliai de fortifier en cet instant mon âme de sorte que plus jamais je ne vienne à L'offenser.

2. Je vouais une grande dévotion à la glorieuse Madeleine, et me remémorais bien souvent sa conversion, surtout quand je communiais ; certaine qu'à ce moment-là le Seigneur était en moi, je me mettais à ses pieds, ne

doutant pas qu'Il accepterait ma contrition. Ignorante que j'étais : de sa part, c'était déjà trop de bonté de me permettre de verser des larmes pour Lui, alors même que mes regrets étaient de si courte durée. Je me recommandais ensuite à cette glorieuse Sainte pour qu'elle obtienne mon pardon.

3. Mais le jour où je me trouvai devant cette statue, il semble que je reçus une faveur toute particulière, sans doute parce que je me défiais désormais de moi et mettais toute ma confiance en Dieu. Je Lui dis alors, je crois bien, que je ne me relèverais pas tant qu'Il n'aurait pas exaucé ma prière. Il me l'accorda, j'en suis certaine, car à partir de ce moment-là je fis de rapides progrès.

4. Voici quelle était ma manière de faire oraison. Ne pouvant procéder par une démarche de l'entendement, j'essayais de me représenter Dieu au-dedans de moi en choisissant de préférence ces moments où je Le voyais le plus isolé. Il me semblait que, seul et affligé, Il m'accueillerait plus sûrement, comme le ferait une personne dans le besoin. J'avais souvent de ces pensées un peu simples.

J'aimais particulièrement Le retrouver durant sa prière au jardin des Oliviers. Et là, je Lui tenais compagnie. Autant qu'il m'était possible, je songeais à Ses sueurs, à l'affliction qui L'avait alors envahi. J'aurais voulu essuyer cette sueur si douloureuse. Mais je ne me rappelle pas avoir osé le faire, car aussitôt mes péchés m'apparaissaient dans toute leur gravité. Je restais à Ses côtés aussi longtemps que mes pensées ne me distrayaient pas ; car elles venaient, nombreuses, me tourmenter. Durant de longues années, presque tous les soirs avant de me coucher, quand je recommandais mon sommeil à Dieu, je songeais quelques instants à la prière de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers. Je le faisais même bien avant d'être religieuse, car on m'avait dit

qu’on y gagnait beaucoup d’indulgences. Il me semble que c’est mon âme qui y gagna beaucoup, car je commençai ainsi à faire oraison sans même le savoir. Et, l’habitude prise, je ne pouvais plus m’en passer, pas plus que de faire le signe de croix avant de m’assoupir.

5. Pour en revenir au tourment que me causaient mes pensées, cette pratique de l’oraison qui ne fait pas appel à l’entendement a ceci de particulier que l’âme doit être tout entière gagnée, à moins que ce ne soit perdue – j’entends par là qu’elle perd toute capacité de considération. Dès qu’elle commence à avancer dans cette voie, elle va très vite car il s’agit là de progrès en amour. Mais ce sera au prix de beaucoup de souffrances, à moins que Dieu ne veuille l’élever rapidement à l’oraison de quiétude, comme c’est arrivé à certaines personnes de ma connaissance ; pour celles qui empruntent ce chemin, il est bon d’avoir un livre qui vous aide à vous recueillir plus rapidement. Pour ma part, je trouvais un grand secours à regarder la campagne, ou l’eau, ou bien des fleurs. En toutes ces choses, je voyais la présence du Créateur ; elles éveillaient mon désir d’oraison, me servaient de livre, m’aidaient au recueillement au moins autant que le souvenir de mes ingratitudes et de mes péchés. Quant aux choses du Ciel et aux choses élevées, mon entendement était si grossier que jamais, non, jamais je n’ai pu les imaginer, jusqu’au jour où le Seigneur a trouvé une autre façon de me les donner à voir.

6. J’avais si peu d’habileté à les représenter avec mon entendement que si je n’avais pas la chose sous les yeux, mon imagination ne m’était d’aucune utilité, au contraire de ces personnes qui forment dans leur esprit des représentations qui les aident à se recueillir. Tout ce que je pouvais faire, c’était penser au Christ en tant qu’homme. Mais je dois avouer que, malgré ce que je lisais sur Sa

beauté, et les nombreuses statues que je voyais de Lui, je ne suis jamais parvenue à me Le représenter intérieurement. J'étais comme une aveugle, ou quelqu'un qui, dans l'obscurité, s'adresse à une personne qui se trouve près de lui, dont il est certain de la présence (je veux dire qu'il reconnaît, qu'il croit qu'elle est là, mais sans la voir) ; c'est ce qui m'arrivait lorsque je pensais à Notre-Seigneur. Voilà pourquoi j'aimais tant les représentations de Lui. Comme je plains les malheureux qui se privent de ce bonheur par leur faute ! On pourrait croire qu'ils n'aiment pas le Seigneur ; parce que, s'ils L'aimaient, ils se réjouiraient de voir Son portrait, comme on prend plaisir, en ce monde, à regarder celui d'une personne qui nous est chère.

7. C'est vers cette époque qu'on me fit don des *Confessions* de saint Augustin. Sans doute était-ce pour obéir à la volonté du Seigneur, car je n'avais rien demandé et n'avais jamais vu ce livre. J'éprouvais un attachement tout particulier pour saint Augustin, parce que le monastère où j'avais été pensionnaire appartenait à son ordre, et aussi parce que lui-même avait été pécheur. Je trouvais toujours un grand réconfort auprès des saints qui l'avaient été et que Dieu, par la suite, avait ramenés à Lui ; il me semblait que j'allais trouver de l'aide auprès d'eux et que, si Dieu leur avait pardonné, Il pourrait me pardonner, à moi aussi. Mais, comme je l'ai dit au tout début, une chose me désolait : Dieu ne les avait appelés qu'une fois et ils n'étaient plus retombés, tandis que moi, j'avais déjà été appelée tant de fois que je me sentais très coupable. Mais, considérant l'amour qu'Il me portait, je reprenais courage ; car jamais je n'ai douté de Sa miséricorde. De moi, oui, très souvent j'ai douté.

8. Ô Dieu, comment mon âme a-t-elle pu se montrer aussi rebelle, malgré toute l'aide que lui apportait Notre-Seigneur ! Je suis effrayée quand je repense au peu

d'empire que j'avais sur moi, et à la force des liens qui m'empêchaient de me donner entièrement à Dieu.

Quand je commençai à lire les *Confessions*, je crus m'y découvrir moi-même ; et je me mis à me recommander très fort à ce glorieux saint. Quand j'arrivais à sa conversion et que je lus le passage où il entendit cette voix dans le jardin, mon cœur en fut si touché qu'il me sembla que c'était à moi que le Seigneur s'adressait. Affligée et repentante, je pleurai un long moment à chaudes larmes. Ô Dieu ! Quelle extrême souffrance pour l'âme quand elle perd cette liberté qui aurait dû la rendre souveraine, et que de tourments elle endure ! Je m'étonne aujourd'hui d'avoir pu supporter pareils tourments ! Loué soit le Seigneur qui m'a rendu la vie pour que je ne meure d'une mort si funeste !

9. Je crois que mon âme reçut alors de grandes forces de la Divine Majesté : Dieu avait sans doute entendu mes cris et pris mes pleurs en pitié. J'éprouvais de plus en plus de plaisir à passer du temps avec Lui ; dès que je détournais mes regards des occasions de pécher, je me reprenais à aimer Sa Majesté. De fait, je croyais comprendre que je L'aimais, mais je ne comprenais pas encore, comme je le ferais plus tard, en quoi consiste le véritable amour de Dieu.

À peine m'étais-je décidée à Le servir que le Seigneur m'accordait à nouveau Ses faveurs. Ce que les autres n'obtiennent qu'avec peine, on aurait dit que Dieu s'efforçait de me le faire accepter car, déjà en ces années-là, Il ne cessa de me combler de délices et de douceurs. Jamais je n'osai rien Lui demander, pas même de tendres sentiments de dévotion. Je Le suppliais seulement de m'accorder la grâce de ne point L'offenser, et aussi de me pardonner mes grandes fautes ; si grandes, en effet, que je ne me serais pas même permis de désirer pareils délices et douceurs. Je trouvais déjà qu'Il manifestait à

mon égard bien de la compassion et qu'Il faisait preuve, en vérité, d'une grande miséricorde en m'autorisant à rechercher Sa compagnie et en me mettant en Sa présence ; car je voyais bien que s'Il ne s'était pas obstiné, de moi-même je n'y serais pas venue.

Je ne me souviens de Lui avoir demandé des consolations qu'une fois dans ma vie, quand j'étais dans une grande sécheresse ; puis, m'apercevant de ce que je faisais, j'en demeurai si confuse que l'affliction même que je ressentais devant mon absence d'humilité me donna ce que j'avais eu l'audace de demander. Je savais qu'il n'était pas illicite de formuler cette demande, mais elle était réservée, me semblait-il, à ceux qui s'y sont préparés en employant tous leurs efforts à atteindre à la véritable dévotion, qui consiste à ne pas offenser Dieu et à se donner résolument au bien.

Mes larmes n'étaient pour moi que des pleurs de femme, puisqu'elles restaient sans effet. Cependant, je crois qu'elles m'ont aidée, surtout après ces deux circonstances où je les versai avec toute la contrition et la souffrance de mon cœur. Dès lors, je commençai en effet à me donner davantage à l'oraison et à passer moins de temps à ces choses qui pouvaient me nuire, même si je n'y renonçais pas complètement ; mais Dieu, je l'ai dit, m'aida à m'en détacher peu à peu.

Comme Sa Majesté n'attendait que quelques progrès de ma part, Ses faveurs spirituelles allèrent croissant, ainsi que je vais le dire ; chose peu habituelle de la part de Notre-Seigneur qui ne les accorde d'ordinaire qu'à ceux qui vivent dans une plus grande pureté de conscience.

Chapitre 10

Faveurs que le Seigneur lui accordait dans l'oraison ; de quelle manière nous-mêmes pouvons nous aider, et combien il importe que nous comprenions ces grâces que Dieu nous fait. Elle demande à celui à qui s'adresse cet écrit le secret sur ce qui va suivre, car c'est sur ordre qu'elle décrit dans le détail les faveurs que Dieu lui accorde.

1. Comme je l'ai dit, j'avais eu parfois, très fugacement, un avant-goût de ce que je m'en vais décrire à présent. Il m'arrivait, dans la représentation où je me voyais en esprit auprès du Christ, dont j'ai déjà parlé, ou même au cours de mes lectures, d'avoir soudain un sentiment de la présence de Dieu qui faisait que je ne pouvais douter qu'Il était en moi, ou moi tout entière abîmée en Lui.

Ce n'était pas là une vision, mais ce qu'on appelle, je crois, théologie mystique. L'âme est suspendue, à tel point qu'elle semble toute hors d'elle-même : la volonté aime ; la mémoire, il me semble, est presque perdue ; l'entendement n'est plus à l'œuvre, mais sans qu'on le perde, je crois ; cependant, je le répète, il n'agit plus, hébété par tout ce qu'il comprend ; car Dieu veut qu'il

comprenne qu’il ne comprend rien à ce que Sa Majesté lui représente.

2. J’avais d’abord éprouvé presque continûment une tendresse qu’en partie, je crois, nous pouvons obtenir par nos propres efforts : une délectation qui n’est ni tout à fait sensible, ni tout à fait spirituelle. Tout nous vient de Dieu. Mais nous pouvons, je crois, y contribuer en considérant notre bassesse, notre ingratitude envers Dieu, tout ce qu’Il a fait pour nous, les souffrances de Sa Passion, Sa vie chargée d’afflictions ; en nous délectant à la vue de Ses œuvres, de Sa grandeur, de l’amour qu’Il a pour nous et de bien d’autres choses que celui qui veut sincèrement progresser découvre sans même les avoir cherchées. Si, à cela, s’ajoute un peu d’amour, l’âme est comblée, le cœur attendri, et les larmes coulent. Parfois, on dirait que nous devons nous forcer à pleurer ; d’autres fois, c’est Dieu Lui-même qui semble nous y forcer, sans que nous puissions résister. Comme s’Il voulait nous payer de notre mince effort par cette immense consolation qu’éprouve une âme en voyant qu’elle pleure pour un si grand Seigneur. Et il n’y a là rien d’étonnant, car elle a toutes raisons d’être consolée : elle s’y délecte, elle s’y complaît.

3. Voici la comparaison qui me vient à l’esprit et qui me paraît juste. Ces joies de l’oraison ressemblent à celles que doivent éprouver ceux qui sont au Ciel ; comme ils n’ont vu rien d’autre que ce que le Seigneur leur donne à voir selon leur mérite, et qu’ils reconnaissent combien celui-ci est médiocre, chacun se satisfait de la place qu’il occupe. Et cependant, il y a dans le Ciel une immense différence entre telle jouissance et telle autre, plus encore qu’ici-bas entre une joie spirituelle et une autre, même si cette différence-là est déjà très grande.

Au début, lorsqu’une âme reçoit de Dieu cette faveur, elle croit véritablement qu’elle n’a pour ainsi dire plus rien à attendre et s’estime bien rémunérée de tout ce qu’elle a

fait pour Le servir. Et elle a raison. Une de ces larmes obtenues, je le répète, par nos seuls efforts ou presque – car sans l'aide de Dieu rien n'est possible –, a tant de prix qu'elle ne peut s'acheter, je crois, par toutes les souffrances d'ici-bas, tant on y gagne. Est-il gain plus élevé que de recevoir confirmation que Dieu est content de nous ? Aussi, que l'âme qui arrive jusque-là loue abondamment le Seigneur et sache manifester sa reconnaissance, car Dieu semble la vouloir pour Sa maison et l'avoir choisie pour Son royaume, pourvu qu'elle ne revienne pas en arrière.

4. Elle devra aussi se garder de certaines tentations d'humilité dont je compte parler plus avant ; comme, par exemple, de croire qu'on en fait preuve en se refusant à reconnaître les faveurs que Dieu nous accorde. Tâchons de bien comprendre ce qu'il en est : Dieu nous accorde ces faveurs sans que nous les ayons aucunement méritées, et nous devons en remercier Sa Majesté. Mais si nous ne reconnaissons pas que nous recevons, nous ne nous éveillerons pas à l'amour. Et il est certain que plus nous voyons que nous sommes riches tout en nous sachant pauvres, plus nous allons de l'avant, et plus vraie est notre humilité. Tout le reste ne sert qu'à affaiblir notre âme en lui faisant croire qu'elle est incapable de grands biens, car dès que le Seigneur commence à la favoriser, elle en est tout effrayée par crainte de vaine gloire.

Soyons assurés que Celui qui nous accorde ces biens nous donnera la grâce de comprendre que nos alarmes ne sont qu'une tentation du démon, et la force nécessaire pour lui résister ; à condition que nous soyons sincères devant Dieu, et qu'à Lui seul nous désirions complaire, et non aux hommes.

Il est évident que nous éprouvons d'autant plus d'amour pour une personne que nous gardons en mémoire tous les bienfaits qu'elle nous a prodigués. Donc, puisqu'il est non

seulement licite, mais méritoire de nous rappeler sans cesse que notre être nous a été donné par Dieu, que c'est Lui qui nous a tirés du néant, qui nous nourrit, sans compter tous les bienfaits consécutifs à Ses souffrances et à Sa mort, car bien avant de nous créer Il les avait prévus pour chacun de nous qui vivons aujourd'hui, pourquoi ne me serait-il pas permis de comprendre, de voir, de considérer que si je me plaisais autrefois à parler de vanités, à présent le Seigneur m'accorde la faveur de ne vouloir parler que de Lui ? C'est là un véritable joyau ; et pourvu qu'on se souvienne qu'il nous est donné et que, désormais, il est en notre possession, il nous incite forcément à aimer ; tel est le bienfait de l'oraison fondée sur l'humilité.

Qu'en sera-t-il quand on verra qu'on nous fait don de joyaux plus précieux encore, comme en ont déjà reçu certains serviteurs de Dieu, tels que le mépris du monde et jusqu'au mépris de soi ? Il est clair que ceux qui les recevront se sentiront encore plus redevables vis-à-vis de Dieu et davantage obligés de Le servir ; ils comprendront combien ils étaient dépourvus, ils reconnaîtront la générosité du Seigneur. Ainsi, à une âme aussi pauvre, misérable et peu méritante que la mienne, il aurait suffi d'accorder le premier de ces joyaux, et c'eût été déjà trop ; mais Dieu a voulu me combler de plus de richesses que je ne saurais en désirer.

6. Il faut donc trouver de nouvelles forces pour servir et ne pas faire preuve d'ingratitude. C'est à cette condition que le Seigneur se montre généreux ; mais si nous ne savons pas profiter de ce trésor ni de l'état d'élection où Il nous place, Il aura vite fait de nous en priver. Et nous nous retrouverons encore plus dépourvus, et Sa Majesté remettra ces joyaux à la personne qui saura en user pour elle-même aussi bien que pour les autres.

Mais comment quelqu'un qui ne comprend pas qu'il est riche pourrait-il profiter de son bien et dépenser avec largesse ? De par notre nature, il est impossible, me semble-t-il, de trouver le courage d'accomplir de grandes choses lorsque nous ne comprenons pas que Dieu nous favorise. Nous sommes si misérables, si attachés aux choses de la terre que celui qui ne comprend pas qu'il a reçu un gage de l'Au-delà pourra difficilement éprouver de la répugnance pour les choses d'ici-bas, et parvenir à un véritable détachement. Ces dons qu'accorde le Seigneur nous redonnent la force que nous avions perdue par nos péchés. Celui qui n'aura pas reçu un gage de l'amour que Dieu lui porte, ainsi qu'une foi très vive, aura du mal à souhaiter être objet d'aversion et d'horreur pour les autres, et à désirer toutes les grandes vertus des parfaits. Notre nature est à ce point finie que nous n'allons qu'à ce que nous avons devant les yeux. Ce sont ces faveurs de Dieu qui viennent réveiller notre foi et la fortifier. Il est possible qu'étant moi-même si mauvaise, je juge d'après ce que je suis, et que d'autres n'aient besoin de rien de plus que de la vérité de la foi pour accomplir des œuvres parfaites ; tandis que moi, misérable, j'ai eu besoin de toutes ces grâces.

Les parfaits, à qui la foi vive suffit, diront ce qu'il en est pour eux. Moi, je rapporte ce que j'ai vécu, comme on me l'a ordonné. Et si ce n'est pas bien, celui à qui je destine ces pages n'aura qu'à les déchirer, car il saura mieux que moi juger de ce qui ne convient pas. Je le supplie, pour l'amour du Seigneur, de faire connaître ce que j'ai dit jusqu'ici de ma vie misérable et de mes péchés. Dès à présent je l'y autorise, ainsi que tous mes confesseurs, puisque celui à qui je m'adresse compte parmi eux. Et, s'ils le souhaitent, qu'ils le fassent dès maintenant, de mon vivant, afin de détromper ceux qui, en ce monde, pensent qu'il y a en moi quelque vertu. Et je puis

l’affirmer en vérité : telle qu’aujourd’hui je me vois, j’en tirerai une grande consolation.

Mais, pour les pages qui vont suivre, je ne donne cette permission à aucun d’eux. Et s’ils devaient les montrer à quelqu’un, je ne veux pas qu’ils disent à qui ces choses sont arrivées ni qui les a écrites ; c’est la raison pour laquelle je ne nomme ni moi-même ni personne. Au contraire, je vais faire de mon mieux pour ne pas être reconnue. Je le leur demande pour l’amour de Dieu. Des personnes aussi lettrées et respectables ont toute autorité pour dire s’il y a quelques bonnes choses dans ces pages, pour autant que le Seigneur m’accorde la grâce de les écrire ; car tout le bon viendra de Lui et non de moi qui n’ai ni lettres ni vertus, ni homme de doctrine ni personne pour me guider (seuls ceux qui m’ont ordonné d’écrire savent que je me suis mise à la tâche, et pour l’heure, ils ne sont pas ici). Ce faisant, je vole à regret le temps que je devrais passer à filer, car notre maison est pauvre et j’y ai de nombres occupations. Si le Seigneur m’avait donné davantage d’aptitudes, et surtout de la mémoire, j’aurais pu tirer profit de ce que j’ai lu ou entendu ; mais j’en ai si peu ! Donc, si je dis quelque chose de bon, c’est que le Seigneur l’aura voulu pour en tirer quelque bien ; ce qu’il y aura de mauvais sera de moi, et je vous demande, mon père, de le supprimer.

Dans un cas comme dans l’autre, il est inutile de citer mon nom. Il est clair que tant que je serai en vie, il faut s’abstenir de parler de moi en bien ; après ma mort, ce sera tout aussi inutile, car cela ne fera qu’enlever toute autorité à ce que j’aurai pu dire de bon : personne ne voudra ajouter foi à ce que dit une personne aussi basse et vile.

8. Je pense que vous ferez ce que je vous demande pour l’amour de Dieu, comme le feront les autres personnes qui liront ces pages, et c’est pourquoi je me permets d’écrire

en toute liberté ; autrement, j'aurais de grands scrupules à le faire, sauf pour ce qui concerne mes péchés, car je n'en ai aucun à dévoiler. Pour le reste, être femme suffit à me rogner les ailes, surtout me sachant tout à la fois femme et mauvaise. Aussi, ce qui débordera du simple récit de ma vie, je vous prie, mon père, de le garder pour vous – puisque vous m'avez tant pressée de vous rapporter par écrit quelques-unes des grâces que Dieu me donne dans l'oraison –, si cela vous paraît comforme aux vérités de notre sainte foi catholique. Dans le cas contraire, brûlez-le sur-le-champ, j'y consens. Je vous dirai donc ce qui se passe en moi en espérant, si cela vous semble conforme, que vous en tirerez du profit ; sinon, vous détromperez mon âme, en sorte que le démon ne soit en train de gagner là où j'ai l'impression que le gain est pour moi. Le Seigneur sait, comme on le verra plus loin, que j'ai toujours recherché ceux qui pourraient m'éclairer.

9. J'aurai beau vouloir exposer clairement ce qu'est l'oraison, cela restera sans doute très obscur pour ceux qui n'en ont pas l'expérience. Je parlerai de certains obstacles qui, selon moi, empêchent d'avancer dans cette voie et de quelques-uns des dangers que par expérience j'ai appris du Seigneur, et dont j'ai ensuite débattu avec de grands lettrés et des personnes appliquées à la vie spirituelle pendant de nombreuses années. Ils reconnaissent que, depuis vingt-sept ans à peine que je fais oraison, Dieu m'a donné la même expérience – bien que j'aie suivi ce chemin en commettant beaucoup de faux pas et d'erreurs – qu'à d'autres qui, depuis trente-sept ou quarante-sept ans, avancent dans cette même voie en pratiquant la pénitence et une constante vertu.

Béni soit-Il pour tout, et puisse-t-Il user de moi au nom de Sa Majesté. Le Seigneur sait qu'en écrivant ceci, je n'ai d'autre ambition que d'ajouter un tant soit peu à Sa

louange et à Sa gloire en montrant comment, d’un fumier aussi fétide et repoussant, il a fait un jardin planté de fleurs au doux arôme. Plaise à Sa Majesté que, par ma faute, je n’aille à nouveau les arracher et redevenir ce que j’étais. Je vous supplie, mon père, pour l’amour de Dieu, de Lui demander en mon nom cette grâce, vous qui savez celle que je suis plus clairement que vous ne m’avez permis de le dire ici.

Chapitre 11

Pourquoi nous ne parvenons pas à aimer Dieu en peu de temps d'un parfait amour. À l'aide d'une comparaison, présentation des quatre degrés d'oraison. Ce chapitre traite du premier degré. Il sera très utile aux débutants et à ceux qui ne trouvent pas de douceurs dans l'oraison.

1. Parlons à présent de ceux qui commencent à être les serviteurs de l'amour (nous le sommes, selon moi, dès que nous décidons d'emprunter le chemin de l'oraison pour suivre Celui qui nous a tant aimés) ; c'est là une dignité si haute que j'éprouve une délectation particulière à y penser. Car la crainte servile disparaît sans tarder si, dans ce premier état, nous agissons comme il convient. Ô Seigneur de mon âme, ô mon bien ! Pourquoi ne permettez-Vous pas qu'une âme décidée à Vous aimer, et qui s'efforce de renoncer à tout pour mieux s'employer à son amour de Dieu, n'obtienne aussitôt la joie de s'élever jusqu'au parfait amour ? Mais ma question est mal posée ; j'aurais dû demander pourquoi nous-mêmes ne le voulons pas, et le déplorer. En effet, c'est par notre faute que nous ne jouissons pas d'emblée d'une dignité si haute ; car, dès l'instant que nous parvenons à éprouver dans sa

perfection le véritable amour de Dieu, il apporte avec lui tous les biens. Mais nous sommes si avares de nous-mêmes, si lents à nous donner totalement à Dieu que, comme Sa Majesté ne veut pas que nous jouissions d'une chose aussi précieuse sans la payer au prix fort, nous mettons beaucoup de temps à nous y disposer.

2. Il n'est rien sur terre qui puisse acheter pareil bien, et je le sais. Mais si nous faisions notre possible pour ne nous attacher à rien de terrestre et pour consacrer tous nos soins et nos conversations aux choses du Ciel, je suis convaincue que, très vite, ce bien nous serait accordé, à condition de nous y disposer rapidement et pleinement, comme l'ont fait les saints. Mais nous croyons tout donner alors que nous n'offrons à Dieu que le revenu ou les fruits et restons propriétaires du bien-fonds. Nous voulons être pauvres, ce qui est tout à fait méritoire. Mais, le plus souvent, nous retombons dans le souci de nous pourvoir du nécessaire, voire du superflu, et recherchons les amis par qui nous pouvons l'obtenir ; de crainte de n'avoir pas assez, nous voilà aux prises avec plus de soucis et parfois plus de dangers que lorsque nous étions en possession de nos biens.

On pourrait croire aussi que le jour où nous embrassons l'état religieux ou commençons à nous exercer à la vie spirituelle et à rechercher la perfection, nous renonçons à tout ce qui a trait à notre honneur. Cependant, à peine quelqu'un essaie-t-il d'y porter atteinte, nous oublions que cet honneur, nous l'avons offert à Dieu ; et nous voulons à nouveau le brandir, pour ainsi dire le Lui ôter des mains après L'en voir rendu maître de notre plein gré, du moins en apparence. Il en va de même du reste.

3. Jolie manière de chercher l'amour de Dieu ! Nous voulons cet amour immédiatement, et à pleines mains, comme on dit. Mais nous voulons garder nos affections (ne fournissant aucun effort pour traduire en actes nos

bonnes intentions, nous avons de la peine à les soulever de terre) et, de plus, obtenir de nombreuses consolations spirituelles. Voilà qui, d'après moi, n'est pas possible, car rien n'est moins compatible. C'est parce que nous sommes incapables de tout donner que ce trésor ne nous est pas remis d'un seul coup. Plaise au Seigneur que Sa Majesté nous l'accorde goutte à goutte, même si cela devait nous coûter toutes les souffrances du monde.

4. Qu'elle est grande, Sa miséricorde quand Il dispense grâce et courage à celui qui veut engager toutes ses forces pour conquérir ce trésor ! Car Dieu ne se refuse à personne dès l'instant qu'on persévère. C'est Lui qui, peu à peu, éveille notre courage pour que nous remportions la victoire. Je dis bien courage ; car, pour commencer, le démon dresse devant nous quantité d'obstacles afin que nous n'empruntions pas cette voie : car il sait les déboires que cela va lui causer, il sait qu'il ne perdra pas seulement une âme, mais beaucoup d'autres avec elle. Si celui qui commence s'efforce, avec l'aide de Dieu, d'atteindre au degré le plus élevé de la perfection, je suis sûre qu'il n'arrive pas seul au Ciel : il entraîne toujours avec lui une troupe nombreuse. Comme à un bon capitaine, Dieu lui donne des gens qui l'accompagnent.

Le démon lui oppose tant d'obstacles et de périls qu'il lui faut non seulement beaucoup de courage pour ne pas rebrousser chemin, mais surtout la faveur de Dieu.

5. Pour en revenir aux débutants qui ont décidé de poursuivre ce trésor et d'aller jusqu'au bout de leur entreprise (je reviendrai plus tard sur la théologie mystique, comme je crois qu'on l'appelle, dont j'ai rapidement parlé au chapitre précédent), ce sont dans les premiers instants que le labeur est pour eux le plus rude ; car à eux seuls ils fournissent tout le travail, même si c'est Dieu qui apporte le fonds. Tandis que dans les autres degrés d'oraison, la jouissance domine ; mais tous, qu'ils

soient au début, au milieu ou au terme du chemin, portent leur croix, quoique différente pour chacun. Car ceux qui suivent le Christ doivent prendre le chemin que Lui-même a emprunté, s'ils ne veulent pas s'égarer. Bienheureuses les souffrances dont nous sommes déjà si généreusement payés dans cette vie !

6. Je me permettrai à présent une comparaison. J'aurais préféré l'éviter, parce que je suis une femme et que j'écris le plus simplement possible ce qui m'a été demandé. Mais il est si difficile d'expliquer ces choses spirituelles quand on n'a, comme moi, aucune instruction, que je suis bien obligée de trouver un moyen, même si, le plus souvent, la comparaison que j'aurai choisie pourra sembler malvenue. Tant de maladresse de ma part sera pour vous, mon père, un sujet de récréation.

Cette comparaison que je vais utiliser à présent, je crois l'avoir lue ou entendue quelque part ; comme j'ai mauvaise mémoire, je ne me souviens plus ni où ni à quel propos, mais elle me paraît convenir à ce dont je vais parler maintenant. Celui qui débute doit se figurer qu'il entreprend de faire pousser un jardin sur une terre infructueuse, couverte de mauvaises herbes, afin que le Seigneur y trouve son agrément. C'est à Sa Majesté qu'il revient d'arracher les mauvaises herbes et de planter les bonnes. Considérons que c'est déjà chose faite à compter du moment où une âme s'engage dans l'oraison et commence à s'y exercer. Avec l'aide de Dieu, il nous faut, en bons jardiniers, faire pousser ces plantes, prendre soin de les arroser pour les empêcher de mourir et qu'elles donnent des fleurs dont le doux parfum va complaire à ce bon Maître ; ainsi, Il aura plaisir à se délecter dans ce jardin et à se réjouir au milieu des vertus.

7. Voyons à présent quelles sont les différentes manières d'arroser, pour que nous sachions ce que nous devons faire, le travail qu'il va nous en coûter, si ce travail

est plus important que le bénéfice que nous allons en tirer, et combien de temps nous devrons nous y appliquer.

Il me semble que l'on peut arroser de quatre manières. Ou bien en tirant l'eau d'un puits, ce qui suppose de notre part un gros effort. Ou bien d'une noria et de ses godets, et se servant d'une manivelle, comme je l'ai fait moi-même quelquefois. Ou encore d'une rivière ou d'un ruisseau ; l'arrosage est bien plus efficace, car la terre se gorge d'eau et, comme il n'est pas nécessaire d'arroser si souvent, le jardinier a beaucoup moins à se dépenser. Ou, enfin, en profitant d'une pluie abondante ; le Seigneur alors arrose Lui-même sans aucun travail de notre part : c'est, sans comparaison, mieux que tout ce que je viens de d'énoncer.

8. À présent, j'appliquerai ces quatre manières d'apporter à ce jardin l'eau qui lui donne vie – car il mourra s'il en est privé – aux quatre degrés d'oraison auxquels le Seigneur, dans Sa bonté, a quelquefois élevé mon âme ; cela me permettra, je l'espère, de rendre la chose plus claire. Plaise à Dieu que je parvienne à le dire, de sorte que ce soit utile à l'un de ceux qui m'ont commandé d'écrire et que le Seigneur, en quatre mois, a conduit bien plus loin que je n'étais moi-même parvenue en dix-sept ans. Il s'y est mieux préparé ; aussi, sans effort de sa part, peut-il arroser ce verger avec ces quatre eaux, bien qu'il ne reçoive que goutte à goutte la dernière dont j'ai parlé ; mais ses progrès sont tels que, très vite, avec l'aide de Dieu, il s'y absorbera bientôt tout entier. Et je me réjouirai si ma façon d'expliquer tout cela lui semble inepte, et le fait rire.

9. Les personnes qui commencent à faire oraison sont donc celles qui tirent l'eau du puits, ce qui exige beaucoup d'efforts, comme je l'ai déjà dit, car elles doivent au prix d'un dur labeur rassembler leurs sens, habitués à se répandre au dehors. Il leur faut aussi

s’accoutumer à ne plus se soucier de voir ni d’entendre, y veiller non seulement aux heures d’oraison mais rester dans la solitude et, ainsi isolées, repenser à leur vie passée. Ceci est à faire souvent, que l’on soit débutant ou déjà avancé, mais plus ou moins selon les cas, comme on le verra plus loin. Au début on a du mal, car on n’arrive pas à se rendre compte si, véritablement, on se repent de ses péchés. Mais quiconque est fermement résolu à servir Dieu ne peut que se repentir. Il faut enfin occuper le plus possible son esprit de la vie de Jésus-Christ, et c’est une fatigue pour l’entendement.

Voilà ce que nous pouvons acquérir par nous-mêmes, avec l’aide de Dieu, assurément, puisque nous savons que, sans Lui, nous ne pouvons avoir une seule bonne pensée. Et voilà ce que j’appelle commencer à tirer l’eau du puits, s’il plaît à Dieu qu’il y en ait. Mais, au moins, nous nous serons acquittés de notre tâche : aller tirer de l’eau au puits pour arroser ces fleurs de notre mieux. Dieu est tellement bon que si, pour des motifs que Lui seul connaît – et pour notre plus grand profit –, Il veut que le puits soit à sec et voit que nous agissons en bons jardiniers, sans eau Il fait vivre les fleurs et croître les vertus. Par eau j’entends les larmes et, quand il n’y aurait pas de larmes, cette tendresse qui accompagne le sentiment intérieur de dévotion.

10. Mais que fera celui qui, jour après jour, n’éprouve que sécheresse, désagrément, déplaisir. Il a si peu envie d’aller tirer de l’eau que, s’il ne se rappelait pas qu’il fait plaisir au Maître du jardin et Lui rend service, s’il ne craignait pas de perdre ce qu’il a déjà fait pour Le servir, et aussi le gain qu’il escompte de ce dur labeur consistant à descendre maintes fois le seau dans le puits pour le remonter sans eau, il abandonnerait. Et bien souvent, il lui arrivera même de ne pouvoir lever les bras à cette intention, c’est-à-dire qu’il ne pourra avoir une seule

bonne pensée : car ce travail de l’entendement, comme on l’aura compris, c’est ce que j’appelle tirer l’eau du puits.

Que fera donc le jardinier ? Se réjouir et se consoler, et se dire qu’un si grand Empereur lui fait une rare faveur en le laissant travailler dans Son jardin. Il sait que le Maître est content du labeur accompli ; or, c’est bien cela qu’il recherche et non sa propre satisfaction. Qu’il Le loue donc, encore et encore, de lui donner cette occasion de mériter Sa confiance ; car le Maître a bien vu que, sans recevoir aucun salaire, il accomplit le travail dont il a été chargé. Qu’il aide ce Maître à porter Sa croix en pensant que toute Sa vie, le Seigneur a vécu crucifié ; qu’il ne cherche pas son royaume ici-bas, et que jamais il n’abandonne l’oraison. Et qu’il soit bien résolu, même si cette sécheresse devait durer la vie entière, à ne jamais laisser le Christ choir en portant Sa croix. Le jour viendra où, en une fois, tout lui sera payé. Il n’a pas à craindre que son travail se perde ; il sert un bon Maître qui ne le quitte pas des yeux. Et qu’il ne s’alarme pas des mauvaises pensées : le démon les présenta bien à saint Jérôme dans le désert !

11. Ces peines ont leur prix ; moi qui les ai éprouvées durant de longues années (à la moindre goutte que je parvenais à tirer de ce puits béni, je pensais que Dieu m’accordait une faveur), je sais qu’elles sont très grandes et qu’elles exigent sans doute plus de courage que bien d’autres épreuves que nous traversons ici-bas. Mais j’ai vu aussi que Dieu ne manque jamais de les récompenser généreusement, déjà dans cette vie. Car je puis l’affirmer : une seule de ces heures où Dieu, par la suite, m’a permis de goûter Sa présence, m’a payée de toutes les angoisses dont j’ai si longtemps souffert quand je persévérais dans l’oraison.

À mon avis, si le Seigneur tient à infliger ces tourments, entre bien d'autres tentations, parfois au commencement, d'autres fois vers la fin, c'est dans le but d'éprouver ceux qui L'aiment : avant de déposer en eux de grands trésors, Il veut s'assurer qu'ils pourront boire le calice et l'aider à porter Sa croix. C'est pour notre bien, j'en suis sûre, que Dieu nous mène par ce chemin ; c'est pour nous montrer comme nous sommes peu de chose. Les grâces qu'Il nous accorde par la suite sont d'une telle qualité qu'Il veut que nous fassions au préalable l'expérience de notre misère pour ensuite nous les donner sans craindre qu'il en aille avec nous comme avec Lucifer.

12. Ô ! Notre-Seigneur, faites-vous jamais rien qui ne soit pour le plus grand bien d'une âme dès que Vous avez compris qu'elle est à Vous, qu'elle Vous servira et suivra où que Vous alliez jusqu'à la mort en croix, car elle est résolue à Vous aider à porter cette croix, sans jamais Vous laisser seul avec Votre fardeau ?

Quiconque reconnaît en soi cette détermination n'a rien, non, rien à craindre. Ne vous affligez donc pas, âmes spirituelles : une fois que vous avez atteint ce degré d'élévation où vous aspirez à vous entretenir en solitude avec Dieu et à renoncer aux divertissements du monde, le plus dur est fait. Louez-en le Seigneur et fiez-vous à Sa bonté : jamais Il n'a fait défaut à ceux qui L'aiment. Interdisez-vous de penser : « Pourquoi donne-t-Il en si peu de temps la dévotion à une personne, alors qu'Il me la refuse depuis tant d'années ? » Soyez persuadés que tout ce qu'Il fait est pour notre plus grand bien. Que Dieu nous conduise par le chemin qu'il Lui plaira. Nous ne nous sommes plus à nous, mais à Lui. Il nous consent déjà une immense faveur en nous donnant la volonté de bêcher Son jardin et d'être ainsi tout près du Seigneur des lieux, Lequel est là avec nous, c'est certain. S'Il décide de donner aux uns de l'eau à tirer du puits pour faire pousser

les fleurs et les plantes de Son jardin, et de n'en pas donner à d'autres, peu m'importe ! Seigneur, faites comme Vous l'entendez. Faites, surtout, que je ne Vous offense point. Et si, dans Votre bonté, Vous avez planté en moi quelques vertus, faites qu'elles n'aillent pas se perdre. Seigneur, je veux souffrir, puisque Vous avez souffert. Que Votre volonté, quelle qu'elle soit, s'accomplisse en moi. Mais plaise à Votre Majesté qu'un bien aussi précieux que Votre amour ne soit pas accordé à des gens qui Vous servent seulement pour Vos délices.

Notez bien ceci – je le dis parce que j'en ai fait l'expérience : l'âme qui s'engage avec détermination sur le chemin de l'oraison mentale et parvient à ne plus faire grand cas des douceurs et des tendresses, sans se consoler ni se désoler selon qu'elle en reçoit ou n'en reçoit pas du Seigneur, cette âme a déjà fait une grande partie du chemin. Et qu'elle ne craigne pas le retour en arrière, en dépit de nombreux faux pas, car elle bâtit son édifice sur une base solide. C'est que l'amour de Dieu ne consiste pas à verser des larmes, ni à sentir ces douceurs et tendresses que nous désirons si fort et qui sont notre consolation, mais à servir Dieu avec équité, constance et humilité. Dans le cas contraire, à mon avis, c'est recevoir sans jamais rien donner.

Pour moi qui suis femme, faible et craintive, il est bon que Dieu me soutienne par des grâces comme il le fait en ce moment, afin de me rendre supportables les quelques épreuves que Sa Majesté a bien voulu m'envoyer. Mais entendre des serviteurs de Dieu, des hommes respectés, qui possèdent savoir et intelligence, se plaindre que Dieu ne leur donne pas la dévotion, voilà qui me chagrine. Je ne leur dis pas de la refuser si Dieu la leur accorde ; au contraire, ils doivent la recevoir avec gratitude, puisque Sa Majesté a jugé qu'elle leur convenait. Mais s'ils n'ont pas la dévotion, qu'ils ne s'en affligent pas et

comprennent qu'elle ne leur est pas nécessaire, puisque Sa Majesté ne la leur a point donnée ; et ils resteront ainsi maîtres d'eux-mêmes. Dans le cas contraire, ils doivent savoir qu'ils commettent une faute : je l'ai moi-même expérimenté et reconnu chez autrui. Qu'ils sachent que c'est là de l'imperfection, qu'ils y perdront leur liberté d'esprit et se retrouveront faibles pour combattre.

15. Je ne le dis pas tant pour ceux qui commencent (encore que cela me paraisse pour eux d'une extrême importance, car il leur faut faire preuve d'emblée de liberté et de détermination), mais pour les autres : pour ces gens, nombreux, qui, ayant commencé depuis fort longtemps, n'en finissent pas de finir. À mon avis, cela est dû en grande partie au fait que, depuis le début, ils n'ont pas embrassé la croix ; ils ont alors le sentiment qu'ils n'arrivent à rien, et s'en affligent. Dès que l'entendement cesse d'agir, ils ne peuvent le supporter alors que c'est peut-être le moment où leur volonté s'affirme, se fortifie ; mais eux ne le voient pas ainsi.

Soyons bien avertis que Sa Majesté ne tient pas compte de certaines choses que nous autres considérons comme des fautes, et qui n'en sont pas. Le Seigneur connaît notre misère et notre vile nature encore mieux que nous-mêmes, Il sait aussi que nos âmes n'aspirent déjà qu'à une chose : penser à Lui et L'aimer sans relâche. C'est cette détermination qu'Il attend de nous. Quant au tourment que nous nous infligeons à nous-mêmes, il ne sert qu'à troubler l'âme ; et, si elle est incapable de rester une heure en oraison, elle le sera pendant quatre. Car très souvent (j'en ai fait maintes fois l'expérience et, pour avoir longuement réfléchi là-dessus et en avoir parlé ensuite avec des personnes spirituelles, je sais que c'est la vérité), ce tourment n'est que l'effet d'indispositions corporelles. Notre misérable condition fait que notre âme, pauvre petite, participe des misères du corps dont elle est

prisonnière. Les changements de saison, les altérations de nos humeurs l'empêchent bien souvent et sans qu'elle ait commis aucune faute, de faire ce qu'elle veut, et lui infligent mille souffrances. Mais plus on cherche alors à la contraindre, plus grand est le mal, et plus il se prolonge. Il faut du discernement pour reconnaître quand tel est le cas et ne pas l'étouffer, cette pauvrette. Les personnes à qui cela arrive doivent comprendre qu'elles sont malades, et changer l'heure à laquelle elles font oraison, parfois durant plusieurs jours. Qu'elles supportent comme elles peuvent cet exil, car il est bien dur, pour une âme qui aime Dieu, de se voir dans une telle misère, et de ne pouvoir faire ce qu'elle veut à cause de ce mauvais hôte qu'est le corps.

16. Si j'ai parlé de discernement, c'est que le démon a peut être sa part dans tout cela. Aussi est-il bon de ne pas abandonner l'oraison chaque fois que notre esprit est distrait ou troublé, pas plus qu'on ne doit à chaque instant tourmenter l'âme en exigeant d'elle ce qu'elle ne peut donner.

On pourra l'exercer à des œuvres extérieures comme la charité ou la lecture, mais il peut arriver qu'elle n'en soit même pas capable. Alors, qu'elle s'occupe de servir le corps pour l'amour de Dieu, afin qu'il la serve à son tour en d'autres occasions. Qu'elle se permette quelques saintes conversations en guise de pieux passe-temps, ou qu'elle se promène dans la campagne, selon ce que lui conseille son confesseur. Là encore, l'expérience est toujours bénéfique, car elle nous aide à savoir ce qui nous convient. Il est différentes manières de servir Dieu. Léger est Son joug et il s'agit de ne pas violenter l'âme, si je puis dire, mais de la conduire en douceur pour son plus grand bien.

C'est pourquoi, je le répète, et je ne le dirai jamais assez, il est très important de ne point se sentir ni

contraint, ni affligé par les sécheresses, ou par l'inquiétude ou par la dissipation de nos pensées. Celui qui voudra gagner la liberté d'esprit et ne pas vivre continuellement dans la peine, doit commencer par ne pas s'effrayer de la croix ; il verra alors comme le Seigneur l'aide à la porter, avec quelle joie il progresse et quel profit il en tire. Il est certain que si le puits est à sec, ce n'est pas nous qui pouvons y mettre de l'eau. Mais prenons soin de n'être pas négligents et tirons de l'eau dès qu'il y en aura ; car c'est le signe que Dieu veut, par ce moyen, multiplier les vertus.

(…)

Chapitre 20

De la différence qu'il y a entre union et ravissement. Où il est dit ce qu'est le ravissement, et le bonheur qu'éprouve l'âme à qui le Seigneur dans Sa bonté, fait la faveur d'y atteindre. Et aussi quels en sont les effets. Ce qui est tout à fait admirable.

1. Je voudrais être capable d'expliquer, avec l'aide de Dieu, la différence qu'il y a entre union et ravissement – ou élévation, ou envol de l'esprit, ou transport, car c'est tout un. Je veux dire que ces différents noms ne sont qu'une seule et même chose que l'on nomme aussi extase. Celle-ci l'emporte de loin sur l'union. Ses effets sont bien plus grands, tout comme beaucoup d'autres de ses opérations ; car l'union paraît être commencement, milieu et fin, et l'est pour l'intérieur ; mais l'extase atteint à un plus haut degré, ses effets se font sentir à l'intérieur et à l'extérieur. Daigne le Seigneur l'expliquer comme Il l'a fait pour le reste ; car si Sa Majesté ne m'avait pas donné à comprendre par quels moyens et de quelles manières on peut tenter d'en dire quelque chose, jamais je n'y serais arrivée.

2. Considérons à présent la dernière eau dont nous avons parlé ; elle est si abondante que si ce n’était pas inconcevable ici-bas, nous pourrions penser que la nuée de la Majesté divine est avec nous. Mais, quand nous remercions le Seigneur de ce bienfait par des œuvres selon nos forces, Il emporte notre âme de même manière, pourrait-on dire, que les nuages emportent les vapeurs de la terre, et il l’élève tout entière (c’est ainsi, ai-je cru comprendre, que les vapeurs sont emportées par les nuages ou par le soleil), et la nuée monte au ciel, élevant notre âme avec elle ; alors le Seigneur commence à lui montrer un peu de ce royaume qu’Il lui a préparé. Je ne sais si la comparaison est appropriée, en tout cas c’est ainsi que cela se passe, vraiment.

3. Au cours de ces ravissements, l’âme paraît ne plus animer le corps ; on ressent très fort que la chaleur naturelle s’en retire, car il se refroidit tout en éprouvant une douceur et une délectation extrêmes. Et il n’y a aucun moyen d’y résister, alors que dans l’union, comme on est encore sur cette terre, on le peut : quoiqu’avec effort et difficulté, on parvient presque toujours à résister. Ici, la plupart du temps, c’est impossible ; très souvent, en effet, sans que la pensée y soit préparée, sans aide aucune, vous vient un élan si soudain et impérieux que vous voyez et sentez s’élever ce nuage ou, si vous préférez, cet aigle royal qui vous emporte sur ses ailes.

4. On comprend, je le répète, on voit qu’on est emporté, mais on ne sait où on va. Et bien qu’on soit dans la délectation, comme la nature est faible, on commence par éprouver de la crainte. Et il faut à l’âme résolution et courage, beaucoup plus qu’au cours des états dont je viens de parler, pour tout risquer, quoi qu’il advienne ; il faut nous abandonner entre les mains de Dieu, et aller de notre plein gré là où on veut bien nous conduire, puisqu’on nous emporte sans nous demander notre avis,

et avec grande violence. Très souvent j'ai essayé d'y résister en y employant toutes mes forces, en particulier les quelques fois où cela m'est arrivé en public, et aussi bien des fois dans la solitude, parce que je craignais d'être abusée. Parfois j'y parvenais un peu, mais j'en sortais brisée, comme si j'avais lutté contre un véritable géant ; d'autres fois, il n'y avait rien à faire, mon âme était emportée, et le plus souvent la tête suivait sans que je puisse la retenir, et quelquefois même tout le corps, au point qu'il était soulevé de terre.

5. Cela ne m'est arrivé qu'un petit nombre de fois, en particulier un jour que nous étions toutes ensemble au chœur et qu'à genoux je m'apprêtais à communier. J'en fus très affligée, car il me semblait que quelque chose d'aussi extraordinaire ne manquerait pas d'attirer aussitôt l'attention des médisants. C'est pourquoi j'ordonnai aux religieuses – cela s'est passé il y a quelque temps, depuis que j'occupe la charge de Prieure – de n'en point parler. Par la suite, dès que je sentais que le Seigneur allait faire de même – une fois, c'était en présence de dames de haut rang, pendant le sermon, le jour où on célébrait la Saint-Joseph –, je m'allongeais sur le sol et on faisait cercle autour de moi pour retenir mon corps ; mais, même ainsi, cela se remarquait. J'ai beaucoup supplié le Seigneur de ne plus m'envoyer de grâces assorties de marques extérieures ; car j'étais lasse d'avoir sans cesse à me surveiller, et je pensais que Sa Majesté pouvait m'accorder ces mêmes faveurs sans que cela se sache. Je crois que dans Sa bonté Elle a daigné m'entendre, car, depuis lors, ce ne m'est plus arrivé ; il est vrai que c'est récent.

6. Quand je cherchais à résister, je sentais sous mes pieds comme des forces qui me soulevaient avec une puissance telle que je ne saurais à quoi les comparer ; c'était beaucoup plus violent que les forces de l'esprit, et

j’en sortais rompue. C’est une lutte très dure et qui, pour finir, sert de peu face la volonté du Seigneur, car aucun pouvoir ne peut aller contre Son propre pouvoir. Parfois Sa Majesté daigne se contenter de nous montrer qu’Elle veut nous accorder cette faveur, et c’est à nous de décider si nous voulons la recevoir ; alors, même si, par humilité, on résiste, les effets sont pareils à ceux qu’on éprouverait si notre consentement était entier.

7. Or ces effets sont notables. Tout d’abord, l’immense pouvoir du Seigneur se manifeste en nous montrant que, lorsque Sa Majesté l’a décidé, nous sommes impuissants à retenir tant notre corps que notre âme, car nous n’en sommes plus maîtres : et nous sommes bien obligés de reconnaître qu’il y a quelqu’un de supérieur, que ces grâces nous sont accordées par Lui et que nous n’y pouvons rien, absolument rien, d’où cette profonde humilité qui nous envahit. J’avoue que les premières fois, j’ai eu peur, vraiment très peur. La toute première, en particulier, à voir ainsi mon corps soulevé de terre, car, bien que l’esprit entraîne le corps avec grande douceur pourvu qu’on ne résiste pas, on ne perd pas connaissance. Du moins est-ce ainsi que ça s’est passé pour moi : je me rendais compte que j’étais emportée. Alors la majesté de Celui qui peut accomplir pareille chose nous apparaît avec tant de puissance que nous en avons les cheveux qui se dressent sur la tête ; il nous en reste une grande crainte d’offenser un Dieu si grand ; mais cette crainte s’enveloppe de l’immense amour qu’on éprouve pour Notre-Seigneur, d’autant plus fort que nous voyons le grand amour qu’Il témoigne au ver de terre putride que nous sommes, puisqu’ Il ne se contente pas seulement, semble-t-il, d’élever notre âme jusqu’à Lui, mais qu’Il veut aussi notre corps, quoique mortel et fait de terre souillée par toutes les offenses commises contre Lui.

8. On en garde aussi un étrange détachement que je ne saurais décrire. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est en quelque sorte différent, supérieur, d'une certaine manière, à celui qu'on éprouve quand on reçoit des faveurs exclusivement spirituelles et que l'esprit se détache entièrement des choses ; là, le Seigneur semble vouloir que le corps lui aussi s'efforce au même détachement ; on se sent plus étranger aux choses d'ici-bas, si bien que vivre devient très pénible.

9. On éprouve ensuite un tourment qu'il nous est tout aussi impossible de provoquer que de rejeter, une fois qu'il est advenu. Je voudrais tant pouvoir me faire comprendre, mais je crains de ne pas y arriver ; je vais essayer, faire de mon mieux. Il ne faut pas oublier que tout ceci est récent, et bien postérieur aux visions et révélations que je décrirai plus loin, au cours desquelles le Seigneur m'accorda de si grands plaisirs et délices ; à présent, même s'il m'arrive encore de les éprouver de temps à autre, le plus souvent, et même presque toujours, je vis dans ce tourment dont je vais parler.

Il peut être très vif, mais parfois moins. Je parlerai à présent des moments où il est très vif ; car bien que, plus loin, je décrive les élans impétueux qui me venaient lorsque le Seigneur a bien voulu m'accorder les ravissements, il y a autant de différence, me semble-t-il, entre ces élans et le tourment dont je parle qu'entre une chose très corporelle et une chose très spirituelle, et je ne crois pas exagérer. La souffrance du ravissement, il semble bien que c'est en compagnie du corps que l'âme la ressent ; l'un et l'autre paraissent en effet y prendre part, et l'âme n'éprouve pas la même extrémité d'abandon que dans l'état dont je parle.

Ici – je le répète – nous n'avons aucune part ; très souvent, il nous vient à l'improviste un désir qui nous envahit je ne sais comment ; et de ce désir qui pénètre

notre âme entière en l'espace d'un instant, celle-ci se met à souffrir si intensément qu'elle s'élève bien au-dessus d'elle-même et de tout le créé. Dieu fait en elle le vide de toute chose, si bien que l'âme aura beau chercher, il lui semble qu'il n'y a rien sur terre qui puisse lui tenir compagnie, d'ailleurs elle ne le voudrait pas : tout ce à quoi elle aspire, c'est à mourir dans cette solitude. Si on lui parle et qu'elle fait effort pour répondre, ce sera peine perdue : elle aura beau faire, elle ne peut s'arracher à cette solitude.

Et, bien que Dieu lui paraisse alors très loin, Il lui manifeste parfois Sa grandeur de la manière la plus étrange qui se puisse imaginer. Aussi est-ce ineffable, et je pense que pour le croire et le comprendre, il faut être passé par là. Cette communication n'est pas faite pour consoler l'âme, mais pour lui montrer les raisons qu'elle a de souffrir en se voyant privée d'un bien qui recèle tous les biens.

10. Aussi accroît-elle le désir et l'extrême solitude où l'âme se voit ; celle-ci éprouve alors une douleur si aiguë et pénétrante que, tout en se trouvant dans un tel désert, elle peut, me semble-t-il, dire à la lettre : *Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto*. Sans doute le prophète royal était-il dans la même solitude, mais, comme il était saint, le Seigneur dut la lui faire ressentir de manière encore plus intense. Ce vers qui me revient en mémoire, il me semble qu'il parle pour moi ; c'est une consolation de savoir que d'autres ont éprouvé cette solitude extrême, surtout un saint homme comme lui.

On dirait qu'alors l'âme n'est plus en elle-même, mais tout en haut, au-dessus de son faîte, au-dessus de la Création tout entière ; oui, il semble qu'elle est alors au-dessus de la partie la plus élevée d'elle-même. (….)

11. (…) Parfois je me rappelais ce que dit saint Paul : qu'il était crucifié au monde. Je ne dis pas qu'il en soit

ainsi pour moi, je vois bien que ça ne l'est pas ; mais je sens comme si mon âme était crucifiée, elle qui ne reçoit aucune consolation du Ciel où elle n'est pas, elle qui ne veut pas de la terre où elle n'est plus. Crucifiée entre Ciel et terre, elle souffre sans que lui vienne d'aucun côté le moindre secours. Car celui qui lui vient du Ciel (et qui est, je le répète, une connaissance de Dieu si admirable, bien au-delà de tout ce que nous pouvons désirer) ne sert qu'à ajouter à son tourment ; il accroît le désir au point que cette intense douleur semble parfois nous faire défaillir, mais c'est pour rester peu de temps sans connaissance.

Cela ressemblerait aux affres de la mort si cette souffrance ne s'accompagnait d'un bonheur si grand que je ne sais à quoi le comparer. C'est un dur, un délicieux martyre. Tous les biens de la terre qui se présentent à l'âme, y compris ceux dont elle fait habituellement ses délices, elle n'en veut pas ; on dirait qu'elle les rejette aussitôt au loin.

Tout ce qu'elle veut, et elle le comprend bien, c'est son Dieu ; elle n'aime en Lui rien en particulier, c'est Lui tout entier qu'elle veut alors même qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut. Je dis « elle ne sait pas » parce que son imagination ne lui représente rien ; au reste, je crois que pendant une grande partie du temps où l'âme est dans cet état, ses facultés n'opèrent plus. Dans l'union et le ravissement, c'est la joie qui les suspend ; là, c'est la souffrance.

12. Ô Jésus ! Comment vous faire bien comprendre cet état, mon père, ne serait-ce pour que vous me disiez ce que c'est ; car c'est celui où, pour l'heure, mon âme se trouve en permanence !

(…)

16. Au début, comme j'étais dans la crainte, ce qui m'arrive presque chaque fois que le Seigneur m'accorde une grâce nouvelle, et jusqu'à ce qu'Il me rassure, Sa

Majesté me dit que je n’avais rien à craindre et que je devais attacher à cette faveur plus de prix qu’à toutes celles qu’Il m’avait déjà faites ; que ce tourment purifiait l’âme – elle se façonne et se purifie comme l’or dans un creuset, afin de mieux recevoir l’émail de Ses dons –, et qu’elle purgeait ainsi ce qu’elle aurait eu à expier au purgatoire.

Je me rendais bien compte que c’était une immense faveur, mais entendre cela me rassura beaucoup ; de plus, mon confesseur me dit que c’était une bonne chose. J’avais beau garder quelques craintes, me sachant si misérable, jamais je n’aurais pu croire que c’était mauvais. Au contraire, mes craintes venaient de cet excès de faveur qui m’était fait, à considérer combien peu je le mérite. Béni soit le Seigneur pour tant de bonté. Amen.

17. Il me semble que je me suis écartée de mon sujet, car j’avais commencé à parler des ravissements ; mais ce que je viens de décrire est bien plus qu’un ravissement, c’est pourquoi cela produit les effets que j’ai dits.

18. Revenons maintenant au ravissement et à ce qui s’y passe d’ordinaire. Souvent, il me semblait que mon corps devenait très léger, comme si on l’avait privé de toute sa pesanteur, à un tel point que parfois je sentais à peine mes pieds toucher terre. Dans le ravissement, au contraire, le corps est comme mort, le plus souvent incapable du moindre mouvement, et il reste dans la position où il a été pris : debout ou assis, paumes ouvertes ou fermées. On perd rarement connaissance ; cela m’est néanmoins arrivé, peu de fois et pour peu de temps. Le plus fréquent est que tous nos sens se troublent ; mais même si on ne peut plus agir en rien sur l’extérieur, on n’en continue pas moins d’entendre et de comprendre, comme à distance. Je ne dis pas qu’on entende et qu’on comprenne quand on accède au degré le plus élevé du ravissement (par élevé, je veux désigner les moments où

l’âme perd ses facultés, tout unies qu’elles sont à Dieu), car alors, me semble-t-il, on ne voit plus, on n’entend plus, on ne sent plus. Cependant, comme je l’ai dit de l’oraison d’union, cette transformation totale de l’âme en Dieu dure peu ; mais tout le temps qu’elle dure, aucune de nos facultés ne peut opérer, ni comprendre ce qui se passe.

(…)

21. Si je m’attarde longuement sur ce point, c’est que je sais qu’il y a en ce moment même, dans notre ville, des personnes que le Seigneur gratifie de ces faveurs ; et si leurs directeurs n’ont pas vécu cette expérience, ils penseront peut-être – surtout s’ils ne sont pas très instruits – qu’elles doivent rester comme mortes pendant le ravissement. Et c’est bien dommage, comme je le dirai plus loin, d’avoir des confesseurs qui ne comprennent pas ces choses, car ils vous font beaucoup souffrir. Peut-être ne sais-je pas trop moi-même ce que j’avance là. Vous, mon père, vous saurez s’il m’arrive de dire quelque chose de juste, car le Seigneur vous a accordé cette même expérience ; mais, comme il n’y a pas encore longtemps de cela, peut-être n’avez-vous pas eu l’occasion de tout examiner autant que moi.

Je disais donc que j’ai beau essayer, je reste de longs moments sans pouvoir bouger, car mon corps est sans forces : l’âme les lui a toutes enlevées. Mais, souvent aussi, alors qu’il était bien malade et souffrait de vives douleurs, il se retrouve frais et dispos ; car le don qui nous est fait est grand, et le Seigneur entend parfois, je le répète, que le corps en jouisse, puisqu’il obéit désormais à ce qu’exige l’âme. Une fois qu’on est revenu à soi, si le ravissement a été grand, on peut garder un jour ou deux, voire trois, ses facultés comme absorbées, si obnubilées qu’elles semblent hors d’elles-mêmes.

22. Voilà qu'à l'âme échoit le tourment d'avoir à revenir à la vie. Voilà que des ailes lui sont nées pour bien voler et qu'elle a enfin perdu son premier duvet. Voilà que flotte bien haut l'étendard au nom du Christ ; on croirait que le gouverneur de la forteresse est monté, ou qu'on l'a aidé à monter sur la plus haute tour pour y déployer l'étendard de Dieu. L'âme, qui se considère en lieu sûr, observe ceux d'en bas. Elle ne craint plus le péril ; au contraire elle le désire, comme habitée en quelque sorte par la certitude de la victoire. Elle voit alors très clairement quelle piètre valeur on doit accorder aux choses d'ici-bas, car elles ne sont que néant. De si haut, on découvre bien des choses. L'âme ne veut plus vouloir, elle ne voudrait pas même avoir son libre arbitre et supplie le Seigneur de le lui ôter. Elle lui remet les clefs de sa volonté.

Et voici le simple jardinier devenu gouverneur de forteresse. Il ne veut faire que la volonté du Seigneur et Maître, n'être plus maître de lui-même ni de rien d'autre, pas même d'une pomme de son verger. (…)

25. Quelle puissance se découvre une âme que le Seigneur a bien voulu élever si haut et qui, désormais, pourra regarder le monde sans que rien de ce qui s'y passe ne la concerne. Comme elle a honte du temps où elle y était mêlée ! Comme elle s'étonne de son aveuglement ! Comme elle plaint ceux qui n'en sont pas sortis, surtout les personnes d'oraison qui reçoivent déjà des faveurs de Dieu ! Elle voudrait leur crier combien ils sont dans l'erreur ; elle s'y risque parfois, et les persécutions pleuvent alors sur sa tête. On l'accuse de manquer d'humilité et de vouloir en remontrer à ceux dont elle a tant à apprendre, d'autant plus qu'elle est femme. Et voilà qu'on la condamne – et non sans motif – parce qu'on ignore quelle ardeur l'enflamme, si violente qu'elle ne peut parfois y résister, pas plus qu'elle ne peut s'empêcher de détromper ceux qu'elle aime et souhaite

voir libérés de cette prison qu'est la vie ici-bas, car c'est bien ainsi qu'elle en juge : rien de moins qu'une prison. (…)

28. L'âme voit quel aveuglement nous fait rechercher les plaisirs, et combien de peines et d'angoisses il en résulte pour elle jusque dans cette vie ! Que d'inquiétude pour si peu de contentement ! Que d'efforts inutiles ! Elle perçoit aussi à l'intérieur d'elle-même non seulement les toiles d'araignée, les fautes graves, mais un simple grain de poussière, si ténu soit-il, que révèle le grand soleil. C'est pourquoi une âme aura beau travailler à sa perfection, si elle est vraiment prise dans ce soleil, elle se verra toute trouble. L'âme est comme l'eau dans un verre : cette eau semble limpide tant qu'elle n'est pas éclairée par le soleil ; mais, dans sa lumière, on la voit toute pleine d'impuretés. (…)

29. Quand elle regarde ce soleil divin, sa clarté l'éblouit. Mais quand elle se regarde elle-même, la boue lui bouche les yeux ; notre petite colombe est aveugle. Et, très souvent, il lui arrive de rester ainsi, complètement aveugle, sidérée, abasourdie, près de défaillir devant toutes les perfections qu'elle découvre.

L'âme accède alors à la véritable humilité : elle n'a que faire de dire ou entendre dire du bien d'elle. C'est le Seigneur du jardin qui en distribue les fruits, et non pas elle ; elle n'en garde rien à son profit. Tout le bien qu'elle possède elle le destine à Dieu. (…)

Chapitre 21

Où s'achève la description du quatrième degré d'oraison. Ce qu'éprouve l'âme qui atteint à ce degré quand elle doit retourner dans le monde, dont le Seigneur éclaire pour elle les tromperies. Contient d'importants enseignements.

1. (…) Bienheureuse l'âme que le Seigneur amène à comprendre des vérités ! Oh, quel état désirable pour des rois ! Comme il leur serait plus profitable d'y accéder que d'étendre leur puissance ! Quelle équité régnerait en leur royaume ! Que de maux évités dans le présent et par le passé ! On ne craint plus de perdre la vie ou l'honneur quand c'est pour l'amour de Dieu. Quel grand bonheur pour un roi, obligé de veiller sur l'honneur de Dieu davantage que ne le font ceux qui sont au-dessous de lui, car les rois donnent l'exemple ! Pour contribuer un tant soit peu à la propagation de la foi, pour dispenser quelque lumière aux hérétiques, il perdrait mille royaumes, et il aurait bien raison. Car le gain est alors d'un autre ordre : un royaume qui n'a pas de fin. Il suffit à une âme de boire une seule goutte de cette eau-là pour n'avoir que dégoût

pour tout ce qui est ici-bas. Qu’en sera-t-il quand elle s’y trouvera tout entière plongée ?

2. Ô mon Dieu ! Si seulement vous m’aviez accordé un état qui me permette de clamer ces vérités ! On ne me croirait pas, comme il advient souvent à ceux qui savent les dire mieux que moi ; mais au moins, j’aurais eu cette satisfaction. Je pense que je ferais peu de cas de ma vie si je pouvais donner à comprendre une seule de ces vérités ; je ne sais ce que je ferais ensuite, car on ne peut se fier à moi. Mais, malgré mon insignifiance, je me sens dévorée par l’impérieuse nécessité de dire ces choses à ceux qui gouvernent.

(…)

4. Je suis trop hardie, peut-être. Déchirez ces écrits, mon père, si vous les réprouvez. Croyez que je dirais tout cela beaucoup mieux si j’étais en présence des rois, s’il m’était permis de le faire ou si je pensais qu’ils vont me croire, car je les recommande beaucoup à Dieu et souhaiterais tant être exaucée. Quant à aventurer ma vie, moi qui désire si souvent en être délivrée, ce serait risquer peu de chose pour gagner beaucoup. Comment continuer de vivre, quand on voit de ses yeux l’immense erreur qui est nôtre et l’aveuglement où nous sommes !

(…)

6. (…) Ah, si rien ne nous retenait sur cette terre, si nous ne mettions pas notre contentement dans les choses d’ici-bas, notre peine d’avoir à vivre toujours sans Lui tempérerait la peur de la mort par le désir de jouir de la vie véritable !

(…)

Chapitre 25

Comment on peut comprendre ces paroles que Dieu adresse à l’âme sans qu’on les entende ; quelles sont les illusions qui peuvent alors se produire et de quelle manière on les reconnaît. Très utile pour ceux qui auront atteint ce degré d’oraison, car tout y est clair et instructif.

(…)

12. Je suis persuadée que le démon ne peut tromper – Dieu ne le permettrait pas – une âme qui ne se fie à elle-même en rien, et qui puise si bien sa force dans la foi qu’elle se sait prête à mourir mille morts pour un seul de ses articles. Dans son amour de la foi que Dieu lui inspire aussitôt, une foi vive et forte, l’âme s’évertue sans relâche à se conformer aux enseignements de l’Église en s’instruisant auprès des uns et des autres, car elle est déjà si fermement ancrée dans ces vérités que toutes les révélations imaginables – même si elle voyait ouvertes les portes du ciel – ne la feraient pas s’écarter d’un point de la doctrine de l’Église.

(…)

14. Le démon, cependant, est capable de bien des fourberies ; et comme, avec lui, on n'est jamais tranquille, il est toujours plus sûr de craindre, de rester sur ses gardes, d'avoir un maître instruit auquel on ne cache rien. Ainsi rien de mal ne peut nous advenir ; encore que bien des maux me soient venus des craintes excessives que montraient certaines personnes.

Cela m'est arrivé en particulier un jour où étaient réunis plusieurs de ces religieux en qui j'avais à juste titre grande confiance ; un seul parmi eux était mon directeur mais, lorsqu'il me le commandait, je m'entretenais aussi bien avec les autres. Et, entre eux, ils s'entretenaient souvent des moyens de remédier à mes excès, car ils avaient pour moi beaucoup d'affection et craignaient que je ne me laisse abuser. Moi aussi, je vivais dans la crainte dès que je ne faisais plus oraison ; pendant l'oraison, si le Seigneur m'accordait quelque faveur, je me rassurais aussitôt. Je crois qu'ils étaient cinq ou six, grands serviteurs de Dieu. Mon confesseur me dit qu'ils étaient tous persuadés que j'avais affaire au démon, que je devais ne plus communier aussi souvent, mais essayer de me distraire afin d'éviter la solitude. (…)

15. Je sortis de l'église très affligée et entrai dans un oratoire ; il y avait bien des jours que j'étais privée de la communion, privée de cette solitude qui était mon unique consolation, et sans personne à qui me confier, car tous étaient contre moi. Les uns semblaient se moquer dès que je commençais à leur parler, comme si tout n'était qu'invention de ma part ; les autres conseillaient à mon confesseur de se méfier de moi ; d'autres encore disaient que, de toute évidence, c'était le démon. Seul mon confesseur, tout en partageant leur opinion – pour me mettre à l'épreuve, comme je l'appris par la suite – , me consolait toujours et me disait que, même s'il y avait là le démon, du moment que je n'offensais pas Dieu il ne

pouvait rien me faire ; que cela allait me passer, que je le demande instamment à Dieu…

16. Mais j'étais inconsolable à l'idée que le démon puisse si souvent s'adresser à moi. Car depuis que je ne m'autorisais plus aucune heure de solitude pour l'oraison, Dieu me faisait entrer en recueillement alors même que j'étais en conversation et, sans que je puisse l'éviter, me disait ce qu'Il voulait ; et j'étais bien obligée de L'écouter.

(…)

18. Alors que je vivais dans ce perpétuel état d'inquiétude – je n'avais pas encore commencé à avoir des visions –, il me suffisait d'entendre ces mots pour m'ôter toute angoisse et m'apaiser : *N'aie pas peur, ma fille, c'est Moi et je ne t'abandonnerai pas ; ne crains rien*.

(…)

Chapitre 26

Des choses qui lui sont arrivées, et qui lui ont fait perdre toute crainte et affirmer que c'était un bon esprit qui lui parlait.

(…)

4. Un père, qui avait reçu au début ma confession, me conseilla, puisqu'il était avéré que c'était le bon esprit, de me taire et de ne plus m'en ouvrir à personne, car mieux valait désormais ne rien ébruiter de tout cela. Je n'y vis aucun mal, d'autant moins que chaque fois que j'avais à en parler à mon confesseur, j'étais plus honteuse que si j'avais eu à confesser une faute grave. Surtout quand il s'agissait de grandes faveurs, car il me semblait alors qu'on ne me croirait pas et qu'on allait se moquer de moi. J'en souffrais beaucoup, car je ressentais cela comme un outrage aux merveilles de Dieu ; aussi ne demandais-je qu'à me taire. On me fit alors comprendre que ce confesseur m'avait très mal conseillée, que je ne devais à aucun prix taire la moindre chose à celui qui me confessait, car c'était me prémunir contre tout danger ; dans le cas contraire, il pourrait arriver que je me laisse abuser.

5. Chaque fois que le Seigneur m’ordonnait quelque chose alors que j’étais en oraison, si le confesseur m’en ordonnait une autre, le Seigneur s’adressait de nouveau à moi pour me dire d’obéir au confesseur ; puis Sa Majesté le faisait se raviser et revenir sur l’ordre qu’il m’avait donné.

Quand on nous retira un grand nombre de livres écrits en castillan, la lecture en étant désormais interdite, je le regrettai beaucoup, car je prenais grand plaisir à lire beaucoup d’entre eux, ce qui m’était devenu impossible puisqu’on on ne les autorisait plus qu’en latin. Alors le Seigneur me dit : *N’en sois pas chagrinée, je te donnerai, Moi, un livre vivant.* Je ne pouvais comprendre à quoi cela rimait, parce que c’était avant que je ne commence à avoir des visions. Mais, quelques jours plus tard, je le compris on ne peut mieux ; car j’eus tant à penser, tant de motifs de recueillement dans ce que j’avais devant les yeux, et le Seigneur me montra tant d’amour en m’instruisant de bien des façons que je n’eus dès lors que peu ou pas du tout besoin de livres. Sa Majesté a été le véritable livre où j’ai pu découvrir les vérités. Béni soit ce livre qui laisse imprimé en nous ce qu’il faut savoir et faire, de telle sorte qu’on ne peut plus l’oublier !

Chapitre 27

Une autre manière qu'a le Seigneur d'enseigner l'âme et, sans lui parler, de lui faire comprendre admirablement Sa volonté. Description d'une vision non imaginaire dont le Seigneur lui fit la grâce. Ce chapitre est d'une grande importance.

(…)

2. Au bout de deux ans passés dans de continuelles prières, sans compter celles que d'autres personnes disaient pour moi afin que Dieu me conduise par un autre chemin ou qu'Il me fasse connaître la vérité, car le Seigneur me parlait très souvent de la manière que j'ai dite, voici ce qui m'arriva. J'étais en oraison, un jour de la fête du glorieux saint Pierre, quand je vis près de moi, ou plutôt je sentis – car je ne vis rien avec les yeux du corps ni de l'âme –, la présence du Christ : il me semblait qu'Il était tout proche de moi, et je voyais bien que c'était Lui qui me parlait, du moins le croyais-je. Comme j'ignorais absolument qu'il puisse exister de telles visions, j'en fus très effrayée et me mis à pleurer. Mais, d'un seul mot, le Seigneur me rassura et, comme à l'habitude, je me retrouvai, tranquille, consolée, sans aucune crainte. Il me

semblait que Jésus-Christ restait auprès de moi, mais comme ce n’était pas une vision imaginaire, je ne voyais pas sous quelle forme. Il ne s’en tenait pas moins à ma droite, je le sentais nettement, et Il était témoin de tout ce que je faisais ; il suffisait que je me recueille un tant soit peu ou que je ne sois pas trop distraite pour Le savoir auprès de moi.

3. Très affligée, j’allai aussitôt le dire à mon confesseur. Il me demanda sous quelle forme je Le voyais. Je lui répondis que je ne Le voyais pas. Il me demanda alors comment je savais que c’était le Christ. Je lui répondis que je ne savais comment, mais que je ne pouvais faire autrement que comprendre qu’Il était près de moi, nettement je Le voyais et Le sentais ; j’ajoutai que le recueillement de mon âme était plus grand dans l’oraison de quiétude où j’étais de manière continue, que les effets étaient très différents de ceux que j’éprouvais d’ordinaire, et que tout cela était très clair.

Je n’avais d’autre recours que d’user de comparaisons pour me faire comprendre ; même si, pour les visions de cette nature, je pense qu’aucune ne convient tout à fait. Cette vision, surtout, qui se situe parmi les plus élevées, selon ce que m’a dit un saint homme d’une grande spiritualité nommé Pierre d’Alcántara, dont je parlerai plus loin, ainsi que d’autres personnes très instruites. Elles m’ont en outre affirmé que, parmi toutes les visions, elle est celle où le démon peut le plus difficilement s’introduire. C’est pourquoi celles qui, comme moi, savent peu de choses, ne trouvent pas les mots pour en parler ; les personnes instruites pourront mieux l’expliquer. Si je dis en effet que je ne le vois ni avec les yeux du corps ni avec ceux de l’âme, parce que ce n’est pas une vision avec image, comment se fait-il que je sache qu’Il est là et que je sois aussi certaine de Sa présence à mes côtés que si je Le voyais ? Si je compare avec une personne qui se

trouve dans l’obscurité et ne voit pas celui qui se trouve à ses côtés, ou encore avec un aveugle, ce ne sera pas exact, même si cela y ressemble un peu ; car cette personne peut faire agir ses autres sens, elle entend peut-être l’autre parler ou remuer, ou bien elle le touche. Dans la vision dont je parle, rien de tout cela ; il n’y a pas même d’obscurité, car cette présence est annoncée à l’âme avec une clarté plus lumineuse que le soleil. Je ne dis pas qu’on voit le soleil, ni sa clarté, mais une lumière qui, sans qu’on la voie, illumine l’entendement pour permettre à l’âme de jouir d’un si grand bien. (…)

(…)

5. (…) Le Seigneur veut que Sa présence soit parfaitement imprimée dans notre esprit, de telle sorte qu’on ne puisse en douter, encore moins que si on la voyait avec les yeux du corps. Car il arrive de douter de ce que voient nos yeux, dans la mesure où on pense l’avoir imaginé ; ici, même si nous avons d’abord ce doute, la certitude qui nous emplit est telle qu’il ne peut persister.

6. Il en est de même de la manière dont Dieu choisit d’instruire une âme : en lui parlant sans lui parler. Ce langage propre au ciel est difficile à faire comprendre ici-bas, malgré toutes les explications qu’on en donnera, si le Seigneur ne nous en a pas instruit par expérience. Dieu met au plus profond de l’âme ce qu’Il veut qu’elle comprenne, et là, Il le lui représente non avec des images, ni sous forme de paroles, mais à la manière de cette vision que je viens de décrire. (…)

7. Cette sorte de vision et de langage est à ce point spirituelle que, ni dans les puissances ni dans les sens, il n’y a la moindre agitation dont le démon tirerait avantage. Cela n’arrive que rarement et dure peu. (…) Et, je le répète, nulle opération de notre part : nous ne faisons rien. Tout semble être l’œuvre de Dieu.

C’est comme si on avait un aliment dans l’estomac sans l’avoir mangé, sans savoir comment il y est arrivé ; mais on sent bien qu’il s’y trouve, même si on ne sait quel est cet aliment, ni qui l’y a mis. Dans la vision que je décris, au contraire, je le sais fort bien ; mais j’ignore comment il a été introduit, car je n’ai rien vu, rien compris ; je n’avais jamais même osé le désirer, jamais je n’avais entendu dire que c’était possible.

(…)

Chapitre 28

Des grandes faveurs que lui fit le Seigneur et comment Il lui apparut pour la première fois. Ce qu'est une vision imaginaire. Grands effets et marques qu'elle laisse quand elle émane de Dieu. C'est un chapitre très utile et important.

1. (…) Un jour que j'étais en oraison, le Seigneur daigna me montrer seulement Ses mains, d'une si grande beauté que je ne saurais les décrire. J'eus très peur, au début, comme chaque fois que le Seigneur m'accorde pour la première fois une grâce surnaturelle. Quelques jours plus tard, je vis aussi Son divin visage ; je crois me souvenir que je restai en extase. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi le Seigneur se découvrait à moi peu à peu, Lui qui, par la suite, allait m'accorder la grâce de Le voir tout entier ; plus tard, j'ai compris que Sa Majesté ajustait sa conduite à ma faiblesse naturelle. Qu'Il en soit à jamais béni ! Tant de gloire à la fois, une créature aussi vile et misérable n'aurait pu la supporter. Et, comme Il le savait, Notre-Seigneur miséricordieux m'y préparait.

(…)

3. Un jour de fête de la conversion de saint Paul, pendant la messe, cette sainte Humanité m’apparut tout entière telle qu’on La représente ressuscitée, dans toute Sa beauté et Sa majesté, comme je vous l’avais écrit de manière détaillée lorsque, avec insistance, vous me l’aviez ordonné ; d’ailleurs, cela n’avait pas été sans mal, car on ne peut en parler sans en être anéanti. (…)

4. Bien que celle-ci soit une vision qui représente une image, je ne l’ai jamais vue avec les yeux du corps, non plus qu’aucune autre de mes visions, mais avec les yeux de l’âme.

Les personnes qui connaissent ces choses mieux que moi disent que la vision précédente était plus parfaite que celle-ci, même si celle-ci l’est beaucoup plus que celles que l’on voit avec les yeux du corps. Ces dernières, disent-ils, sont les moins élevées, les plus propices aux illusions du démon. Mais moi qui, alors, ne le savais pas, j’aurais voulu au contraire voir cette vision qui m’était accordée avec les yeux du corps, de sorte que mon confesseur ne puisse me dire que c’était œuvre de mon imagination. D’ailleurs, il m’arrivait aussi, dans les premiers moments suivant la vision, de penser que je me l’étais figurée. Et je me sentais coupable d’en avoir fait part à mon confesseur, car je craignais de l’avoir trompé. Je versais de nouvelles larmes et retournais le voir pour le lui dire. Il me demandait si j’avais réellement cru voir tout cela, ou si j’avais voulu l’abuser. Je lui disais ce qu’il en était ; car je ne pensais pas que je mentais, jamais je n’en avais eu l’intention, et pour rien au monde je n’aurais dit une chose pour une autre. Il le savait bien ; aussi s’efforçait-il de me rassurer. Pour moi, il devenait très difficile d’aller lui confier de telles choses ; je ne sais comment le démon s’y prenait pour me faire croire que je les avais feintes et me tourmenter moi-même. (…)

(…)

6. Ce que je voudrais dire à présent, c’est la manière dont le Seigneur se montre dans ces visions. Je ne prétends pas expliquer comment il est possible qu’une si forte lumière s’offre à notre sens intérieur, et que pareille image se présente à notre entendement, si claire qu’on croirait vrai qu’Il est là ; il appartient aux théologiens de le faire. Le Seigneur n’a pas voulu me donner à connaître le comment, et je suis si ignorante et d’un esprit si grossier qu’on a eu beau m’expliquer, je ne suis jamais parvenue à comprendre. (…)

7. Je dirai donc ce que j’ai vu d’après l’expérience que j’en ai eu. Quant à dire comment Dieu fait ces choses, vous, mon père, en parlerez mieux que moi et saurez expliquer tout ce qui pourrait paraître obscur et que j’aurai eu du mal à décrire.

Il me semblait, en certains cas, que c’était bien une image que je voyais ; mais, dans beaucoup d’autres, que c’était Jésus-Christ Lui-même. Cela dépendait de la clarté avec laquelle Il daignait se montrer à moi. Parfois, c’était si confusément que je croyais voir une image, mais qui ne rappelle en rien les tableaux d’ici-bas, si parfaits soient-ils, et je dois dire que j’en ai vu beaucoup de grande qualité. Ce serait folie de penser qu’il puisse y avoir la moindre semblance entre l’un et l’autre, car il n’y en a pas plus qu’entre une personne vivante et son portrait : celui-ci aura beau être bien fait, il ne sera jamais assez naturel qu’on ne s’aperçoive pas, au bout du compte, que c’est une chose morte. Je n’ajouterai rien de plus, car ce rapprochement me paraît s’appliquer à la lettre.

8. Ce n’est pas là une comparaison à proprement parler, car elles ne sont jamais aussi justes ; mais qu’il y ait entre les deux la même différence, ni plus ni moins, qu’entre une peinture et une personne vivante, rien de plus vrai. En effet, si c’est une image, c’est une image vivante ; ce n’est pas un homme mort, mais Jésus-Christ vivant. Et Il

nous fait comprendre qu'Il est homme et Dieu ; non pas tel qu'Il était dans le sépulcre, mais tel qu'Il en est sorti après Sa résurrection. (…)

9. (…) Cette vision, je le répète, a une telle puissance, lorsque le Seigneur daigne se montrer à l'âme dans toute Sa grandeur et Sa majesté, qu'il serait impossible, si le Seigneur n'aidait l'âme de manière surnaturelle en la mettant en état de ravissement et d'extase (la jouissance fait alors qu'elle perd la capacité de voir la divine présence), oui, impossible à quiconque de la soutenir. (…)

10. Cette vision est particulièrement remarquable et, à mon avis, sans danger, car on reconnaît à ses effets que le démon n'y est pour rien. Il a bien essayé à trois ou quatre reprises, je crois, de me représenter de cette même manière Notre-Seigneur par une fausse vision : il prend Sa forme corporelle, mais ne la peut contrefaire avec cette gloire qui l'accompagne quand la vision est de Dieu. Avec ces représentations, il veut détruire la vraie vision que l'âme a contemplée. Mais d'elle-même l'âme résiste : elle s'agite, s'afflige, s'inquiète au point d'en perdre la dévotion et le plaisir qu'elle éprouvait auparavant, et faire oraison lui devient impossible.

Au début, cela m'est arrivé trois ou quatre fois. Mais la différence est si grande que même une personne qui aurait atteint seulement à l'oraison de quiétude s'en rendra compte, je crois. (…) Si une âme ne veut pas se laisser abuser, je ne pense pas qu'elle le sera, tant qu'elle conserve humilité et simplicité. Quiconque a déjà eu une véritable vision, de celles qui nous viennent de Dieu, aura tôt fait de reconnaître quand elle est fausse : car elle a beau commencer en comblant de satisfaction et plaisir, l'âme n'en veut point. D'ailleurs, il me semble que le plaisir n'est pas le même : il ne se manifeste pas comme un amour pur et chaste. Le démon a vite fait de se

dévoiler. C’est bien pourquoi, dès qu’il y a de l’expérience, il ne pourra selon moi faire du mal.

(…)

17. Les serviteurs de Dieu, qui s’inquiétaient à mon sujet, s’entretenaient souvent avec moi. Comme je leur parlais avec abandon, ils donnaient à certaines choses que je disais une interprétation toute différente de la mienne. J’éprouvais une grande affection pour l’un d’eux, un homme très saint auquel mon âme était infiniment redevable ; j’étais donc infiniment affligée de voir qu’il ne me comprenait pas alors qu’il désirait très fort me voir progresser et que le Seigneur m’éclaire. Tous estimaient que ce que je disais sans me contraindre manquait d’humilité. À la moindre faute qu’ils discernaient en moi – et sans doute en voyaient-ils beaucoup –, c’était l’ensemble qui était condamné. Ils me posaient des questions auxquelles je répondais simplement, ouvertement. Aussitôt ils pensaient que je voulais leur donner des leçons, que je me croyais savante. Ils allaient le rapporter à mon confesseur, sans nul doute parce qu’ils voulaient mon bien. Et lui me grondait.

18. Cela dura très longtemps ; j’étais malmenée de bien des côtés, mais les faveurs que m’accordait le Seigneur m’aidaient à tout supporter.

J’en parle pour que l’on comprenne combien il est dur, quand on s’engage dans cette voie spirituelle, de n’avoir personne autour de soi qui en ait eu l’expérience ; et si Dieu ne m’avait accordé tant de faveurs, je ne sais ce que je serais devenue. Il y avait de quoi me faire perdre l’esprit ; j’en étais parfois réduite à de telles extrémités que je n’avais d’autre recours que de lever les yeux vers le Seigneur. Pour une femme de peu, faible, misérable et craintive comme je l’étais, être en contradiction avec des gens de bien, cela n’a l’air de rien, dit comme cela, et

pourtant, de toutes les rudes épreuves que j’ai subies dans ma vie je compte celle-là parmi les pires. (…)

Chapitre 29

De quelques-unes des grandes faveurs que lui fit le Seigneur, et de ces choses que lui disait Sa Majesté pour la rassurer et l'aider à répondre à ceux qui refusaient de la croire.

(…)

2. Pendant près de deux années et demie, Dieu m'accorda très souvent cette faveur.

(…)

4. (…) Presque toujours, le Seigneur m'apparaissait ressuscité. (…) Parfois, pour me donner courage dans mon affliction, Il me montrait Ses plaies ; ou bien Il m'apparaissait sur la croix et au jardin des Oliviers ; mais rarement avec la couronne d'épines (…) ; et toujours Sa chair était glorifiée.

Je dus subir bien des affronts et des tourments chaque fois que j'en parlais, et bien des angoisses et des persécutions. Certains étaient tellement persuadés que j'étais possédée du démon qu'ils voulaient m'exorciser. Cela m'affectait peu ; mais ce qui m'affligeait, c'était quand je voyais mes confesseurs craindre de me

confesser, ou quand j'apprenais les rapports qu'on était venu leur faire à mon sujet. (…)

5. Comme mes visions se faisaient plus fréquentes, l'un de ceux qui jusque-là m'avaient soutenue (il recevait ma confession lorsque le ministre ne pouvait le faire) commença à dire qu'elles émanaient à l'évidence du démon. Puisqu'il n'y avait nul moyen de résister, il m'ordonna alors de me signer chaque fois que j'aurais une vision, et de faire la nique ; car je pouvais être sûre que c'était bien le démon et, en faisant ces gestes, je l'empêcherais de venir. On m'assura aussi que je ne devais pas avoir peur, car Dieu allait me protéger et me délivrer. J'en fus particulièrement affligée : comme je continuais de croire que ces visions venaient de Dieu, faire pareil geste était pour moi terrible. Et je ne pouvais davantage souhaiter en être privée. Je faisais donc ce qu'on me commandait. (…)

(…)

8. Très vite, Notre-Seigneur commença, comme Il me l'avait promis, à me marquer que c'était bien Lui qui se montrait. Je sentis grandir en moi un ardent amour pour Dieu, sans que je m'y efforce ni sache à qui je le devais, car tout cela était entièrement surnaturel. (…)

9. Pour qui n'aura pas éprouvé de tels élans, il est impossible d'arriver à comprendre. (…)

10. (…) Ce n'est pas nous qui mettons le bois ; c'est plutôt comme si, une fois le feu allumé, on nous jetait brusquement dedans pour y brûler. L'âme ne cherche pas à aviver cette blessure que lui cause l'absence du Seigneur. Elle sent seulement qu'on lui enfonce une flèche dans les entrailles et dans le cœur tout à la fois ; et elle ne sait ni ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut. Mais elle comprend fort bien qu'elle aime Dieu, que cette flèche semble avoir été trempée dans une mixture empoisonnée qui l'amène à

se haïr elle-même pour l’amour de ce Seigneur ; et qu’elle donnerait sans regret sa vie pour Lui.

Aucun mot ne peut suffire à louer et décrire la façon dont Dieu nous blesse l’âme, l’immense douleur ainsi provoquée, si intense que l’âme s’en oublie elle-même. Cependant, cette douleur est si savoureuse qu’il n’est dans la vie aucun délice qui procure plus grand bonheur. Et, je le répète, l’âme voudrait continuellement éprouver ce mal qui la fait mourir.

(…)

13. Le Seigneur voulut alors à plusieurs reprises m’accorder cette vision : je voyais un ange près de moi, sur ma gauche, sous une forme corporelle, ce qui ne m’arrive que très rarement car, bien que des anges m’apparaissent, je ne les distingue pas. (…) Mais, cette fois-là, Dieu voulut me le figurer sous cette forme : il n’était pas grand, plutôt petit, très beau, et son visage enflammé semblait indiquer qu’il était de ces anges les plus élevés dans la hiérarchie, et qui paraissent tout embrasés. On les appelle, je crois, des séraphins ; ils ne me disent pas quel est leur titre, mais je vois bien que, dans le ciel, il y a une très grande différence d’un ange à un autre, et de celui-ci à d’autres encore, chose que je ne saurais expliquer. Je voyais entre ses mains un long dard en or et, tout au bout de la pointe ferrée, je crois qu’il y avait un peu de feu. Il me semblait aussi que, par moments, il me transperçait le cœur et me pénétrait jusqu’aux entrailles. Quand il retirait son dard, on aurait dit qu’il me les arrachait, et je restai tout embrasée d’un immense amour de Dieu. Si vive était la douleur que je ne pouvais m’empêcher de pousser de ces gémissements dont j’ai parlé ; mais si excessive la douceur que me cause cette immense douleur qu’il n’y a pas lieu de désirer qu’elle s’apaise, et que l’âme ne peut se contenter de rien de moins que Dieu. Ce n’est pas une souffrance

corporelle, mais spirituelle, bien que le corps ne manque pas d’y participer quelque peu, et même beaucoup. La douceur de cet échange d’amour entre l’âme et Dieu est telle que je Le supplie, dans Sa bonté, de la donner à goûter à quiconque penserait que je mens. (…)

(…)

Chapitre 32

Comment Dieu la transporta en esprit en un lieu de l'enfer qu'elle avait mérité à cause de ses péchés. Ceci n'est qu'un aperçu des horreurs qui lui furent représentées. (…) Début de la fondation du monastère de saint Joseph où elle vit à présent.

1. Longtemps après que le Seigneur m'eut accordé à maintes reprises les faveurs dont j'ai parlé, et d'autres aussi grandes, un jour que j'étais en oraison je me trouvai soudain – c'est du moins ce qui me sembla – transportée tout entière en enfer. Je compris que le Seigneur voulait me faire voir le lieu que les démons avaient prévu à mon intention et que j'avais mérité par mes péchés. Cela dura fort peu, mais même si je devais vivre encore bien des années, il me serait, je crois, impossible de l'oublier.

L'entrée ressemblait à une sorte de ruelle très longue et très étroite, un peu comme un four très bas, obscur et resserré. Le sol me faisait l'effet d'une eau boueuse et croupie, à l'odeur pestilentielle, grouillante de reptiles venimeux. Tout au fond, il y avait une cavité creusée dans un mur, une sorte de placard bien trop étroit dans lequel je me vis placée.

Tout ce que j’ai décrit jusqu’ici était un régal pour les yeux, comparé à ce que j’éprouvai alors. Et même disant cela, je reste bien en-deçà de ce que je ressentais.

2. Pour le reste, je crois que j’aurais beau essayer de le décrire ou de le faire comprendre, je n’y parviendrais pas ; mais je sentis dans mon âme un feu dont je ne vois pas comment je pourrais expliquer la nature. Et, dans le corps, des douleurs si intolérables que, bien que j’en aie supporté en cette vie de très aiguës, et, selon l’avis des médecins, parmi les plus pénibles qui soient ici-bas (à l’époque où j’étais percluse, tous mes nerfs s’étaient rétractés, sans compter d’autres maux de toutes sortes dont certains, comme je l’ai dit, venaient du démon), rien de tout ceci ne peut se comparer à celles que j’éprouvai alors, sachant qu’elles n’auraient de cesse ni de fin.

Non, tout cela n’est rien, rapporté à cette agonie de l’âme : une oppression, un étouffement, une intense souffrance à laquelle s’ajoute un chagrin si désolé, si désespéré que je ne sais trouver les mots pour le décrire. Dire qu’on vous arrache l’âme sans vous laisser de répit, c’est peu dire, car on pourrait encore penser que c’est un autre qui vous ôte la vie ; or, c’est l’âme qui se déchire elle-même. (…)

3. En ce lieu pestilentiel où il n’est aucun espoir de consolation, on ne peut ni s’asseoir ni se coucher : il n’y a pas la place dans cette espèce de trou où on m’a mise, creusé à même la muraille. Car ces murailles mêmes, qui sont horribles à voir, vous enserrent, et tout vous étouffe. Il n’y a pas de lumière, mais seulement d’épaisses ténèbres. Je ne comprends pas comment il se fait que malgré l’absence de lumière, tout ce qui peut affliger la vue, on le voit. (…).

Je ne sais comment la chose se passa, mais je compris fort bien que c’était là une grande faveur, que le Seigneur avait voulu que je voie de mes propres yeux le lieu dont

Sa miséricorde m’avait délivrée. Parce que ce n’est rien de l’entendre dire, ni d’avoir moi-même parfois pensé à certains des tourments qu’on y endure – pas souvent, car la crainte n’a jamais été bonne conseillère pour mon âme –, ni de savoir que les démons vous tenaillent ou vous font subir tant d’autres supplices que j’ai lus ; non, rien de cela n’est comparable à cette souffrance, qui est tout autre chose. Il y a la même différence qu’entre un tableau et la réalité ; brûler par le feu ici-bas est bien peu en comparaison des flammes qui vous brûlent en enfer.

(…)

9. Comme je cherchais ce que je pourrais faire pour Dieu, je me dis qu’avant tout je me devais de répondre à Son appel à la vie religieuse en observant ma Règle aussi parfaitement que possible. (…)

10. Un jour que nous étions réunies, une personne qui se trouvait là nous demanda, à moi et aux autres sœurs, pourquoi nous ne serions pas religieuses à la manière des Déchaussées, et elle nous dit qu’il était même possible de fonder un monastère. (…) Nous décidâmes de recommander la chose à Dieu.

11. Un autre jour, après la communion, Sa Majesté me donna l’ordre exprès d’y employer toutes mes forces ; Elle me promit que ce monastère serait fondé et qu’Elle-même en tirerait grande gloire. Il devrait être dédié à saint Joseph. (…)

Chapitre 33

Suite de la fondation du couvent du glorieux saint Joseph. Comment on lui donna l'ordre d'y renoncer, ce à quoi elle se résolut quelque temps ; quelles épreuves elle eut à subir et comment Dieu l'en consola.

(…)

2. J'étais très mal vue de tout mon monastère parce que je voulais en fonder un où l'observance de la clôture serait plus stricte. Les religieuses disaient que c'était leur faire affront, que là où j'étais il y avait des religieuses meilleures que moi, et que je pouvais tout aussi bien y servir Dieu ; que je n'aimais pas notre maison ; qu'il valait mieux trouver des rentes pour la maintenir plutôt que pour fonder ailleurs. Certaines disaient que je méritais d'être enfermée dans la prison conventuelle ; d'autres, peu nombreuses, prenaient mollement mon parti. Je voyais qu'elles avaient raison sur bien des points, et cherchais çà et là à justifier ma conduite. Cependant, comme je taisais l'essentiel, que c'était Dieu qui me le commandait, ne sachant que faire le plus souvent je gardais silence. (…)

3. Ce qui m'affligea le plus, ce fut une lettre que me fit parvenir mon confesseur, comme si j'avais agi contre sa volonté (le Seigneur voulait sans doute que, du côté qui devait m'être le plus douloureux, je ne manque pas de recevoir des coups). Alors que j'étais en butte à tant de persécutions et croyais trouver en lui un consolateur, il m'écrivit qu'après ce qui venait de se passer, je devais comprendre que ce projet n'avait été qu'un rêve, qu'il me fallait désormais cesser tout effort pour le mener à bien et ne plus en parler, vu le scandale qui en avait résulté. (…)

5. Le démon se mit lui aussi de la partie en faisant, d'une personne à l'autre, courir le bruit que j'avais eu certaine révélation à propos de cette affaire. Aussi, nombreuses furent celles qui venaient me dire, très effrayées, que les temps n'étaient pas sûrs, qu'il se pouvait qu'on porte quelque accusation contre moi et que je sois déférée aux inquisiteurs. Cette crainte m'amusa et je ne pus qu'en rire. Jamais, en effet, je n'avais eu d'inquiétude à ce propos. Je savais fort bien que, pour ce qui touche à la foi, j'aurais été prête à mourir mille morts plutôt que d'aller contre la moindre des cérémonies de l'Église ou contre n'importe quelle vérité de la Sainte Écriture. Je les assurai qu'elles n'avaient pas à avoir peur, que ce serait un grand malheur pour mon âme s'il y avait en elle la moindre chose de nature à me faire craindre l'Inquisition ; d'ailleurs, si je pensais qu'il pût en être ainsi, j'irais de moi-même trouver les inquisiteurs. Et si c'était calomnie, le Seigneur saurait m'en justifier, et j'y aurais gagné.

Je m'en ouvris à ce bon père dominicain, si instruit dans ces choses que je pouvais m'en remettre en toute confiance à son jugement. Je lui décrivis alors les visions que j'avais eues, ma manière de faire oraison et les grandes faveurs que Dieu m'accordait, en le suppliant de bien y réfléchir et de me dire s'il y avait là quelque chose

de contraire à la Sainte Écriture, et ce que lui-même en pensait. Il me rassura beaucoup. (…)

(…)

14. Peu après, le jour de l’Assomption de Notre-Dame, je me trouvais dans un monastère de l’ordre du glorieux saint Dominique. Alors que je considérais les nombreux péchés que, des années auparavant, j’avais confessés dans cette même maison, ainsi que certains aspects de ma misérable vie, j’entrai dans un ravissement si grand que je fus pour ainsi dire transportée. Je m’assis et je crois même que je ne pus ni voir l’élévation de l’hostie, ni écouter la messe, ce que je me reprochai par la suite. Pendant que j’étais en ravissement, il me sembla qu’on me revêtait d’une robe à la blancheur éclatante. Au début, je ne voyais pas qui me couvrait ainsi. Puis je vis Notre-Dame à ma droite et mon Père saint Joseph à ma gauche. On me fit comprendre que j’étais désormais pure de tout péché. Une fois ainsi vêtue – je me sentais emplie d’une gloire et d’une félicité sans mesure –, il me sembla que Notre-Dame me prenait les mains. Elle me dit que c’était pour elle une grande joie de me voir servir saint Joseph : je pouvais être assurée que mon désir de fonder un monastère s’accomplirait, que Notre- Seigneur y serait très bien servi, ainsi qu’elle-même et saint Joseph. (…)

Chapitre 37

Des effets qui perduraient en elle quand le Seigneur lui avait accordé une faveur. Quelques points importants de doctrine. Comme il faut s'efforcer et apprécier d'accéder à un degré de plus dans la béatitude, et quelles que soient nos souffrances, ne pas renoncer à des biens éternels.

(…)

4. Il ne faut pas oublier que chaque fois que le Seigneur m'accordait la faveur d'une vision ou d'une révélation, mon âme y gagnait beaucoup ; certaines visions en particulier me laissaient de très grands avantages.

D'avoir vu le Christ j'ai gardé, imprimée en moi, Sa grandissime beauté, et l'ai encore présente aujourd'hui ; car il suffisait d'une seule fois, et le Seigneur m'a tant de fois accordé cette grâce. (…) Depuis que j'ai pu voir la très grande beauté du Seigneur, (…) tout ce que je vois ici-bas ne m'inspire que dégoût comparé aux excellences et aux grâces que j'ai discernées en Lui. (…)

5. (…) La vue de ce Seigneur et les conversations continuelles que nous avions accrurent l'amour et la confiance que j'éprouvais pour Lui. Je constatais qu'Il était

homme, même s'il est Dieu, Lui qui ne s'étonne pas des faiblesses des humains, qui comprend notre misérable condition, sujette à tant de chutes depuis le péché originel qu'Il est venu réparer. Je puis Le traiter en ami, bien qu'il soit Seigneur. Et je vois bien qu'Il n'est pas comme ceux que nous dénommons ici-bas seigneurs, dont toute la grandeur repose sur des marques d'autorité qu'ils s'inventent : il y a des heures pour leur parler, et ne leur parlent que des gens importants. Si c'est un pauvre hère qui a une affaire à traiter, il lui en coûtera bien des manœuvres, des sollicitations, des efforts. Et quand c'est le roi en personne que l'on veut approcher, oh alors ! Quiconque n'a ni argent ni noblesse devra avoir recours aux favoris qui, on s'en doute bien, ne seront pas de ceux qui foulent le monde aux pieds, de ceux qui disent sans peur la vérité, ne sont les obligés de personne et ne fréquentent pas les palais, ces lieux où les vérités ne sont pas de mise, où il faut taire ce qu'on désapprouve : on n'ose même pas s'y risquer en pensée de peur d'une disgrâce. (…)

(…)

8. Aujourd'hui, je me suis délectée auprès du Seigneur et j'ai osé me plaindre de Sa Majesté ; je lui ai dit : « Ô mon Dieu, ne Vous suffit-il pas de m'imposer cette misérable vie que je supporte pour l'amour de Vous, et que j'accepte de vivre dans un monde où tout m'empêche de jouir de Votre présence, où je dois manger, dormir, traiter des affaires, parler avec quantité de gens ? Tout cela, je le supporte pour l'amour de Vous. Mon doux Seigneur, Vous savez bien que, pour moi, c'est un insupportable tourment ; et voilà que dans les rares moments qui me restent pour jouir de Votre présence, Vous prétendez vous cachez de moi ? » (…)

9. Telles sont, par exemple, les choses qu'il m'est arrivé de Lui dire après avoir compris que la place qui m'était

réservée en enfer était bien trop douce pour ce que je méritais. Mais l'amour me porte parfois à de tels excès que je ne me possède plus ; je me plains alors sans vergogne. Et le Seigneur accepte tout cela de moi. Loué soit ce Roi si clément ! Aurions-nous jamais pareilles audaces avec ceux qui règnent ici-bas ? Qu'on n'ose pas parler au roi, cela ne m'étonne guère, car il est juste qu'on le craigne, de même que les seigneurs qui gouvernent le royaume. Mais le monde d'aujourd'hui est ainsi fait qu'il faudrait vivre plus longtemps si nous voulions apprendre les canons de l'étiquette, les nouveautés et manières que nous imposent les usages, tout en gardant un peu de temps pour le service de Dieu. Je suis effrayée quand je vois ce qui se passe autour de moi. La vérité, c'est que je ne savais plus comment vivre en ce monde quand je suis venue chercher refuge ici, au monastère de saint Joseph. Les gens prennent très au sérieux qu'on ne les traite pas avec beaucoup plus d'égards qu'ils n'en méritent. Et ils se sentent si profondément offensés qu'on est obligé – si tant est qu'il y ait eu négligence de notre part – de les assurer que nous n'avions eu aucune intention malveillante. Et Dieu veuille qu'ils le croient !

10. Non, je le répète, je ne savais plus comment vivre. (…) Tout cela m'importunait et je n'en finissais pas de présenter des excuses ; car j'avais beau me tenir informée, je commettais sans cesse des écarts qui, en matière d'appellations, ne sont pas, dans le monde, pris à la légère.

Les religieux ne devraient-ils pas justement être excusables de pareilles fautes ? Eh bien, non ; les monastères, dit-on, doivent être une Cour des bons usages, où on apprend l'étiquette ! Voilà une chose que je ne puis comprendre. Je me suis demandé si un saint n'aurait pas déclaré qu'un monastère se devait d'être une

Cour où l'on apprend à devenir courtisan du Ciel, et que l'on ait dénaturé ses paroles. Je ne sais comment on peut être dans le souci permanent de contenter Dieu et haïr le monde et, en même temps, vouloir à tout prix contenter ceux qui vivent en ce monde sur des choses aussi sujettes à changement ! Passe encore si on pouvait les apprendre une fois pour toutes ! Mais, seulement pour l'en-tête d'une lettre, il faudrait désormais une chaire pour nous enseigner comment s'y prendre – si l'on peut dire ! Tantôt la marge est d'un côté, tantôt de l'autre ; et celui à qui on ne donnait pas même du « magnifique » veut à présent qu'on lui donne de l'« illustre » !

11. Je ne sais jusqu'où tout cela peut aller, mais moi qui ai à peine cinquante ans, j'ai assisté à tant de changements dans ma vie que je m'y perds. Quant à ceux qui naissent aujourd'hui, s'ils doivent vivre longtemps, comment vont-ils s'en tirer ? (…)

12. Mais voilà bien des sottises ! Moi qui voulais traiter des grandeurs de Dieu, j'en suis venue à parler des bassesses du monde. Puisque le Seigneur m'a fait la grâce de le quitter, je veux en sortir tout à fait. Je laisse à ceux qui attachent tant d'importance à ces futilités le soin de s'y retrouver. Mais Dieu veuille que dans l'autre vie, où il n'est point de changement, nous n'ayons pas à le payer cher. Amen.

(…)

Chapitre 39

Suite des grandes faveurs que le Seigneur lui a faites. Comment Dieu lui promit de venir en aide aux personnes pour lesquelles elle L'implorerait. Quelques exemples de cette faveur particulière.

(…)

17. Il m'a fallu tant de jours pour écrire ces trois derniers feuillets, en m'interrompant tant de fois – car, je le répète, j'ai toujours eu et continue d'avoir très peu de temps à y consacrer – que j'avais oublié ce dont j'allais vous entretenir. Il s'agissait de la vision que voici.

Je faisais oraison, seule, en pleine campagne. Autour de moi, beaucoup de gens de toutes sortes, qui m'encerclaient. Ils semblaient prêts à m'attaquer, car ils tenaient tous des armes à la main : les uns des lances, d'autres des épées, d'autres encore de grands sabres. Bref, je ne pouvais fuir d'aucun côté sans risquer la mort ; de plus, j'étais toute seule, sans personne pour prendre ma défense. En proie à la plus grande affliction, car je ne savais que faire, je levai les yeux au Ciel et vis le Christ non pas dans le Ciel, mais dans les airs au-dessus de moi,

qui me tendait la main. De là-haut Il m'accordait Sa protection ; aussi n'avais-je plus à craindre tous ces gens qui m'encerclaient, car ils avaient beau s'y efforcer ils ne pouvaient me faire aucun mal.

18. Cette vision semble ne contenir aucun enseignement ; pourtant elle me fut d'un très grand profit, car j'en eus bientôt l'explication. Peu après, en effet, je me trouvai en butte à de nombreuses attaques et je compris que cette vision était un tableau du monde : on dirait que dans tout ce qu'il renferme il y a des armes destinées à offenser notre pauvre âme. Et je ne parle pas de ceux qui ne servent pas le Seigneur avec assiduité, ni de tout ce qui a trait à l'honneur, aux biens, aux plaisirs et autres soucis du même ordre. (…) Mais je me suis trouvée aux prises avec des amis, des parents et, ce qui m'a paru plus surprenant, avec des personnes de grande vertu ; tous pensaient agir pour mon bien, et moi, je ne savais plus comment me défendre ni que faire.

19. (…) Ce fut, je crois, la pire des persécutions que j'aie eue à subir. Par moments, je me suis vue attaquée de tous côtés, si bien que je n'avais d'autre ressource que de lever les yeux au Ciel, en appelant Dieu à mon secours. Je gardais gravé en moi ce que cette vision m'avait représenté. Cela m'incita à ne jamais me fier entièrement à qui que ce soit, car nul n'est stable hormis Dieu. Toujours, durant ces dures épreuves, le Seigneur m'a envoyé quelqu'un pour, en Son nom, me tendre la main, comme Lui-même l'avait fait dans cette vision, car je n'avais d'autre but que Le contenter. C'est ainsi que Vous avez soutenu, mon Dieu, ce petit peu de vertu que je mettais dans ma volonté de Vous, servir. Soyez béni à jamais !

Chapitre 40

Autres grandes faveurs qu'elle a reçues de Dieu. Des enseignements que l'on peut en tirer, car c'est ce qu'elle a recherché avant tout en obéissant à ce qu'on lui commandait : décrire les faveurs qui peuvent être utiles aux âmes. Avec ce chapitre s'achève le récit de sa vie. Daigne le Seigneur en tirer gloire, amen.

(…)

5. Un jour que je récitais les Heures avec toute la communauté, mon âme entra soudain en recueillement ; je la vis tout entière comme un clair miroir, et l'envers, ainsi que les côtés, le haut et le bas partageaient ce même éclat ; au centre était représenté le Christ Notre-Seigneur tel qu'il m'arrive de Le voir. Il me semblait que dans toutes les parties de mon âme je le voyais aussi clairement que dans un miroir, et dans le même temps ce miroir – je ne sais comment – s'imprimait tout entier en Notre-Seigneur par une communication pleine d'amour que je suis incapable d'expliquer.

Je sais que cette vision est pour moi d'un grand profit chaque fois que je me la remémore, surtout après la

communion. On me fit comprendre que lorsqu'une âme est en état de péché mortel, le miroir se couvre d'une épaisse buée et devient extrêmement sombre, de sorte que Dieu ne peut s'y montrer ni se laisser voir, même s'Il est toujours présent et nous accorde d'être. Et quand il s'agit d'hérétiques, le miroir est comme fêlé, ce qui est bien pire qu'obscurci. Il y a une grande différence entre voir cela et le dire, car ce sont des choses qu'on peut difficilement faire comprendre. Pour ma part, j'en ai tiré un grand profit, et ma douleur a été profonde toutes les fois qu'à cause de mes fautes j'obscurcissais mon âme, me privant ainsi de contempler le Seigneur.

(…)

17. Telles sont les faveurs que Dieu m'a faites et qu'Il continue de faire à la pécheresse que je suis, entre beaucoup d'autres qu'il ne me semble pas nécessaire de rapporter ici. (…) Qu'Il soit béni à jamais, Lui qui aura tant veillé sur moi.

(…)

20. Je suis parfois affligée de voir que j'ai si peu de temps à consacrer à Son service, alors que je me vois contrainte de passer bien plus de temps que je ne le voudrais à m'occuper d'un corps aussi fragile et misérable que le mien. J'étais un jour en oraison ; vint l'heure de dormir et je ressentis de fortes douleurs, et ce besoin de vomir que j'ai chaque soir. Me voyant aussi astreinte par mon corps, quand l'esprit exigeait du temps pour Lui, j'en fus si affligée que je me mis à pleurer et me lamenter.

Et cela ne m'est pas arrivé seulement à cette occasion ; très souvent, en effet, j'éprouve comme une colère contre moi-même et, en ces moments-là, j'en viens véritablement à me haïr. Mais habituellement, je dois reconnaître que je ne me hais point et que je ne manque pas de faire ce dont mon corps a besoin. Plaise à Dieu que

je n’y mette pas plus de temps que nécessaire, comme cela doit m’arriver parfois.

(…)

23. Telle est la vie que je mène à présent, mon seigneur et père. Suppliez Dieu qu’Il m’appelle à Lui ou qu’Il m’autorise à Le servir. Plaise à Sa Majesté que ce que j’ai écrit vous soit de quelque profit ; ayant eu peu de temps à y consacrer, cela m’aura donné bien de la peine. Mais cette peine serait récompensée si j’ai su dire quelque chose qui incite, ne serait-ce qu’une fois, à louer le Seigneur. Je m’estimerais alors généreusement payée, même si vous deviez d’emblée tout jeter au feu.

24. J’aimerais toutefois qu’auparavant ces pages soient lues par les trois personnes que vous savez, qui ont été mes confesseurs et le sont encore. Si c’est mal, il est juste qu’ils perdent la bonne opinion qu’ils ont de moi ; si c’est bien, comme ils sont vertueux et lettrés, je sais qu’ils comprendront d’où cela m’est venu, et qu’ils sauront louer Celui qui a parlé à travers moi.

Puisse Sa Majesté vous tenir toujours par la main, et faire de vous un grand saint qui éclaire de son esprit et de sa lumière cette misérable qui, manquant d’humilité, mais non d’audace, s’est permis d’écrire sur des choses si élevées. Plaise à Dieu que je n’aie pas commis de faute, moi qui n’ai eu d’autre intention et de désir que de bien faire et d’obéir, en espérant que le Seigneur en serait quelque peu glorifié ; car c’est ce que je supplie Dieu de m’accorder depuis bien des années. Mais comme mes œuvres n’y suffisent pas, j’ai voulu mettre de l’ordre dans cette vie si désordonnée qui a été la mienne, sans toutefois apporter, à l’écrire, plus de soin ni de temps qu’il n’en fallait, en relatant ce qui s’est passé en moi aussi exactement et simplement que possible. Plaise à Notre-Seigneur, Lui qui est tout-puissant et peut ce qu’Il veut, de faire en sorte que j’accomplisse en tout Sa volonté ;

puisse-t-Il ne pas laisser se perdre une âme que Dieu, de tant de manières et avec tant d’ingéniosité, a tant de fois tirée de l’enfer et ramenée à Lui. Amen.

CHEMIN DE PERFECTION

C’est à la demande et à l’usage des religieuses du monastère Saint-Joseph d’Avila, le premier à avoir été fondé par Thérèse (1562) pour y appliquer sa réforme du Carmel, que celle-ci écrit Chemin de perfection*. Destiné à ces apprenties d’une élévation spirituelle par l’oraison vocale et mentale, il se présente aussi bien comme un manuel du savoir-vivre monastique ; comme une conversation de la* Madre *avec ses « filles » où elle-même fait questions et réponses en tirant les leçons – depuis les détails les plus quotidiens jusqu’aux modalités de la pure contemplation –, de ce que sa propre expérience lui aura enseigné : « Je ne dirai rien, écrit-elle dans le prologue, que je n’aie expérimenté par moi-même ou vu chez d’autres religieuses. » Ainsi, loin de proposer une voie de perfectionnement qui pourrait se révéler rébarbative,*

parce que trop exigeante ou trop abstraite, Thérèse s'attache à rassurer et à éclairer. La contemplation n'est pas l'unique moyen de parvenir jusqu'à Dieu, l'humilité et la prière peuvent, pour certaines, y suffire. Quant à comprendre comment on s'efforce d'atteindre l'oraison, on pourra par exemple se représenter des pions sur un échiquier, en s'efforçant de faire « échec et mat ce Roi divin, qui ne pourra ni ne voudra nous échapper » (16, 1) ; ou, pour l'oraison de quiétude, la plus parfaite, s'imaginer un nourrisson recevant, sans l'effort de téter, le lait qui coule de la mamelle. Grâce à ces audaces d'écriture, à ces raccourcis entre le Ciel et la Terre, Thérèse, habile prieure, va mener ses religieuses jusqu'au bout de ce chemin éprouvant et semé d'embûches dont dépend leur salut.

Composé entre 1564 et 1567, le texte fut remanié par elle jusqu'en 1573, date à laquelle elle lui donna le titre qu'il porte.

A.S.

Prologue

1. Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph ont appris que le Père Présenté Domingo Bañez, de l'ordre du glorieux saint Dominique, actuellement mon confesseur, m'a autorisée à écrire certaines choses sur l'oraison, que je lui semble capable de dire pour avoir eu de fréquents entretiens avec de saintes personnes d'une haute spiritualité. Elles m'ont alors fortement incitée à ce que j'écrive pour elles ; j'ai résolu de leur obéir en pensant qu'en raison du grand amour qu'elles me portent, elles accueilleront peut-être mieux ce que je leur dirai, dans mon style inadéquat et imparfait, que d'autres livres très bien écrits par qui sait ce qu'il écrit. (…)

(...)

3. Je crois qu'en moi ne manque ni l'amour ni le désir qu'il faut pour aider, dans la mesure de mes moyens, les âmes de mes sœurs à faire de grands progrès dans le service de Dieu. Cet amour, joint à l'âge et à l'expérience que j'ai acquise dans plusieurs monastères, me permettra peut-être de m'attacher à certains détails mieux que ne le feraient de grands lettrés. Ces hommes sages, occupés à des tâches plus importantes, ne font pas grand cas de choses qui, en soi, n'ont l'air de rien ; or, pour nous autres femmes, qui sommes d'un naturel si faible, ces riens-là peuvent être nuisibles. Il faut dire qu'à l'égard des cloîtrées, les subterfuges du démon sont multiples, car il voit bien qu'il lui faut user d'armes nouvelles pour nuire. Moi-même, misérable que je suis, je m'en suis mal défendue, et c'est pourquoi je souhaiterais que mes sœurs tirent profit de ce que j'ai vécu. Je ne dirai rien que je n'aie expérimenté par moi-même, ou vu chez d'autres religieuses.

4. Il y a quelque temps, on m'a ordonné d'écrire un récit de ma vie dans lequel j'ai aussi touché quelques points concernant l'oraison. Peut-être mon confesseur ne vous permettra-t-il pas de le lire ; aussi mettrai-je ici certaines choses que j'y ai dites, et d'autres qui me sembleront nécessaires. Daigne le Seigneur guider ma main, comme je L'en ai supplié, pour Sa plus grande gloire. Amen.

Chapitre 4

Combien il importe d'observer la Règle, ainsi que trois choses importantes pour la vie spirituelle. La première des trois est l'amour du prochain, et du mal que causent les amitiés particulières.

(…)

4. Ne croyez pas, mes amies, mes sœurs, que je vais exiger beaucoup de vous ; plaise au Seigneur que nous appliquions les mêmes règles que nos saints Pères ont ordonnées et observées eux-mêmes, car c'est en suivant cette voie qu'ils ont mérité leur nom. Et ce serait une erreur d'en chercher une autre ou de recourir à un autre enseignement. Je ne citerai ici que trois de ces règles qui figurent d'ailleurs dans notre Constitution ; sachez qu'il est important de les observer si nous voulons être, en nous-mêmes comme au dehors, dans la paix que le Seigneur nous a si fortement recommandée. La première est de nous aimer les unes les autres ; la deuxième, le détachement de toute chose créée ; la troisième, la véritable humilité, et bien que je la dise en dernier, elle est la principale, car elle les contient toutes.

5. La première, beaucoup vous aimer les unes les autres, est d’une importance particulière. On passe bien plus facilement sur les désaccords quand on s’aime, et il en faut beaucoup pour s’offenser. Si ce commandement était observé comme il se doit dans notre monde, je crois qu’il aiderait à l’observance de tous les autres ; mais, que nous en fassions trop ou pas assez, jamais nous ne parvenons à l’observer strictement.

On pourrait penser que l’excès d’amour entre religieuses ne saurait être mauvais ; et cependant, il mène à tant de maux et d’imperfections qu’il faut, pour le croire, l’avoir de ses yeux vu. Car le démon sait s’y prendre en matière d’intrigues, dont s’accommodent sans mal les consciences qui s’efforcent grossièrement de contenter Dieu ; elles s’en font même vertu. Alors que celles qui recherchent la perfection ont tôt fait de comprendre que, peu à peu, la volonté perd la force de se consacrer entièrement à aimer Dieu.

6. Et chez les femmes c’est encore plus fréquent, je crois, que chez les hommes, ce qui entraîne de graves préjudices pour la communauté. De là vient, en effet, qu’elles ne s’aiment pas toutes également, qu’elles ressentent l’offense faite à leur amie et désirent avoir du bien pour la choyer, qu’elles recherchent l’occasion de lui parler, le plus souvent pour lui dire combien elles l’aiment, entre autres vanités, et non pour l’entretenir de l’amour de Dieu. Ces grandes amitiés n’ont que rarement pour objet de s’aider à mieux aimer le Seigneur ; je crois plutôt que c’est le démon qui les favorise pour favoriser les clans à l’intérieur des ordres religieux. Lorsqu’il s’agit de servir Sa Majesté, il apparaît vite que les affections ne s’accompagnent pas de passion, mais nous aident à vaincre d’autres passions.

7. De ces amitiés-là je pense qu’il en faudrait beaucoup dans les grands monastères ; mais, dans les nôtres où

nous sommes au plus treize, toutes doivent être amies, toutes doivent s'aimer et s'entraider. Gardez-vous des tendresses particulières, pour l'amour de Notre-Seigneur ; toutes saintes qu'elles soient, même entre proches elles se révèlent le plus souvent empoisonnées, et je ne vois pas qu'on en tire aucun profit. Et quand il s'agit d'un parent c'est encore pire, une véritable calamité ! Croyez-moi, mes sœurs, même vous y voyez exagération de ma part : ce faisant, on atteint une grande perfection et une grande paix, et celles qui ne sont pas très fortes s'épargnent ainsi de nombreuses tentations. Et s'il devait nous arriver d'éprouver davantage d'affection pour l'une que pour l'autre, ce qui ne peut manquer d'advenir – car c'est naturel, et bien souvent nous sommes portées à aimer la personne la plus indigne si la nature l'a dotée de plus d'attraits –, nous devrons beaucoup lutter pour ne pas nous laisser dominer par cette inclination. Aimons les vertus et les beautés intérieures, et mettons tout notre soin à éviter de faire cas des extérieures.

8. Mes chères sœurs, nous devons nous refuser à ce que notre affection soit esclave de quiconque, sauf de Celui qui a versé Son sang pour nous. Prenez garde car, sans même vous en rendre compte, vous vous trouverez prises et incapables de vous détacher. Oh, Dieu me protège des enfantillages sans nombre qui en découlent ! Et parce qu'ils se révèlent dans de si menus détails que seules celles qui les ont observés pourront comprendre et croire ce que j'avance, je n'en parlerai pas davantage ici, si ce n'est pour dire que si c'est mal pour n'importe laquelle d'entre vous, chez la Supérieure c'est pire que la peste.

9. Il faut donc, dès les débuts d'une amitié, prendre grand soin d'entraver ces tendresses particulières, mais en usant davantage de la ruse et de l'amour que de la rigueur. Un bon moyen de les éviter est que les religieuses ne passent ensemble que les heures autorisées, qu'elles

ne se parlent pas, comme c’est devenu à présent la coutume dans cette maison, et qu’au lieu d’être ensemble, chacune se retire dans sa cellule comme le veut la Règle. Abstenez-vous, à Saint-Joseph, d’avoir un ouvroir ; bien que ce soit une louable pratique, il est plus facile de garder silence chacune dans son coin, et s’habituer à la solitude est excellent pour l’oraison. Puisque celle-ci est le fondement de cette maison, appliquons-nous à prendre goût à ce qui nous y prépare le mieux.

(…)

Chapitre 8

Du grand profit que tirent ceux qui se sont retirés du monde à fuir la présence de leurs proches.

(…)

3. Ce que je vous demande instamment, c'est que si l'une de vous se voyait dans l'incapacité de supporter la vie telle qu'on la pratique ici, qu'elle le dise. Il y a d'autres monastères où le Seigneur est tout aussi bien servi. Qu'elles n'aillent pas troubler le petit nombre de sœurs que Sa Majesté a réunies dans cette maison. En d'autres monastères, il y a toute liberté de se consoler auprès de ses parents ; ici, lorsque nous acceptons d'en recevoir, c'est pour leur apporter, à eux, consolation. Mais la religieuse qui souhaiterait voir des parents pour sa propre consolation, s'ils ne sont pas des spirituels, doit se considérer comme imparfaite ; qu'elle sache qu'elle n'est pas détachée, qu'elle n'est pas saine, qu'elle n'aura pas la liberté de l'esprit, qu'elle ne connaîtra pas une paix complète, qu'elle a besoin d'un médecin ; et au cas où elle ne guérirait pas, j'y insiste, elle n'a que faire dans cette maison.

4. Le meilleur remède, à mon sens, est de ne pas en recevoir tant qu’elle ne sera pas détachée, ce qu’elle obtiendra du Seigneur par beaucoup de prières. Quand elle en sera arrivée à considérer ses parents comme une croix, qu’elle les voie autant qu’elle voudra, car alors elle leur fera du bien sans se faire à elle-même du mal.

(…)

Chapitre 11

De la mortification ; comment les maladies nous aident à la pratiquer.

1. Il me paraît inutile, mes sœurs, de se plaindre sans cesse pour de légères indispositions. Si vous pouvez les supporter, évitez de le faire. Quand le mal est grave, de lui-même il se plaint ; et c'est alors une tout autre plainte que l'on reconnaît d'emblée. Vous êtes peu nombreuses, ne l'oubliez pas ; que l'une de vous prenne cette habitude, et cela risque de vous assombrir toutes, si vous avez l'une pour l'autre de l'amour et qu'entre vous il y a de la charité. Mais celle qui serait vraiment malade, qu'elle le dise et prenne le remède nécessaire. Si vous avez perdu l'amour de vous-même, vous éprouverez tant de peine à être soulagée que vous n'avez à craindre ni de prendre un remède sans nécessité, ni de vous plaindre sans raison. Quand le besoin est réel, il serait encore plus grave de ne rien dire que de se soigner sans motif, et très mal si on ne vous montrait pas de la compassion.

(…)

3. Pensez qu'il y a tant de pauvres qui n'ont personne auprès de qui se plaindre. D'ailleurs, vous ne pouvez à la fois faire vœu de pauvreté et vouloir qu'on vous dorlote. Et pensez à toutes ces épouses, même de haute condition – j'en connais –, qui, bien qu'affligées de grands maux, pour ne pas chagriner leur époux n'osent se plaindre en dépit de grandes souffrances. Et vous ne voudriez tout de même pas que nous soyons venues ici pour être plus dorlotées qu'elles ! Oh, vous qui vous êtes affranchies de toutes les grandes peines du monde, sachez souffrir un petit peu pour l'amour de Notre-Seigneur sans en informer la terre entière ! Si une femme très mal mariée ne le dit ni ne se plaint, faisant en sorte que son mari n'en sache rien, et supporte ses souffrances sans se confier à personne, serions-nous incapables de garder entre Dieu et nous ces maux qu'Il nous envoie pour nos péchés ? D'autant plus que ce ne sont pas vos plaintes qui calmeront le mal !

(…)

Chapitre 13

Suite de la mortification ; comment il faut fuir les considérations et raisons de ce monde pour accéder à la véritable raison.

(…)

5. Oh, quelle immense charité nous ferait, et quel grand service rendrait à Dieu la religieuse qui, voyant qu'elle n'est pas de taille à supporter les habitudes de cette maison, le reconnaîtrait et s'en irait ! C'est d'ailleurs ce qui s'impose si elle ne veut pas vivre ici-bas un enfer, et, à Dieu ne plaise, un autre dans l'au-delà, ce qui est à craindre pour de multiples raisons ; peut-être ni elle ni les autres ne peuvent le comprendre aussi bien que moi.

(…)

7. Pour autant qu'il en existe ici-bas, cette maison est un paradis pour celle qui se contente exclusivement de contenter Dieu et ne fait aucun cas de son propre contentement. Elle y mène une très bonne vie ; mais si elle veut quelque chose de plus, elle va tout perdre, car elle ne peut rien attendre d'autre. Or une âme mécontente est comme celui qui éprouve de la

répugnance pour la nourriture : on a beau lui servir un mets délicieux, il en est écœuré ; ce que les personnes en bonne santé prennent grand plaisir à manger, lui soulève l’estomac. Ailleurs elle trouvera plus sûrement son salut ; elle pourra même atteindre peu à peu à une perfection qu’elle n’aura pu supporter dans cette maison, car ici on exige de vous tout à la fois. Même s’il faut du temps pour être intérieurement tout à fait détachée et mortifiée, extérieurement cela doit se manifester sur-le-champ. Et celle qui, voyant les autres se conduire de la sorte, et malgré la bonne compagnie qui l’entoure à toute heure, n’en tire pour elle-même aucun profit, non seulement n’ira pas mieux avec les années, je le crains, mais ira moins bien. Je ne dis pas qu’elle doive être aussi accomplie que ses compagnes, mais qu’on voie chez elle des signes d’amélioration ; tout de suite on s’aperçoit quand le mal est mortel.

Chapitre 16

De la différence qu'il doit y avoir entre la vie parfaite des contemplatifs et celle des personnes qui se contentent d'oraison mentale ; comment il arrive parfois que Dieu élève une âme distraite à la contemplation parfaite, et pourquoi. Ce chapitre est très important, ainsi que le suivant.

1. N'allez pas croire que je sois trop exigeante : oui, je dispose mes pions, comme on dit. Vous m'avez demandé de vous expliquer comment on entre en oraison. Pour moi, mes filles, bien que Dieu ne m'ait pas fait commencer ainsi puisque, encore aujourd'hui, je ne possède pas même une ébauche des vertus nécessaires, je ne connais d'autre méthode que celle que je vous ai exposée. Croyez-moi, quiconque ignore comment placer ses pièces sur l'échiquier, jouera mal, et, s'il ne sait pas mettre en échec ne saura faire mat. Vous allez me reprocher de parler d'un jeu alors qu'il n'y en a pas et n'y en aura jamais dans cette maison. Vous voyez quelle *Madre* vous a donnée Dieu : elle a connu même cette vanité-là ! Mais celle-ci, dit-on, est licite en certaines occasions ; en effet, plus nous jouerons à ce jeu, plus rapidement nous ferons échec

et mat ce Roi divin qui ne pourra ni ne souhaitera plus nous échapper.

2. La dame est celle qui va Lui donner du fil à retordre plus que toutes les autres pièces qui, elles aussi, se mettent de la partie. Il n’est dame comme l’humilité pour l’obliger à se rendre. C’est elle qui Le fit venir du ciel dans les entrailles de la Vierge, c’est grâce à elle que nous saurons L’attirer dans nos âmes. Et dites-vous bien que plus nous montrerons d’humilité, plus nous Le retiendrons ; et qu’on Le retient d’autant moins qu’on en manque. En vérité, je ne peux comprendre comment il pourrait y avoir humilité sans amour, ou amour sans humilité, ou qu’il soit possible que ces deux vertus existent sans un grand détachement de tout le créé.

3. Vous allez dire, mes filles : « À quoi bon nous parler de vertus quand nous avons tant de livres pour nous les enseigner ; ce que nous voulons, c’est parvenir à la contemplation. » Je vous répondrai que si vous me demandiez de vous enseigner la méditation, je pourrais vous en parler et vous conseiller à toutes de la pratiquer, quand bien même vous manqueriez de vertus. Car elle est à l’origine de toutes les vertus, et il y va de la vie de tous les chrétiens de s’essayer à cette pratique ; aucun d’eux, tout pécheur qu’il soit, si Dieu l’éveille à un tel bien, ne devra s’en détourner, comme je l’ai écrit ailleurs et comme l’ont écrit bien d’autres qui savent, eux, ce qu’ils disent, alors que moi, il est certain que je ne le sais pas – Dieu, lui, le sait.

4. Mais la contemplation, mes filles, c’est autre chose. Et il y a là une erreur très répandue : dès qu’une personne parvient à consacrer chaque jour un moment à réfléchir à ses péchés, ce qui est obligatoire à quiconque n’est pas seulement chrétien de par le nom, on dit aussitôt qu’elle est très contemplative ; et aussitôt on la veut parée de toutes les vertus qu’un grand contemplatif se doit d’avoir.

Elle-même se figure les posséder, et elle fait erreur. Elle n'a pas su placer ses pièces dès le début de la partie ; elle pensait qu'il suffisait de connaître la manière d'utiliser chacune pour faire échec et mat ; mais c'est impossible, car ce Roi-là se rend seulement à qui se rend à Lui tout entier.

5. Aussi, mes filles, si vous voulez que je vous indique le chemin pour parvenir à la contemplation, acceptez que je m'attarde sur certains détails qui, à première vue, pourraient vous paraître de moindre importance, mais qui, selon moi, le sont tout autant. Et si vous ne voulez ni les entendre ni les mettre en œuvre, contentez-vous de pratiquer l'oraison mentale votre vie durant ; car je vous l'affirme, à vous et à toute personne qui aspirerait à ce bien – mais je puis me tromper, car j'en juge par moi-même qui me suis efforcée pendant vingt ans d'y parvenir –, vous n'atteindrez pas à la véritable contemplation.

6. Je veux à présent vous expliquer, pour le cas où certaines d'entre vous ne le sauraient pas, ce qu'est l'oraison mentale. Et plaise à Dieu que nous la pratiquions comme il se doit ; mais j'ai bien peur qu'on n'y accède que très difficilement si on ne s'astreint pas à la vertu, à un degré moindre, cependant, que pour la contemplation. Et n'oubliez pas que le Roi de Gloire ne viendra pas dans notre âme pour s'unir à elle si nous ne luttons pas pour acquérir les grandes vertus.

(…)

Chapitre 17

Toutes les âmes ne sont pas faites pour la contemplation, certaines n'y parviennent que sur le tard ; la véritable humilité consiste à suivre le chemin que Dieu aura choisi pour nous.

(…)

3. J'ai passé plus de quatorze ans sans jamais pouvoir entrer en méditation autrement qu'avec un livre. Il y a certainement bien des personnes dans ce cas, et d'autres qui, même avec l'aide d'un livre, ne peuvent méditer, mais seulement prier vocalement : c'est la seule manière qu'elles ont de ne pas relâcher leur attention. Beaucoup d'esprits sont si distraits qu'ils ne parviennent à se fixer sur rien, et si agités que, même quand on veut les arrêter sur Dieu, les voilà qui se dispersent en mille vétilles, scrupules et doutes.

Je connais une vieille personne, pénitente et grande servante du Seigneur, dont la vie est des plus vertueuses. Depuis de nombreuses années, elle passe de longues heures à prier vocalement. Mais prier mentalement, elle n'y arrive pas ; elle parvient au mieux à maintenir, peu à

peu, sa pensée attentive à ses prières vocales. Nombre de gens sont comme elle. Mais s'il y a humilité, je pense qu'au bout du compte ces personnes s'en tirent tout aussi bien que celles à qui sont accordés des plaisirs nombreux ; et elles sont davantage en sûreté. Parce qu'on ne sait jamais si les plaisirs nous viennent de Dieu ou du démon. Et s'ils ne viennent pas de Dieu, nous sommes en grand danger, car le démon travaille à nous inspirer de l'orgueil. S'ils viennent de Dieu, il n'y a rien à craindre ; ils apportent avec eux l'humilité, comme je l'ai expliqué longuement dans mon précédent livre.

(…)

Chapitre 19

Elle commence à exposer ce qu'est l'oraison. Elle s'adresse, de ce fait, à des âmes qui ne peuvent user de leur entendement.

1. Il y a si longtemps que j'ai écrit ce qui précède, sans avoir eu l'occasion d'y revenir ni de me relire, que j'en ai oublié ce que je disais. Pour ne pas perdre de temps, je vais donc continuer comme cela me viendra, sans me préoccuper de l'ordonnance. (…)

2. Il est des âmes et des esprits aussi impétueux qu'un cheval emballé et que nul ne peut maîtriser. Ils vont d'un côté et de l'autre, toujours dans l'agitation. C'est leur nature, ou bien Dieu qui le permet. Je les plains beaucoup ; pour moi, ils sont comme des personnes assoiffées qui aperçoivent de l'eau au loin ; mais, quand elles veulent s'en approcher, on leur barre le passage, que ce soit au commencement, au milieu ou à la fin. Lorsque, après de nombreux et pénibles efforts, elles ont vaincu leurs premiers ennemis, elles succombent aux seconds et choisissent de mourir de soif plutôt que de boire d'une eau qui leur coûterait si cher. Elles n'ont pas su batailler jusqu'au bout, le courage leur a manqué. Quant à celles

qui en ont suffisamment pour vaincre aussi leurs deuxièmes ennemis, elles se trouvent sans force devant le troisième, alors même qu'elles n'étaient peut-être qu'à quelques pas de cette fontaine d'eau vive dont le Seigneur a dit à la Samaritaine que quiconque boirait de son eau ne souffrirait plus de la soif. (…)

3. L'eau a, entre autres, trois propriétés qui viennent ici à point nommé pour vous donner à comprendre ce que j'ai à dire. La première est qu'elle rafraîchit : même s'il fait une chaleur suffocante, on n'en ressent plus aucun effet dès qu'on se trouve au bord de l'eau. Si un grand feu se déclare, on l'éteint avec de l'eau, à moins que ce ne soit un feu de goudron car il n'en brûle alors que plus fort. Oh, mon Dieu, quelle merveille qu'un feu avivé par l'eau quand il est fort, puissant, non soumis aux éléments, puisque l'eau, bien que lui étant opposée, au lieu de l'éteindre attise la flamme ! Il me serait utile ici de pouvoir m'entretenir avec quelqu'un qui s'y entende en philosophie ; j'apprendrais ainsi les propriétés des choses et saurais m'expliquer, alors que je m'y attarde sans bien savoir les décrire ni peut-être même les comprendre.

4. Sitôt que Dieu, mes sœurs, vous aura donné à boire de cette eau, et vous autres qui en buvez déjà, vous y prendrez goût et verrez combien le véritable amour de Dieu – s'il est dans toute sa force, enfin libéré des choses de ce monde et volant bien au-dessus – est le maître de tous les éléments et du monde. Et puisque l'eau vient de la terre, ne craignez pas qu'elle éteigne ce feu de l'amour de Dieu ; elle n'est pas de sa juridiction. Bien qu'ils soient opposés, il est désormais le maître absolu, et elle ne peut rien contre lui. (…) L'eau qui naît dans la terre n'a donc, je le répète, aucun pouvoir contre ce feu qui ne prend pas naissance dans une matière aussi basse, lui dont les flammes montent si haut. On voit d'autres feux, allumés par un si faible amour de Dieu que le moindre embarras

va les éteindre. Mais pas celui-là, non ; même si tout un océan de tentations le submerge, cela ne l'empêchera pas de brûler si fort qu'il les vaincra toutes.

5. Quant à l'eau qui pleut du ciel, elle l'éteindra encore moins. Ils ne sont pas opposés, puisqu'ils ont même origine. Il n'y a donc pas à craindre que l'un de ces éléments nuise à l'autre ; au contraire, ils se renforcent mutuellement. De la même manière, l'eau des vraies larmes, celles que l'on verse durant la véritable oraison, et qui sont un don du Roi du Ciel, aide le feu à brûler plus fort et plus longtemps ; quant au feu, il aide l'eau à refroidir. Ô mon Dieu ! Est-il rien de plus beau, de plus merveilleux que ce feu qui refroidit ! Oui, et il va même jusqu'à glacer toute inclination pour le monde dès qu'il s'unit à l'eau vive du ciel, source d'où viennent ces larmes qui nous sont accordées et que, malgré tous nos efforts, nous ne pouvons obtenir par nous seuls. Il est donc certain que cette eau ne laisse de chaleur à rien qui la retiendrait ici-bas ; tout ce qu'elle veut, c'est propager ce feu dont le propre est de ne pas se contenter de peu : s'il pouvait, il embraserait le monde entier !

6. L'autre propriété de cette eau est de rendre propre ce qui ne l'est pas. Que deviendrait le monde s'il n'y avait pas d'eau pour laver ? Savez-vous à quel point cette eau vous purifie, eau vive, eau céleste, eau limpide, lorsqu'elle n'est ni trouble ni fangeuse, mais qu'elle tombe du ciel ? Il suffit de la boire une seule fois pour qu'elle laisse l'âme, je puis vous l'assurer, claire et lavée de toutes ses fautes. Car lorsque Dieu, comme je l'ai déjà écrit, nous permet de boire de cette eau – ce qui ne dépend pas de nous, cette union avec Dieu étant tout à fait surnaturelle –, c'est pour laver notre âme, la débarrasser de la fange et de la misère où ses fautes l'avaient plongée. Quant aux plaisirs obtenus par l'entremise de l'entendement, ils ont beau faire, leurs eaux coulent à même la terre. Ces plaisirs-là

ne boivent pas l'eau à la source ; et, en chemin, l'eau ne peut éviter toute sorte d'obstacles fangeux ; aussi n'est-elle ni aussi pure ni aussi propre. Pour moi, je le répète, toute oraison qui se développe avec l'aide de l'entendement ne mérite pas le nom d'« eau vive ». Car malgré nos efforts, nous ne pouvons empêcher qu'en chemin ne vienne inévitablement adhérer à notre âme, du fait de notre corps et de notre vilenie naturelle, un peu de ces choses dont nous ne voulions point.

(…)

8. Une autre propriété de cette eau est qu'une simple gorgée apaise notre soif. Par soif j'entends désir de quelque chose dont nous avons grand besoin, au point d'en mourir si nous en manquons totalement. Voilà chose bien étrange, qui nous tue si nous en manquons, mais qui nous fait mourir par son abondance, comme ces gens qui meurent submergés. Oh mon Dieu, me plonger dans cette eau vive jusqu'à en perdre la vie !

(…)

14. Pourquoi croyez-vous, mes filles, que j'aie choisi de présenter le but et la récompense avant même de parler du combat, en vous disant tout le bien qu'on éprouve à boire de cette source céleste, de cette eau vive ? Pour que vous ne soyez pas affectées par les tourments et obstacles que vous trouverez en chemin, pour que vous gardiez courage et ignoriez la fatigue. Une fois arrivées, quand il ne vous restera plus qu'à vous baisser pour boire à la source, il se peut, comme je l'ai dit, que vous abandonniez la partie et perdiez ce bien par crainte de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à lui et d'en être indigne.

15. Sachez que Dieu nous convie tous. Ceci est pure vérité, et on ne saurait en douter. Si cette invitation n'était pas générale, quand le Seigneur nous appelle, Il ne dirait pas : *Je vous donnerai à boire*. Il dirait : *Venez tous,*

car vous n’y perdrez point ; et Je donnerai à boire à qui Me plaira. Mais comme Il nous a conviés sans y mettre aucune restriction, je suis certaine que tous ceux qui n’abandonneront pas en chemin auront leur part de cette eau vive. (…)

Chapitre 21

Combien il importe de commencer à faire oraison avec détermination, sans prêter l'oreille aux inconvénients que le diable nous oppose.

1. Ne soyez pas surprises, mes filles, qu'il faille considérer tant de choses avant d'entreprendre ce voyage divin, qui emprunte la voie royale menant au ciel. À la suivre on gagne un grand trésor ; aussi est-il juste qu'il nous en coûte beaucoup. Viendra le moment où nous comprendrons que le prix à payer n'est rien, en comparaison de ce que nous en retirons.

2. Pour en revenir aux personnes qui veulent suivre cette voie et ne pas s'arrêter avant d'atteindre au but, qui est de boire cette eau vive, je répète qu'il est très important pour elles de bien commencer ; mais, surtout, d'être déterminées, fermement déterminées à ne pas s'arrêter avant d'y parvenir, et cela, quoi qu'il advienne, quoi qu'il survienne, quoi qu'il en coûte, quoi que les autres en disent, pourvu qu'on y arrive, même si on meurt en chemin, même si le courage manque à l'idée de supporter tant de souffrances, même si le monde entier s'écroule. On entend si souvent dire : « les dangers sont

nombreux », « une telle s’y est perdue », « un autre s’est fourvoyé », « un autre encore, bien que sans cesse en prière, a succombé », « ces gens-là font du tort à la vertu », « ce n’est pas fait pour les femmes, elles pourraient être le jouet d’illusions », « mieux vaut les laisser à leur rouet », « elles n’ont nul besoin de ces satisfactions-là », « le *Pater* et l’*Ave*, c’est bien assez pour elles ».

(…)

5. Ne faites jamais cas des peurs qu’on voudrait vous inspirer ni des périls qu’on vous représenterait. Il ferait beau voir que je veuille suivre un chemin infesté de voleurs sans courir aucun danger, alors que je suis à la recherche d’un immense trésor ! Tel qu’est le monde aujourd’hui, ne vous attendez pas à ce que les gens vous laissent tranquillement vous emparer de ce trésor quand, pour un liard, ils perdent le sommeil des nuits durant et vous mettent l’inquiétude dans le corps et dans l’âme. Lorsque, pour aller le gagner – ou le voler, puisque le Seigneur dit que les plus courageux s’en emparent –, vous empruntez la voie royale, la voie la plus sûre, celle qu’ont suivie Notre Roi, Ses élus et Ses saints, on vous fait peur en vous disant que de nombreux dangers vous guettent ; mais ceux qui partent à la conquête de ce bien sans suivre aucun avis, sans connaître le chemin, savez-vous à quels dangers ils s’exposent ?

6. Oh, mes filles ! Ces dangers sont alors incomparablement plus nombreux ; seulement, on s’en rend compte trop tard, quand il n’y a personne pour nous tendre la main, pas d’eau à boire, ni peu ni prou, pas une mare ni le moindre ruisseau. Comment voulez-vous que, sans une goutte de cette eau, on continue sur une voie où il y a tant d’ennemis à combattre ? Il est clair que quiconque s’y aventure finira par mourir de soif. Que nous le voulions ou non, mes filles, nous nous acheminons tous vers cette source, mais de différentes manières. Aussi,

croyez-moi et ne laissez personne vous abuser en vous montrant un autre chemin que celui l’oraison.

(…)

Chapitre 25

Comment l'âme gagne à prier oralement avec perfection, et de quelle manière il advient que Dieu l'élève à des choses surnaturelles.

1. Et n'allez pas penser qu'on tire peu de gain d'une prière orale parfaite : il est très possible, je vous le dis, qu'au moment où vous récitez le *Pater* ou une autre prière vocale, le Seigneur vous fasse accéder à la contemplation parfaite. C'est la manière que choisit Sa Majesté pour montrer qu'Elle entend qui Lui parle ; et Sa grandeur nous parle à son tour, suspendant notre entendement, interrompant notre pensée, nous ôtant les mots de la bouche, comme on dit ; aussi ne peut-on parler, même quand on le veut, qu'au prix de grands efforts.

2. L'âme comprend que ce Maître divin n'a nul besoin du bruit des paroles pour l'instruire : Il a suspendu les puissances qui, si elles agissaient, seraient plus nuisibles qu'utiles. L'âme jouit sans savoir. L'âme est dans un brasier d'amour et ne comprend pas comment elle aime. Elle reconnaît qu'elle jouit de ce qu'elle aime, mais ne sait comment elle en jouit. Elle se rend compte que l'entendement serait incapable de désirer pareille

jouissance. Cet amour la brûle sans qu'elle sache comment. Mais, dès qu'elle peut comprendre quelque chose, elle voit que ce bien-là ne peut se mériter même si, pour l'obtenir, on endurait ici-bas mille tourments à la fois. C'est un don du Maître de la terre et du Ciel, qui sait donner à la mesure de Sa grandeur.

Voilà, mes filles, ce qu'est la contemplation parfaite.

3. Vous comprendrez à présent la différence qu'il y a entre cette contemplation et l'oraison mentale telle que je vous l'ai décrite plus haut, et qui consiste à considérer et comprendre ce que nous disons, à qui nous le disons, et qui nous sommes pour oser nous adresser à si grand Seigneur. Considérer cela et aussi combien peu nous L'avons servi, alors même que nous sommes dans l'obligation de beaucoup Le servir, voilà en quoi consiste l'oraison mentale. C'est tout simplement cela, il n'y a pas de quoi vous en effrayer. Tandis que réciter le *Pater*, l'*Ave*, ou ce que vous voudrez, c'est de l'oraison vocale. (…) Autant dans l'une que dans l'autre, nous pouvons agir par nous-mêmes, avec l'aide de Dieu. Dans la contemplation telle que je viens de vous la décrire, nous ne pouvons rien : c'est Sa Majesté qui fait tout, c'est Elle qui est à l'œuvre sur notre nature.

4. J'ai longuement, et du mieux que j'ai pu, expliqué la contemplation dans des pages écrites, comme je l'ai dit, à la demande de mes confesseurs qui voulaient savoir ce qu'a été ma vie ; je ne me répéterai pas et n'en parlerai donc ici que très brièvement. Celles qui, parmi vous, ont eu le bonheur d'être amenées par Dieu à l'état de contemplation, auraient intérêt à les lire, car elles contiennent des indications et des conseils que le Seigneur a bien voulu me donner et qui pourraient, je crois, leur apporter aide et consolation ; c'est ce que pensent aussi certaines personnes qui les ont lues et qui en font cas. J'ai honte de vous conseiller de lire le récit de

ma vie, et le Seigneur sait combien je suis confuse en écrivant beaucoup de ces choses que vous y trouverez. Béni soit-il, Lui qui m'accepte telle que je suis ! Quant à celles qui parviendraient à l'oraison surnaturelle, qu'elles tâchent de lire ces pages après ma mort. Et celles qui ne parviendraient pas jusque-là, qu'elles ne s'en donnent pas la peine et s'efforcent simplement d'appliquer ce que je dis ici, en s'en remettant au Seigneur. Lui seul peut vous faire ce don et Il ne vous le refusera pas si, au lieu de vous arrêter en chemin, vous poursuivez vos efforts jusqu'à atteindre au but.

Chapitre 26

Différents moyens de parvenir au recueillement de la pensée. C’est un chapitre très profitable pour ceux qui commencent à pratiquer l’oraison.

(…)

4. On dit que la femme, pour être bonne épouse, doit montrer de la tristesse si son mari est triste et, s’il est joyeux, avoir l’air joyeuse même si elle ne l’est pas – voyez à quelle contrainte vous avez échappé, mes sœurs ! C’est ainsi que le Seigneur se comporte vis-à-vis de vous, mais sans feindre, en toute sincérité : Il devient votre sujet, car Il veut se soumettre à votre volonté et que vous soyez maîtresse. Si vous êtes d’humeur joyeuse, considérez-Le ressuscité ; il vous suffira de L’imaginer sorti de Son sépulcre pour vous réjouir. Et dans quelle clarté, dans quelle beauté ! Majestueux, victorieux, plein de joie ! Car Il est sorti triomphant d’une bataille où Il a gagné un immense Royaume qu’Il veut tout entier pour vous, comme Lui-même est à vous. Est-ce trop vous demander que de tourner parfois vos regards vers Celui qui vous donne tant ?

(…)

10. Prenez un bon livre écrit en castillan ; cela vous aidera à rassembler vos pensées, à bien faire votre prière vocale, à préparer peu à peu votre âme, en usant de flatteries et de moyens détournés pour ne pas lui faire peur. N'oubliez pas qu'elle est séparée de son Époux depuis de nombreuses années, et qu'avant de revenir habiter chez Lui, il lui faut négocier habilement son retour. Voilà comment nous sommes, pauvres pécheurs : notre âme et nos pensées sont tellement habituées à ne se préoccuper que de leur plaisir – de leurs tourments, devrais-je dire – que la pauvre âme ne sait même plus qui elle est : pour qu'elle retrouve du bonheur à être chez elle, il faut user de bien des artifices et avancer pas à pas, sans quoi nous n'arriverons jamais à rien.

(…)

Chapitre 28

Où elle explique ce qu'est l'oraison de recueillement et par quels moyens on peut y accéder.

(…)

2. Vous le savez : Dieu est partout. Et, comme on dit très justement : là où est le roi est aussi la cour. Oui, là où est Dieu, c'est le Ciel. Et vous pouvez le croire en toute certitude : là où est Sa Majesté, là aussi est toute gloire. Mais rappelez-vous ce que dit saint Augustin, qui cherchait le Seigneur en des lieux divers et finit par le trouver au-dedans de lui-même. Pensez-vous qu'il importe peu à une âme dissipée de comprendre cette vérité et de s'apercevoir qu'elle n'a nul besoin d'aller au Ciel pour parler avec son Père éternel et pour jouir de Sa présence, qu'elle n'a pas même besoin d'élever la voix ? Elle aura beau parler tout bas, Il est si proche de nous qu'Il entendra. Et elle n'a pas non plus besoin d'avoir des ailes pour monter jusqu'à Lui, mais de rester en solitude, de regarder au-dedans de soi et de ne pas s'étonner d'y trouver un Hôte aussi bon ; puis, en toute humilité, de s'adresser à Lui comme à un père, de Lui raconter ses

peines, de Lui demander comment y remédier, tout en sachant qu’elle n’est pas digne d’être Sa fille.

(…)

Chapitre 30

De l’importance qu’il y a à bien comprendre ce que l’on demande dans l’oraison. (…) Elle commence à expliquer ce qu’est l’oraison de quiétude.

(…)

7. Si vous n’alliez m’objecter que je traite ici de contemplation, ce serait le moment de parler un peu de la manière dont on débute dans la pure contemplation – ceux qui y accèdent la nomment oraison de quiétude. Comme j’ai dit que je traitais ici de l’oraison vocale, on pourrait croire, quand on n’en a pas l’expérience, qu’il n’y a aucun lien entre l’une et l’autre ; mais moi je sais qu’il y en a. Si donc je vous en parle, et veuillez me le pardonner, c’est que je connais plusieurs personnes pratiquant l’oraison vocale et que Dieu élève, sans qu’elles sachent comment, à la plus haute contemplation. J’en ai connu une, en particulier, qui n’a jamais pu faire autre chose que de l’oraison vocale, mais qui à force de s’y attacher, a tout eu. Pourtant, dès qu’elle n’était plus en prières, son attention s’égarait, ce qui l’affligeait beaucoup. Plaise à Dieu que notre oraison mentale vaille sa prière vocale ! Il lui arrivait de passer plusieurs heures à dire des *Pater*

pour chacune des circonstances où le Seigneur a versé Son sang, ainsi que quelques autres prières. Elle vint me trouver un jour, très affligée, en me disant qu'elle ne savait pas pratiquer l'oraison mentale et ne pouvait entrer en contemplation, mais seulement prier oralement. Je lui demandai quelles prières elle récitait ; je compris alors qu'elle était si bien pénétrée du *Pater* qu'elle parvenait par là à la pure contemplation et que le Seigneur l'élevait jusqu'à Lui pour atteindre à l'union. On voyait d'ailleurs, à la manière dont elle se comportait, qu'elle recevait de grandes faveurs, car elle n'employait sa vie qu'à faire le bien. J'en ai loué le Seigneur, mais n'ai pu m'empêcher d'envier sa prière vocale.

Si c'est vrai – et ça l'est –, vous qui êtes hostiles à ceux qui pratiquent la contemplation, n'allez pas vous en croire exemptés si vous faites vos prières vocales comme il se doit et que votre conscience est pure.

(…)

Chapitre 31

Elle poursuit sur le même sujet, et explique ce qu'est l'oraison de quiétude. Quelques avertissements à ceux qui la pratiquent. C'est un chapitre très important.

1. Je veux aussi, mes filles, vous expliquer ce qu'est l'oraison de quiétude – d'après ce qu'on m'en a dit, ou ce que le Seigneur a bien voulu me faire comprendre, sans doute pour que je vous le rapporte. C'est avec cette oraison, me semble-t-il, que Dieu commence à nous démontrer qu'Il entend notre requête, qu'Il est prêt à nous faire don ici-bas de Son royaume afin que nous puissions en toute sincérité Le glorifier, sanctifier Son nom et veiller à ce que tous fassent de même.

2. C'est un état surnaturel, et, malgré tous nos efforts, nous ne pouvons y atteindre par nos seuls moyens. C'est l'âme trouvant la paix ; ou, plutôt, le Seigneur la lui communiquant par Sa présence, comme Il le fit pour Siméon le Juste, car toutes nos puissances alors s'apaisent. L'âme comprend, mais d'une manière toute autre que lorsqu'elle comprend avec ses sens extérieurs, qu'elle est enfin tout près de Dieu, qu'il suffirait de bien peu pour ne faire qu'un avec Lui dans l'union. Ce n'est pas

parce qu’elle Le voit avec les yeux du corps ni ceux de l’âme. (…) Elle-même ne comprend pas comment elle comprend ; elle sait seulement qu’elle est dans le Royaume, ou tout du moins près du Roi qui va lui en donner l’accès. On dirait que l’âme est trop respectueuse pour oser encore rien demander. C’est comme un assoupissement intérieur et extérieur ; l’être extérieur – disons le corps pour que vous me compreniez mieux – voudrait ne plus remuer, comme quelqu’un qui, ayant presque atteint au but de son voyage, se repose afin de mieux se remettre en chemin, car le repos va redoubler ses forces.

(…)

9. Retenez bien la comparaison qui va suivre, je pense qu’elle est assez bien choisie : l’âme est dans la même situation qu’un enfant encore à la mamelle quand il tête le sein et que sa mère, qui veut le choyer, pour qu’il n’ait pas à sucer lui fait couler le lait dans la bouche De même manière, et sans aucun effort de l’entendement, la volonté aime ; le Seigneur veut que, sans y penser, elle sache qu’elle est en Sa présence et qu’elle boive le lait que Sa Majesté lui verse dans la bouche ; qu’elle jouisse de ce délice ; qu’elle reconnaisse que le Seigneur lui accorde cette faveur et qu’elle jouisse d’en jouir. Mais, surtout, qu’elle ne cherche pas à comprendre comme elle en jouit ni de quoi elle jouit ; qu’elle s’oublie elle-même, car Celui qui est à ses côtés n’oubliera pas de lui donner ce qui lui convient. Si elle se met à lutter avec l’entendement pour le faire participer à ce qu’elle éprouve, elle n’y suffira pas : elle va forcément laisser tomber le lait de sa bouche et perdre la nourriture divine.

10. C’est en cela que cette oraison diffère de celle où l’âme tout entière est unie à Dieu car, alors, elle n’a pas même besoin d’avaler cette nourriture : sans qu’elle sache comment, le Seigneur en elle la dépose. Dans

l’oraison dont nous parlons, on dirait qu’Il veut la faire travailler un petit peu, mais sans la fatiguer, si bien qu’elle le ressent à peine. C’est l’entendement qui la tourmente, ce qui n’est pas le cas lorsqu’il y a union des trois puissances, car Celui qui les a créées suspend leurs effets : Il fait en sorte qu’elles soient tout entières occupées de la joie qu’Il donne, sans qu’elles puissent savoir comment ni le comprendre.

(…)

12. (…) Il y a des personnes, et j’ai été l’une d’elles, que le Seigneur ne cesse d’attendrir en leur donnant de saintes inspirations, en éclairant pour elles la totalité de Son mystère, en leur offrant Son Royaume, en les élevant à l’oraison de quiétude, et qui, pourtant, font la sourde oreille. Elles ont tant de plaisir à parler et à débiter quantité de prières orales, très vite, comme quand on veut se débarrasser d’une tâche, elles sont tellement habituées à le faire quotidiennement que même si, je le répète, le Seigneur dépose Son Royaume entre leurs mains, elles n’en veulent pas. Ces personnes-là pensent qu’elles servent mieux Sa cause avec leurs prières, et s’écartent ainsi du chemin.

13. Ne faites pas comme elles, mes sœurs ; restez attentives quand le Seigneur vous fera pareille faveur. Dites-vous bien que vous risquez de perdre un grand trésor, et que vous en faites bien plus en disant de temps à autre un mot du *Pater* qu’en le récitant très souvent et très vite. Celui que vous priez est tout près de vous, Il ne peut manquer de vous entendre. (…)

Chapitre 34

Elle poursuit sur le même sujet. Chapitre plein d'enseignements pour toute personne qui vient de recevoir le Saint Sacrement.

(…)

4. Ne vous inquiétez pas d'un autre pain, vous autres qui vous êtes abandonnées pour de bon à la volonté de Dieu ; je veux dire pendant le temps que vous faites oraison, car vous traitez alors de choses plus importantes : il est d'autres moments pour travailler et gagner de quoi manger. Mais n'allez surtout jamais occuper votre esprit à ces soucis ; que le corps travaille, car il est bon que vous cherchiez à vous nourrir tandis que l'âme demeure en paix. Laissez à votre Époux – comme je l'ai déjà longuement expliqué – le soin de votre subsistance : toujours Il y pourvoira.

5. C'est comme lorsqu'un serviteur entre chez un nouveau maître : il se doit de le satisfaire en tout. Quant au maître, il a l'obligation de nourrir son serviteur aussi longtemps que celui-ci est sous son toit et qu'il le sert, à moins que lui-même ne soit pauvre au point de n'avoir

rien, ni pour l'un ni pour l'autre. Ici, cela ne peut arriver : le Maître est et restera toujours Riche et Puissant. Il ne serait donc pas justifié que le serviteur demande à manger, puisqu'il sait que son Maître est tenu de le nourrir et qu'Il le fera. Aussi Celui-ci aura-t-il raison de lui dire qu'il se contente de Le servir et de Le satisfaire, qu'il n'a pas à s'occuper de ce qui ne le concerne pas, car cela nuirait à son travail. (…)

6. Pensez-vous que cette très sainte nourriture n'est pas substance suffisante pour nos corps, et ignorez-vous qu'elle est même un puissant remède contre les maux corporels ? Moi, je peux vous l'assurer ; je connais une personne qui a été atteinte de graves maladies et qui, souvent, alors qu'elle était en proie à de terribles douleurs, comme si une main les lui avait ôtées se retrouvait complètement guérie. Cela s'est produit à maintes reprises, et cependant elle souffrait de maladies reconnues qu'il lui était impossible, je crois, de simuler. Les merveilles accomplies par ce Pain très saint, chez ceux qui le reçoivent avec dignité, sont notoires ; aussi ne vous dirai-je pas toutes celles dont fut gratifiée cette personne dont j'ai parlé ; je suis bien placée pour le savoir, et puis affirmer qu'elle ne mentait pas. Mais le Seigneur l'avait dotée d'une foi si vive que lorsqu'elle entendait certaines personnes dire qu'elles auraient aimé vivre à l'époque où le Christ, notre bien, était de ce monde, elle en riait à part soi : à quoi bon, se disait-elle, puisqu'elles ont Sa présence dans le Très-Saint-Sacrement de manière aussi réelle qu'alors ?

7. Je sais encore que durant des années, quand elle communiait, cette personne qui, pourtant, était loin d'être parfaite, voyait aussi clairement que si c'était avec les yeux du corps le Seigneur entrer chez elle ; et comme elle croyait vraiment que le Seigneur entrait dans sa pauvre demeure, elle s'efforçait d'aviver sa foi afin de se dégager

autant que possible de toutes choses extérieures et d'y entrer avec Lui. Elle s'efforçait aussi au recueillement des sens, pour qu'eux tous comprennent quelle immense faveur c'était là, je veux dire pour qu'ils ne fassent pas obstacle à ce que l'âme Le connaisse. Elle se voyait à Ses pieds et pleurait avec Madeleine ni plus ni moins que si elle L'avait vu avec les yeux du corps dans la maison du pharisien.

(…)

9. Si vous êtes peinées de ne pas le voir avec les yeux du corps, dites-vous bien que cela ne nous convient pas. Une chose est de Le voir Glorifié, et une tout autre de Le voir comme lorsqu'Il était en ce monde. Nous sommes d'un naturel trop faible, aucun de nous ne pourrait le supporter ; le monde n'existerait plus, personne ne voudrait y vivre. Car dès l'instant que nous aurions porté le regard sur cette vérité éternelle, nous comprendrions que tout ce dont nous faisons ici grand cas n'est que leurre et mensonge. Et puis comment, Le voyant si Majestueux, la pauvre pécheresse que je suis et qui L'a tant offensé oserait-elle se tenir si près de Lui ? Sous l'apparence de ce pain, Il est d'un abord plus facile : quand le Roi est déguisé, on se croit en effet autorisé à s'adresser à Lui avec moins d'égards et de marques de respect. Et Il est bien obligé de l'accepter, semble-t-il, puisqu'Il a voulu se déguiser.

(…)

Chapitre 36

Où il est question de ces paroles du Pater : « Dimitte Nobis debita nostra. »

1. Et notre bon Maître (…) poursuit la prière qu'Il nous enseigne par ces mots : *Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

2 (…) Il y a là, mes sœurs, beaucoup à réfléchir. En effet, c'est une chose très sérieuse et importante de savoir que le Seigneur nous pardonne des fautes qui mériteraient le feu éternel, et qu'Il nous pardonne à une condition bien modeste : que nous pardonnions à notre tour. Moi qui ai de si pauvres pardons à vous offrir, Seigneur, Vous allez devoir me pardonner gratuitement. Votre miséricorde aura une fois de plus l'occasion de se manifester. Soyez béni, Vous qui me supportez malgré ma pauvreté, car ce que Votre Fils a promis en notre nom à tous, au vu de qui je suis et de ma grande indigence je devrais en être exclue.

3. Ô Seigneur ! y a-t-il dans mon entourage des personnes qui n'auraient pas compris cela ? S'il y en a, en

Votre nom je leur demande de ne pas oublier ce que je viens de dire et de ne faire aucun cas de ces petits riens que l'on appelle offenses ; se préoccuper de ces points d'honneur, c'est un peu comme si, pareils à des enfants, nous prétendions construire une maison avec des brins de paille. Mon Dieu, mes sœurs, si seulement nous comprenions ce qu'est l'honneur, et en quoi consiste la perte de notre honneur ! Je ne parle pas pour nous, car ce serait très mal si nous ne l'avions pas encore compris ; je parle pour moi à l'époque où je me flattais d'avoir de l'honneur sans savoir de quoi je parlais, et que je me conduisais comme je le voyais faire aux autres. Oh, si vous saviez de quoi je m'offensais, j'en ai honte aujourd'hui ! Et encore, je n'étais pas parmi les plus scrupuleuses en la matière. Seulement voilà : je me trompais sur l'essentiel, car je ne considérais ni ne faisais cas de l'honneur qui nous est de quelque profit, et c'est le seul qui profite à l'âme. Comme il a dit vrai, celui qui affirmait qu'honneur et profit ne vont jamais de pair, encore que j'ignore s'il l'a dit à ce propos. Il faut prendre cela au pied de la lettre, car le profit de l'âme et ce que dans le monde on nomme honneur s'excluent l'un l'autre. C'est effrayant comme le monde tourne à l'envers. Béni soit le Seigneur qui nous en a retirées.

4. Mais prenez garde, mes sœurs, car le démon, lui, ne nous a pas oubliées : il trouve moyen d'introduire ses propres points d'honneur et d'imposer sa loi jusque dans les monastères. On y est élevé à certaines dignités, ou abaissé comme dans le monde. Les personnes lettrées sont considérées selon les études qu'elles ont faites – je ne connais rien à tout cela ; celui qui enseigne la théologie ne va pas s'abaisser à enseigner la philosophie, et il se fait un point d'honneur de ne point descendre, mais de monter. Et s'il y était contraint par obéissance, il y verrait une offense. (…) Et puis le démon trouve toujours

de bonnes raisons, lesquelles, même selon la loi de Dieu, semblent prouver qu’il est dans le vrai. Voyez ce qui se passe chez nous : celle qui a été prieure n’a plus le droit d’occuper un emploi inférieur ; la plus ancienne n’oublie pas qu’on lui doit des égards, et il nous arrive même de nous en faire un mérite puisque c’est notre Ordre qui le veut ainsi.

(…)

6. Oh, pour l’amour de Dieu, mes sœurs ! Nous nous sommes trompées de chemin, depuis le début nous avons fait fausse route ; et plaise à Dieu que nulle âme ne se perde pour une question d’honneur sans avoir compris en quoi réside l’honneur.

(…)

Chapitre 38

Qui traite de la nécessité où nous sommes de supplier Notre Père éternel de nous accorder ce que nous demandons par ces mots : « Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. » *Ceci est très important.*

(…)

5. Là où le démon peut à notre insu nous faire beaucoup de mal, c'est lorsqu'il nous fait croire que nous avons des vertus alors que nous en sommes dépourvues. Ceci est pire qu'une peste. (…) Le remède, mes sœurs ? Le meilleur me paraît être celui que nous enseigne notre Maître : prier et supplier le Père éternel de nous tenir à l'écart de la tentation.

6. De mon côté, je veux vous en proposer un autre : comprendre que si le Seigneur nous a dotées d'une vertu, nous devons l'accueillir comme un don qu'Il peut nous reprendre, ce qui arrive en vérité bien souvent parce que Dieu, dans Sa Providence, l'aura voulu ainsi. Ne l'avez-vous pas observé sur vous-mêmes, mes sœurs ? Moi, oui : parfois il me semble que je suis très détachée de tout, et

quand vient le moment d’en faire la preuve, je le suis pour de vrai ; mais, à d’autres moments, je me vois si attachée, et à des choses dont la veille je me serais peut-être moquée, que je me reconnais à peine. D’autres fois, il me semble que je suis pleine de courage et que je ne reculerais devant rien pour servir Dieu ; et, au moment d’agir, il en est ainsi dans certains cas. Mais le lendemain, je serais peut-être incapable de tuer une fourmi pour le service de Dieu si on m’opposait la moindre résistance. À certains moments, il me semble qu’on peut médire de moi et raconter ce qu’on voudra à mon sujet, cela m’est bien égal. Et, souvent, quand cela arrive, j’en éprouve même du contentement. Puis vient le jour où il suffit d’un mot pour m’affliger, où j’aimerais fuir ce monde tant je suis lasse de tout. Et je ne suis pas la seule dans ce cas : j’ai pu observer ces mêmes retournements chez des personnes bien meilleures que moi, et je sais que cela arrive.

7. Ainsi donc, laquelle d’entre nous osera dire qu’elle est riche de vertu quand il suffit qu’elle ait besoin de sa vertu pour s’en trouver dépourvue ? Non, mes sœurs, non ; pensons toujours que nous sommes pauvres et ne nous endettons pas si nous n’avons pas de quoi payer. Car le trésor viendra d’ailleurs, et nous ne savons pas jusqu’à quand Dieu voudra nous laisser dans notre prison de misère sans rien nous donner. Ceux qui, nous croyant bonnes, nous accordent faveurs et honneurs (…) auront été abusés tout autant que nous-mêmes. Il est vrai que, si nous servons humblement le Seigneur, Il finit par nous secourir quand nous sommes dans le besoin. Mais si vous ne donnez aucune preuve manifeste de cette vertu, d’un instant à l’autre comme on dit, le Seigneur peut vous abandonner. Il vous fait l’immense faveur de vous accorder le désir de cette vertu, pour que vous

compreniez qu’en vérité nous ne possédons rien que nous n’ayons reçu.

(…)

Chapitre 39

Elle poursuit sur le même sujet, prévient de différentes tentations et indique comment y échapper.

1. Gardez-vous aussi, mes filles, de ces accès d'humilité auxquels le démon nous dispose et qui nous font considérer avec grande inquiétude le poids de nos péchés. (…)

2. Soyez très attentives à ce que je vais vous dire à présent ; car si, en certaines occasions, le fait de vous juger misérables est signe d'humilité et de vertu, d'autres fois au contraire, c'est le signe que vous cédez à une très mauvaise tentation. Étant moi-même passée par là, je la connais bien. L'humilité n'inquiète pas l'âme, elle ne la trouble ni ne la tourmente, si grande soit-elle. Au contraire, elle apporte paix, plaisir et quiétude. Lorsque, considérant notre misère, nous comprenons très clairement que nous méritons l'enfer, et en sommes affligées et pensons qu'il est juste qu'on nous haïsse et osons à peine implorer miséricorde, s'il s'agit d'une bonne humilité cette affliction s'accompagne de tant de douceur et de joie que nous ne voudrions pas en être privées. Elle n'agite ni ne restreint l'âme ; au contraire, elle la dilate et

la rend plus apte à servir Dieu. Alors que l'inquiétude dont j'ai parlé précédemment nous trouble, nous tourmente, met l'âme sens dessus dessous ; c'est un état très pénible. Je pense que le démon prétend ainsi nous donner à croire que nous sommes humbles et, pendant qu'il y est, nous faire perdre notre confiance en Dieu.

3. Si cela devait vous arriver, évitez le plus possible de penser à votre misère et ne considérez que la miséricorde du Seigneur, l'amour qu'Il nous porte, et combien Il a souffert pour nous. Toutefois, si c'est une tentation, vous n'y parviendrez point, car le démon ne vous laissera pas apaiser vos pensées ni les détourner de votre misère, sinon pour ajouter à votre affliction. C'est déjà beaucoup si vous reconnaissez qu'il s'agit là d'une tentation. (…)

4. Le démon nous soumet à une autre tentation des plus dangereuses : c'est la certitude que nous ne retomberons jamais dans nos fautes passées ni dans les plaisirs d'ici-bas : « À présent j'ai compris, et je sais que tout s'achève et que mes plus grandes joies, je les trouve en Dieu », voilà ce que nous nous disons. Si cette certitude vient nous habiter depuis le début, c'est très mauvais, car nous ne craignons plus de nous exposer aux dangers ; nous risquons alors de retomber dans nos errements, et plaise à Dieu que la rechute ne soit pas encore plus grave. Quand le démon voit qu'une âme peut lui porter préjudice et être profitable à d'autres âmes, il fait tout son possible pour l'empêcher de se relever.

C'est pourquoi, quelles que soient les faveurs et preuves d'amour que Dieu vous accorde, ne soyez jamais assez sûres de vous pour ne pas craindre de retomber, et gardez-vous des occasions de pécher.

(…)

Chapitre 40

Comment, si nous vivons toujours dans l'amour et la crainte de Dieu, nous resterons à l'abri des nombreuses tentations que nous trouverons en chemin.

(…)

5. Si vous éprouvez cet amour de Dieu dont j'ai parlé et la crainte dont je vais vous entretenir, vivez joyeuses et paisibles, même si le démon, afin de troubler votre âme et l'empêcher de jouir d'un si grand bien, vous inspire mille fausses craintes et s'arrange pour que d'autres personnes aussi vous les inspirent. Car lorsqu'il voit qu'il ne peut pas nous gagner par ses mensonges, il s'arrange pour qu'au moins nous y perdions. C'est ainsi qu'il mène à leur perte ceux qui pourraient beaucoup gagner s'ils savaient que Dieu accorde de grands bienfaits, même à la plus vile des créatures, et qu'il Lui est possible de le faire ; on en viendrait à croire, parfois, que nous avons oublié Ses miséricordes passées.

6. Vous pensez peut-être que le démon n'a que faire des craintes qu'il inspire ? Bien au contraire, parce qu'il va de la sorte pouvoir nuire doublement. D'abord en provoquant

chez ceux qui lui prêtent une oreille attentive la peur de faire oraison, parce qu’ils redoutent d’être eux aussi abusés. Et puis en empêchant que davantage de personnes ne se rapprochent de Dieu qui, dans Sa bonté, accepte que nous autres, pauvres pécheurs, fassions si souvent appel à Lui. Or cette bonté ne fait à juste titre qu’accroître notre soif de vertu : j’en connais qui, ainsi encouragés, ont commencé à faire oraison et, en peu de temps, se sont révélés de véritables contemplatifs auxquels Dieu a accordé de grandes faveurs.

7. Aussi, mes sœurs, quand vous verrez que l’une de vous a reçu cette grâce, louez-en le Seigneur. Mais n’allez pas croire qu’elle est en sécurité, et continuez de l’aider par vos prières ; car nul n’est à l’abri aussi longtemps qu’il est en vie, pris dans les remous de cette mer tempétueuse.

Vous ne pourrez manquer de reconnaître cet amour là où il est présent. Comment serait-il possible de le dissimuler, (…) un amour si fort, si juste, qui ne cesse de croître, qui ne voit pas de raison de ne plus aimer, un amour fondé sur la certitude d’être payé de retour, et qu’on ne peut mettre en doute tant il s’est montré à découvert, au prix de tant d’épreuves et de tourments, de sang versé à en perdre la vie, afin que nous ne doutions plus de Lui ? (…)

8. Plaise à Sa Majesté de nous y faire goûter avant que nous ne quittions cette vie car, à l’heure de notre mort, ce sera pour nous une grande chose de savoir que nous allons être jugées par Celui que nous avons aimé par-dessus tout au monde. Nous pourrons en sécurité plaider pour nos péchés. Ce ne sera pas un départ vers quelque terre étrangère, car nous serons dans notre propre pays, le pays de Celui que nous aimons et qui nous aime tant. N’oubliez pas, mes filles, combien nous gagnons à cet amour et combien nous perdons si nous ne l’avons point,

car son absence nous livre aux mains du tentateur, des mains cruelles, toujours ennemies du bien, toujours amies du mal.

9. Qu’adviendra-t-il de la pauvre âme qui, à peine sortie des affres de la mort, tombe entre ces mains-là ? Quel triste repos on lui prépare ! Quel déchirement de se voir en enfer ! Quelle multitude de serpents de toutes espèces ! Quel lieu effrayant ! Quel misérable séjour ! Si une simple nuit dans une méchante auberge est mal supportée par une personne qui aime avoir ses aises – comme la plupart de ceux qui finiront en enfer –, songez à ce qu’éprouvera cette malheureuse âme, sachant son séjour sans fin et pour toute éternité ?

Ne recherchons pas nos aises, mes filles. Notre séjour ici est acceptable ; après tout, ce n’est qu’une courte nuit à passer dans une méchante auberge. Louons le Seigneur. Efforçons-nous de faire pénitence en cette vie. Combien douce sera la mort pour qui a expié tous ses péchés et n’ira pas en purgatoire ! (…)

Chapitre 42

Des dernières paroles du Notre Père : « Sed libera nos a malo. Amen. » *Mais délivre-nous du mal. Amen.*

(…)

3. (…) Il n’est pas étonnant que ceux qui reçoivent des bienfaits de Dieu désirent si fort se trouver là où ils en jouiront autrement qu’à petites gorgées, qu’ils veuillent quitter cette vie où tant d’obstacles les empêchent de jouir d’un si grand bien pour se trouver enfin là où le soleil de justice ne se couche jamais. En comparaison, tout ce qu’ils voient en ce monde doit leur paraître si sombre que je m’étonne même qu’ils continuent de vivre. (…)

4. Oh, quelle autre vie ce doit être, là-bas, pour qu’on n’y désire point la mort ! Combien notre volonté s’accorde mal à ce qu’est la volonté de Dieu ! Sa volonté veut que nous voulions la vérité, nous autres aspirons au mensonge. Elle veut que nous voulions ce qui est éternel ; ici-bas nous recherchons ce qui prend fin. Elle veut que nous voulions de grandes choses, qui nous élèvent ; ici-bas nous voulons des choses viles, qui nous rabaissent. Elle voudrait que nous ne désirions que ce qui est sûr ; ici-

bas, c’est l’incertitude où nous nous plaisons. Il ne nous reste, mes filles, qu’à prier Dieu qu’Il nous délivre à jamais de ces périls et nous garde désormais du mal. Même si notre vœu est imparfait, prions pour qu’il soit exaucé. Que nous importe de demander beaucoup, puisque notre requête s’adresse à un Puissant ! Mais, pour que nous ayons plus de chances d’être entendues, laissons à Sa volonté le soin d’en décider, sachant que la nôtre Lui est tout entière gagnée. Que Son nom soit à jamais sanctifié sur la terre comme au ciel, et qu’en moi toujours Sa volonté soit faite. Amen.

(…)

RELATIONS ET FAVEURS

Les textes qui composent Relations et Faveurs *peuvent être considérés comme un complément autobiographique au* Livre de la vie*. Écrits entre 1560 et 1581, ils s'adressent à ses confesseurs successifs, soit sous forme de six longues missives relatives à ses expériences intérieures, soit à la manière de pensées parfois très brèves, comme on en couche dans un journal intime (on en compte soixante et une). En ressort la volonté de Thérèse d'Avila de démontrer son appartenance indéfectible aux dogmes de l'Église (quand elle écrit les* Relations 5 et 6*, elle est sous le coup d'une double dénonciation à l'Inquisition). Mais, par-dessus tout, ces pages nous informent sur le dialogue qu'elle entretient avec Dieu. Car les faveurs qu'elle reçoit à travers cette Voix qu'elle entend, sont la réponse aux questions*

incessantes qui la taraudent, tant à propos d'elle-même que des mystères de la foi : « Notre-Seigneur *a répondu à ma pensée », écrira-t-elle à plusieurs reprises. Les paroles prononcées par Celui qui, en certaines occasions, se donne aussi à voir, sont transcrites par Thérèse avec simplicité, évidence et une tendresse délicate. Et cette conjonction de deux langages, l'un justifiant l'orthodoxie de sa vie spirituelle, l'autre se pliant à la douceur et aux jouissances de l'intimité avec le divin, rend compte de la tourmente où la plongea son expérience mystique durant les vingt dernières années de sa vie.*

Les Relations 1, 2, 3 *ont été écrites respectivement en 1560, 1562 et 1564 ; les* Relations 4 et 5 *en 1576, la* 6 *en 1581. Les* Faveurs*, entre 1569 et 1579.*

A.S.

1

(Avila, 1560)

1. Ma manière de procéder quand je suis en oraison est à présent la suivante : rares sont les fois où, durant l’oraison, je fais usage de mon entendement, car très vite

l’âme entre en recueillement et atteint à la quiétude, ou bien à un ravissement tel que je ne peux en rien faire appel à mes sens : sauf pour entendre – et non pour comprendre –, ils ne me sont plus d’aucune utilité.

2. Il m’arrive souvent (alors que je ne voudrais pas penser aux choses de Dieu, car je suis occupée ailleurs et, même si je m’efforçais de faire oraison, je n’y parviendrais pas, à cause de ma grande sécheresse, à quoi s’ajoutent mes souffrances corporelles), d’être envahie si soudain par ce recueillement et cette élévation d’esprit que je ne puis y résister. (…)

3. D’autres fois, je suis prise de transports extrêmes, comme si je voulais m’anéantir en Dieu, et, là encore, de manière irrésistible. Il me semble que ma vie va s’achever et je me mets alors à crier et à appeler Dieu ; ce sont des accès d’une incroyable violence. Il m’arrive de ne pouvoir rester assise, si grand est mon emportement, et la douleur me saisit sans que je fasse rien pour la provoquer, et elle est de telle nature que l’âme voudrait qu’elle dure tout le temps que dure la vie. Ces transes me viennent du désir que j’ai de ne plus vivre et d’avoir à rester en vie, puisque le seul remède pour voir Dieu est de mourir et que je ne peux me donner la mort.

(…)

6. Parfois, j’ai bien de la peine à parler à qui que ce soit, et, quand j’ai à le faire, cela m’afflige tant que je verse des larmes abondantes, car je n’ai qu’un désir : être seule. Même quand je ne lis pas ou ne suis pas en prières, la solitude me fait du bien. Toute conversation, surtout celle de mes parents et proches, me paraît fastidieuse – je m’y sens comme esclave – hormis celle que j’ai avec certaines personnes et qui ont trait à l’oraison et à des choses de l’âme. Celles-là me consolent, au contraire, et me réjouissent, mais parfois elles aussi m’importunent, car j’ai envie de me retrouver seule au lieu de parler ; c’est

peu fréquent, surtout quand il s'agit de mes directeurs de conscience qui, eux, me consolent toujours.

(…)

13. Ces désirs que j'ai d'aimer Dieu, de Le servir, de Le voir, ne sont pas soutenus par de saintes lectures, comme c'était le cas naguère, quand je me croyais très dévote et versais tant de larmes ; désormais, je m'enflamme d'une ardeur si excessive que, je le répète, si Dieu n'y remédiait par un ravissement dont mon âme semble se satisfaire, je pense qu'il y aurait de quoi mettre rapidement un terme à ma vie.

(…)

22. Parfois – pas très souvent, et cela dure trois, quatre ou cinq jours –, il me semble que toutes mes bonnes pensées, mes ferveurs, mes visions m'abandonnent et que j'en perds jusqu'au souvenir. J'ai beau chercher, en moi je ne retrouve rien de bon. C'est un peu comme si tout cela n'avait été qu'un rêve, car je ne me rappelle plus rien. Les souffrances corporelles m'assaillent toutes à la fois ; mon entendement se trouble au point que je ne peux plus penser aux choses de Dieu et ne sais sous quelle loi je vis. Si je prends un livre, je ne comprends pas ce que je lis. Je me crois coupable de mille fautes et sans aucune ardeur pour la vertu ; ce grand courage que j'ai habituellement est à tel point affaibli que je ne résisterais pas, me semble-t-il, à la moindre tentation de ce monde, à la moindre médisance. Je me dis alors que je ne suis bonne à rien et que je ferais mieux de rester dans mon coin. Je suis abattue ; j'ai le sentiment de tromper tous ceux qui me font un brin confiance. J'aimerais me cacher là où personne ne pourrait me voir ; je n'aspire plus à la solitude par désir de vertu, mais par pusillanimité. Je serais capable de chercher querelle à tous mes contradicteurs. Tels sont les tourments que j'endure, mais Dieu m'accorde la grâce de ne pas L'offenser plus que de

coutume ; je ne Lui demande pas de me tirer de là, mais, au contraire, de m'y laisser toujours si telle est Sa volonté, et de me soutenir et me guider pour que je cesse de L'offenser. Je me conforme de tout cœur aux ordres de Dieu et pense qu'Il me fait une faveur immense en ne me laissant pas toujours dans cet état.

23. Une chose me surprend : c'est que, lorsque j'en suis là, une seule de ces paroles qu'il m'arrive d'entendre, ou bien une vision, ou quelques instants de recueillement – à peine le temps d'un *Ave Maria* –, ou encore le fait de communier suffisent pour que mon âme soit à nouveau en paix, mon corps en pleine santé, mon intelligence claire, et que je retrouve toute la force et les désirs que j'ai d'ordinaire.

(…)

24. (…) Je comprends en toute clarté et vérité, et je sais que je ne me trompe point, que toutes ces choses que Dieu m'envoie ont été le moyen qu'Il a choisi pour m'amener à Le servir, et surtout pour m'arracher à l'enfer. Le savent aussi mes confesseurs, à qui j'ai fait mes confessions générales.

25. (…) Je ne puis pas croire que le démon ait mis tant d'efforts à gagner mon âme pour ensuite la perdre ; non, je ne pense pas qu'il soit assez sot pour cela (…). Et je ne crois pas que Sa divine Majesté permettrait que toutes ces choses continuent de se produire si elles n'émanaient pas d'Elle.

26. (…) Lorsque je suis en oraison, et les jours où je suis paisible et que ma pensée est en Dieu, quand bien même tous les lettrés et les saints qu'il y a au monde s'uniraient pour me faire subir les pires tourments imaginables, et j'aurais beau me forcer d'y croire, rien ne pourrait me convaincre que tout cela est l'œuvre du démon ; non, c'est impossible. Quand on a voulu me contraindre à penser de la sorte, j'ai eu très peur, car je connaissais les

mérites de ceux qui me le demandaient ; j’étais sûre que ces personnes ne pouvaient se tromper et que c’était moi, pauvre de moi, qui étais dans l’erreur. Mais à la première parole que je recevais, au premier recueillement, à la première vision, tout ce qu’elles m’avaient dit s’effaçait : j’étais persuadée que c’était l’œuvre de Dieu, et rien ne m’aurait fait en démordre.

27. (…) Cependant, et tout en croyant que ces choses ne peuvent venir que de Dieu, je ne ferais rien qui puisse sembler à mon directeur de conscience contraire au service de Notre-Seigneur ; non, pour rien au monde. Il ne m’a d’ailleurs jamais commandé que de Lui obéir et de ne rien taire de ces choses, pour le bien de mon âme.

4

(Séville, 1576)
(Lettre adressée au Père Rodrigo Álvarez)

1. La religieuse que je suis prit l’habit il y a quarante ans et, dès la première année, commença à méditer sur les

mystères de la Passion de Notre-Seigneur et sur ses propres péchés, mais sans jamais songer à rien de surnaturel, seulement aux créatures ou aux choses qui témoignent qu'en ce monde tout va rapidement à sa fin. Elle y consacrait certains moments de la journée sans qu'il lui vînt à l'esprit d'en demander plus, car elle se disait que telle qu'elle se considérait, elle ne méritait même pas de penser à Dieu.

2. Elle passa ainsi près de vingt-deux ans dans une grande sécheresse, sans jamais renoncer à la lecture de bons livres. Il y a environ dix-huit ans, elle entreprit à Avila, la fondation du premier monastère de Carmélites déchaussées. Trois ans auparavant, il commença à lui sembler que, parfois, on lui parlait intérieurement. Elle avait aussi de temps à autre des visions, et recevait des révélations ; mais elle ne voyait rien et n'a jamais rien vu avec les yeux du corps, seulement une représentation aussi rapide que l'éclair, qui demeurait très fortement imprimée en elle, et produisait de grands effets, plus peut-être que si elle avait vu ces choses avec les yeux du corps.

3. Tout cela l'effrayait tant qu'elle n'osait plus rester seule, même pendant la journée. Et comme, malgré ses efforts, elle ne pouvait éviter ces visions, elle vivait dans un état d'affliction permanent, car elle pensait que c'était le démon qui cherchait à l'abuser. Elle entreprit d'avoir des entretiens avec des maîtres spirituels de la Compagnie de Jésus : parmi eux, le P. Araoz, commissaire de la Compagnie, qui fit un séjour dans la ville d'Avila, le P. François – il avait été duc de Gandie – avec qui elle eut deux entretiens, un provincial de la Compagnie, nommé Gil González – l'un des quatre qui sont en ce moment à Rome –, et même l'actuel provincial de Castille, quoique moins fréquemment. Il y eut aussi Baltazar Álvarez, qui est à présent recteur de Salamanque, et fut son

confesseur pendant six ans ; le recteur de Cuenca, nommé Salazar, ainsi que celui de Ségovie, nommé Santander, qui le fut aussi, mais moins longtemps ; le recteur de Burgos nommé Ripalda, très sévère à son égard avant de la connaître ; le docteur Pablo Hernández de Tolède, qui était consulteur de l'Inquisition ; ou encore le P. Ordóñez, qui fut recteur à Avila. Comme elle se déplaçait de ville en ville, elle cherchait à y rencontrer les personnes dont on disait le plus de bien.

4. Elle s'entretint maintes fois avec Fr. Pedro de Alcántara qui la défendit vigoureusement.

5. À eux tous, pendant plus de six ans, ils la soumirent à de nombreuses épreuves qui lui coûtèrent bien de l'affliction et des larmes ; mais plus on la mettait à l'épreuve, plus elle avait de visions et aussi d'extases, pendant l'oraison, et même en dehors. On priait beaucoup pour elle, on disait des messes afin que Dieu daigne la conduire par un autre chemin. Dès qu'elle ne faisait plus oraison, elle vivait dans la peur ; cependant, pour tout ce qui touchait au service de Dieu, on reconnaissait chez elle un grand mieux, d'autant qu'elle ne tirait ni vaine gloire ni orgueil de ce qui lui arrivait. Au contraire, elle évitait ceux qui en avaient connaissance, et il lui coûtait davantage d'en parler que si elle avait dû avouer des fautes : elle pensait qu'on allait se moquer d'elle et dire que c'était bien d'une femme que d'inventer ce genre d'histoires.

6. Il doit y avoir à peu près treize ans, l'évêque de Salamanque vint à Avila ; il était alors inquisiteur à Tolède après l'avoir été dans notre ville. Elle demanda à s'entretenir avec lui pour se rassurer davantage, et lui rendit compte de tout. Il lui confirma alors que rien de ce qu'elle lui disait ne concernait la charge qu'il occupait, puisque tout ce qu'elle voyait et entendait ne faisait que l'affermir dans la foi catholique, elle qui y avait toujours été fermement ancrée et le demeurait, et qui, toute à son

désir de l’honneur de Dieu et du bien des âmes, était prête à se laisser tuer plusieurs fois pour en sauver une. Quand il la vit en si grande affliction, il lui conseilla d’écrire au Maître Avila, qui était encore en vie, pour lui exposer tout ce qu’elle venait de dire, car c’était un homme qui avait une grande connaissance de tout ce qui touchait à l’oraison. La réponse qu’il lui ferait lui apporterait l’apaisement. Elle suivit son conseil. En effet, ce que lui écrivit le Maître la rassura grandement. La relation qu’elle lui avait envoyée reçut aussi l’approbation de tous les théologiens, ses confesseurs ; ils dirent qu’elle pourrait servir avec profit de guide dans les choses spirituelles, et lui ordonnèrent de la transcrire et d’en faire à l’usage de ses filles – elle était prieure – un petit livre qui contiendrait aussi quelques autres conseils.

7. Malgré tout, par moments ses craintes lui revenaient ; elle se disait que des gens de haute spiritualité pouvaient aussi être dupés, qu’elle avait besoin de s’entretenir avec d’autres docteurs en théologie, même s’ils ne pratiquaient pas assidûment l’oraison ; tout ce qu’elle voulait, c’était savoir si ce qu’elle voyait et entendait était conforme aux Saintes Écritures. Parfois, elle se rassurait en pensant que si elle, pour ses péchés, méritait d’être trompée, Dieu ne permettrait pas que toutes ces doctes personnes qui désiraient l’éclairer se laissent elles aussi abuser.

8. C’est dans cette intention qu’elle commença à s’en ouvrir à des pères de l’ordre de saint Dominique, auxquels elle s’était souvent confessée avant d’avoir ces visions. Tous lui affirmaient que, tant qu’elle n’offensait pas Dieu et qu’elle se reconnaissait misérable, elle n’avait pas à avoir peur. Voici les noms des pères à qui elle se confia alors : le Père Vincente Barrón, son confesseur pendant une année et demie à Tolède, quand elle s’y trouvait pour fonder un monastère ; très instruit en théologie, et consulteur de l’Inquisition, il la rassura beaucoup. Le Père

maître Domingo Báñez, qui est aujourd’hui consulteur du Saint-Office à Valladolid – je me suis confessée à lui pendant six ans –, et qu’elle continue de consulter par lettre quand quelque chose de nouveau se produit. Le Père maître Chávez, aussi. En même temps qu’à lui, elle se confessait au Père Pedro Ibáñez, alors recteur à Avila et théologien éminent, et à un autre dominicain appelé le Père García de Toledo. Le Père Bartolomé de Medina, professeur à Salamanque, dont elle savait qu’il lui était très hostile après les nombreux rapports qu’on lui avait faits à son propos. Elle pensa donc qu’il était le plus apte à lui dire si elle était dans l’erreur ; c’était il y a environ de deux ans. Elle lui demanda d’être son confesseur et, tout le temps qu’elle passa là-bas, lui conta dans le détail les faveurs qu’elle recevait. Elle lui donna aussi à lire ce qu’elle avait écrit pour qu’il sache comment elle avait vécu jusque-là. Il la rassura autant et même davantage que les autres, et devint son ami. Elle eut aussi pour confesseur le Père Felipe de Meneses, à Valladolid, pendant le temps qu’elle y faisait une fondation ; il était prieur ou recteur du Collège de Saint-Grégoire, et comme il avait entendu parler de ce qui lui arrivait, il était venu charitablement la trouver à Avila pour s’entretenir avec elle, car il tenait à savoir si elle était dans l’erreur et si tout le mal que l’on disait d’elle était justifié. Il repartit tout à fait rassuré. Elle s’est aussi confessée tout particulièrement à un provincial de Saint-Dominique, nommé Salinas, homme d’une très haute spiritualité et grand serviteur de Dieu ; et à Fr. Diego de Yanguas, actuellement lecteur à Ségovie, qui possède une intelligence très vive.

9. Durant toutes ces années où elle vivait dans la crainte, voyageant sans cesse pour ses fondations, elle eut encore d’autres confesseurs qui la mirent bien des fois

à l’épreuve, car ils souhaitaient tous parvenir à l’éclairer ; ils l’ont rassurée et se sont rassurés.

10. Elle a toujours été et demeure soumise aux préceptes de la sainte foi catholique ; faire oraison et fonder des monastères est sa manière de contribuer à l’affermissement de la foi. Elle a toujours dit que si l’une de ses visions devait l’inciter à se comporter contre les enseignements de la foi catholique et la loi de Dieu, elle n’aurait nul besoin de preuves pour savoir que c’était l’œuvre du démon.

11. Jamais elle n’a agi selon ce qu’il lui était donné à entendre pendant qu’elle faisait oraison ; et si ses confesseurs lui commandaient le contraire, elle leur obéissait aussitôt et elle leur rendait toujours compte de tout. Jamais, malgré tous ceux qui le lui affirmaient, elle n’a eu l’absolue certitude que toutes ces choses venaient de Dieu au point de le jurer, même si, au vu des effets et des grandes faveurs qui en résultaient, elle a pu penser que certaines émanaient d’un bon esprit. Mais toujours elle a recherché les vertus, et c’est ce qu’elle a tenté d’enseigner à ses filles en leur disant que c’était la plus humble et mortifiée qui atteindrait à la plus haute spiritualité.

12. Elle a remis les pages qu’elle a écrites au Père Domingo Báñes, de Valladolid, celui à qui elle s’est le plus souvent confessée et se confesse encore le plus souvent. Elle pense qu’il les aura présentées au Saint-Office, à Madrid. Dans tout ce qui y est dit, elle se soumet aux canons de la foi catholique et de l’Église. Personne ne l’a inculpée, car ces choses ne dépendent pas de nous et que Notre-Seigneur ne demande pas l’impossible.

13. Si grandes étaient ses craintes qu’elle a rendu compte de ces choses à nombre de gens ; aussi ont-elles été abondamment divulguées, ce qui a été pour elle un dur tourment et une pesante croix ; non par humilité,

précise-t-elle, mais parce qu’elle-même avait toujours regardé avec horreur ce qu’on racontait sur certaines femmes.

Toujours elle a eu grand soin de ne pas rester soumise à ceux qui semblaient croire que tout lui venait de Dieu, car aussitôt la crainte la prenait que le démon ne cherche à les tromper comme il la trompait elle-même. C’est pourquoi elle confiait plus volontiers son âme à ceux qui craignaient pour elle ; il est tout aussi vrai qu’il lui en coûtait de parler à ceux qui méprisaient toutes ces choses – ils le faisaient pour la mettre à l’épreuve –, car elle pensait que certaines faveurs ne pouvaient venir que de Dieu, et elle aurait voulu qu’on ne les condamne pas de manière aussi catégorique. Cependant, elle ne cherchait pas à faire croire que toutes émanaient de Dieu, car elle comprenait fort bien qu’elle pouvait avoir été victime d’illusions ; aussi n’était-elle jamais tout à fait rassurée, sachant le danger que cela pouvait représenter. Elle s’efforçait autant que possible de n’offenser Dieu en rien et de toujours obéir, espérant, grâce à cette conduite, ne pas se damner, même si démon il y avait.

14. Depuis qu’elle avait commencé à recevoir ces signes surnaturels, son esprit tendait toujours vers une plus grande perfection, et elle ne cessait d’éprouver un très vif désir de souffrances : elle trouvait consolation dans les persécutions qu’elle subissait – et elles étaient nombreuses –, et dans l’amour qu’elle ressentait pour ses persécuteurs. Désir, aussi, de pauvreté et de solitude. Ces effets, et d’autres semblables, commencèrent à l’apaiser, car elle se disait qu’un esprit qui l’inclinait à ces vertus ne pouvait être mauvais, comme le lui confirmaient ces personnes auxquelles elle se confiait ; pas au point de ne plus avoir de craintes, non, mais d’en être un peu moins affligée. Jamais son esprit ne l’incitait à rien cacher, mais à obéir, toujours.

15. Elle n’a jamais rien vu avec les yeux du corps, comme elle l’a maintes fois répété, mais de manière purement intellectuelle, si bien qu’au début elle avait parfois pensé que ces choses étaient l’œuvre de son imagination ; d’autres fois, il lui était impossible de le penser. Elle n’a jamais rien entendu non plus avec les oreilles du corps, sauf à deux reprises, mais, ces fois-là, elle n’a rien compris de ce qu’on lui disait et n’a pas su qui lui parlait.

16. Ces choses ne se produisaient pas de manière continue, mais de temps en temps, quand la nécessité s’en faisait sentir ; ainsi la fois où elle était restée plusieurs jours en proie à d’insupportables tourments intérieurs et à une grande inquiétude de l’âme, parce qu’elle craignait d’être abusée par le démon. Elle en a déjà longuement parlé dans les pages de cette Relation ; elle a aussi parlé de ses péchés, rendus publics au même titre que ses visions, car ses craintes étaient telles qu’elle en oubliait le crédit qu’on lui accordait. Alors qu’elle se trouvait dans cet état d’indicible affliction, il lui avait suffi d’entendre en elle-même ces paroles : *C’est Moi, n’aie pas peur*, pour que son âme retrouve quiétude, courage et confiance, sans même comprendre d’où lui venait tant de bonheur. Pas plus que n’auraient pu le faire maints théologiens avec maintes paroles, aucun de ses confesseurs n’avait réussi à lui apporter l’apaisement et la quiétude que cette parole-là lui avait procurés. D’autres fois, c’est grâce à une vision qu’elle reprenait courage. Sans cette aide, elle n’aurait pu supporter les grandes épreuves, l’hostilité environnante, et aussi les maladies sans nombre qu’elle a endurées et endure encore, car son corps ne lui laisse aucun répit. Ses douleurs sont plus ou moins fortes, mais il ne se passe pas de jour qu’elle ne souffre d’une chose ou d’une autre ; et depuis qu’elle est entrée en religion, ses maux n’ont fait qu’empirer.

17. Si elle agit de manière à servir Dieu, si les faveurs qu'Il lui accorde lui reviennent brièvement en mémoire – et elle se les rappelle très souvent –, elle ne peut s'y attarder trop longuement, comme elle le fait sur ses péchés dont l'odeur de fange fétide ne cesse de la tourmenter. Avoir tant péché et si peu servi le Seigneur l'empêche sans doute d'être tentée par la vaine gloire.

18. En elle son esprit n'a jamais éveillé rien qui s'écarte de la pureté et de la chasteté ; surtout, il l'a incitée à ne pas offenser Dieu et à faire en toutes choses Sa volonté. Elle supplie sans cesse Notre-Seigneur de l'y aider, et elle est si déterminée à ne pas faillir qu'il suffirait, croit-elle, que les personnes avec qui elle s'entretient – confesseurs et supérieurs – lui indiquent une manière de mieux servir Dieu pour qu'elle mette aussitôt en œuvre leurs conseils, sûre que le Seigneur vient en aide à toute personne qui s'emploie à Son service et à Sa gloire.

19. Dès qu'il s'agit de Le servir, elle ne se souvient pas plus de sa propre personne et de son propre intérêt que si elle n'existait pas, du moins selon ce qu'elle peut comprendre d'elle-même et ce qu'en comprennent ses confesseurs. Tout ce qui est écrit ici est vérité, rien que vérité ; si Votre Grâce le souhaite, elle peut s'en assurer auprès de ses confesseurs et de toutes les personnes qui se sont entretenues avec elle ces vingt dernières années. Toujours son esprit l'incite à louanger Dieu, et elle voudrait que tout le monde s'y applique, même si cela devait lui coûter beaucoup de peine. De là vient son désir du bien des âmes. Et, voyant que les choses de ce monde ne sont qu'ordure, et les choses intérieures d'un prix si incomparable, elle en est venue à mépriser ce qui est de ce monde.

20. Votre Grâce m'a demandé de quelle sorte de vision il s'agissait. Ce ne sont pas des visions imaginaires, autrement dit on ne voit rien ni intérieurement ni

extérieurement ; mais, sans rien voir, l'âme comprend qui est là, et de quel côté, plus nettement que si elle discernait ce qui est figuré, quoique rien de visible n'apparaisse. C'est un peu comme si une personne sentait quelqu'un auprès d'elle, mais, comme tout est dans l'obscurité, elle ne voit rien, tout en sachant avec certitude qu'il y a quelqu'un. Encore cette comparaison n'est-elle pas exacte, car la personne qui est dans l'obscurité, soit qu'elle a entendu du bruit, soit qu'elle a déjà vu celui qui est là, comprend qu'il y a quelqu'un ou sait de qui il s'agit. Ici, ce n'est pas le cas : sans qu'aucune parole intérieure ni extérieure n'ait été prononcée, l'âme comprend avec une extrême clarté qui est là et de quel côté, et aussi ce qu'on veut lui signifier. Par quel moyen, ou comment, elle ne le sait ; mais c'est ainsi pendant tout le temps que cela se prolonge, et il n'y a pas de doute possible. Une fois que la vision disparaît, l'âme a beau vouloir se la représenter telle qu'elle l'a vue, elle n'y parvient pas ; car ce serait une imagination, et non une présence. Cette présence ne dépend pas d'elle, ainsi qu'il en va de toutes choses surnaturelles. C'est pourquoi celle à qui Dieu accorde ces faveurs ne s'en trouve pas moins misérable, car elle voit bien que ce qui lui est donné, elle-même ne peut rien y ajouter ni retrancher. Elle en garde une humilité encore plus grande, et le désir de servir toujours ce Seigneur si puissant qu'Il peut accomplir ce qu'ici-bas nous sommes incapables de comprendre : même aux plus savants, il est des choses qui demeurent insaisissables.

Béni soit à jamais Celui qui nous fait pareil don. Amen.

5

(Séville, 1576)
(Lettre adresse au Père Rodrigo Álvarez)

1. Ces choses de l’esprit sont si délicates à exprimer, surtout de manière à ce qu’on les comprenne, et elles se

manifestent avec tant de brièveté que si l'obéissance ne me vient pas en aide, j'aurai peu de chances d'y parvenir. Et celles que j'ai à décrire ici présentent des difficultés toutes particulières. Mais peu importe que mes propos paraissent déraisonnables, puisqu'ils s'adressent à une personne qui a entendu de ma part bien d'autres sottises.

En tout ce que je dirai, je vous supplie, mon père, de considérer que je ne prétends aucunement rendre compte de la vérité, car je puis me tromper. Mais ce que je vous affirme, c'est que je ne dirai rien dont je n'aie eu plus d'une fois, et même souvent, l'expérience. Vous jugerez, mon père, si ce que je dis est bien ou mal, et me le ferez savoir.

2. Je crois qu'il vous sera agréable que je commence par parler des faveurs surnaturelles ; car tout ce qui touche à la dévotion, aux attendrissements, aux larmes et à la méditation, et que nous pouvons acquérir ici-bas avec l'aide de Dieu, est déjà connu.

3. La première oraison à m'être apparue, selon ce que j'ai moi-même éprouvé, surnaturelle (j'appelle ainsi ce qu'on ne peut acquérir ni par de la patience ni par de l'application, ni par quelque effort qu'on y consacre, ce qui n'empêche pas de s'y préparer, et ceci est très important), c'est un recueillement intérieur que l'on ressent à l'âme. C'est comme si elle possédait d'autres sens, comme ici-bas nous en avons d'extérieurs, et qu'elle voulait s'éloigner de l'agitation de ces sens extérieurs. Parfois même elle les entraîne après elle, car elle a envie de fermer les yeux, de ne plus entendre, ni voir, ni comprendre rien qui ne soit ce qui alors l'occupe tout entière : s'entretenir seule à seule avec Notre-Seigneur. Au cours de cette oraison, rien ne se perd de nos sens ni de nos puissances ; tout est là, disponible, mais seulement pour s'employer en Dieu. Ceux à qui le Seigneur aura accordé cette grâce comprendront

facilement tout ce que je dis ; pour les autres, bien des explications et comparaisons seront nécessaires.

4. De ce recueillement naît parfois une quiétude, une paix intérieure délicieuse ; il semble à l'âme que rien ne lui fait plus défaut ; toute parole lui est inutile – je veux dire : dans la prière et la méditation. Ce qu'elle veut, c'est aimer. Cela peut durer un moment, et même assez longtemps.

5. Cette oraison provoque le plus souvent ce qu'on appelle « le sommeil des puissances ». Celles-ci ne sont ni absorbées ni tellement suspendues qu'on doive qualifier cet état de « ravissement ». Bien que ce ne soit pas tout à fait une oraison d'union, quelquefois et même souvent l'âme comprend que seule la volonté est unie à Dieu. Elle le comprend avec grande clarté ; du moins, lui semble-t-il que cela est clair. L'âme est tout entière appliquée en Dieu et voit bien que cela l'empêche de s'employer à autre chose ; tandis que les deux autres puissances restent disponibles pour traiter des affaires et œuvrer au service de Dieu. Bref, Marthe et Marie vont ensemble. (…)

6. Il en va différemment quand il y a union de toutes les puissances, car rien en nous n'est plus alors à même d'agir. L'entendement est comme en état d'hébétude ; la volonté aime davantage qu'elle ne connaît ; mais elle ne sait ni si elle aime, ni ce qu'elle fait, du moins suffisamment pour que la mémoire puisse le dire. Il n'y a plus ni mémoire ni pensée ; les sens eux-mêmes ne sont plus en état de veille, c'est comme si l'âme s'en était privée pour mieux se laisser aller à sa jouissance ; pendant ce laps de temps, d'ailleurs très court, ils sont comme suspendus. Cela ne dure pas. L'âme s'en trouve tellement enrichie d'humilité, de désirs et d'autres vertus qu'elle ne peut douter de tout le bien qu'elle a retiré de cette faveur. Cependant, il lui est impossible de dire en quoi elle consiste ; bien que l'âme comprenne, elle ne sait

comment elle le comprend, et ne sait en parler. Si cette grâce est véritable, elle est, à mon avis, la plus grande, ou du moins l'une des plus grandes que Notre-Seigneur accorde dans ce chemin spirituel.

7. Ravissement et suspension, selon moi, c'est tout un ; mais je préfère parler de suspension, non de ravissement, car c'est là un mot qui effraie. Et puis le terme de suspension convient tout à fait à cette union dont je parle. La différence avec le ravissement est la suivante : celui-ci dure un temps plus long et se manifeste davantage extérieurement, car on a le souffle de plus en plus court, de sorte qu'on ne peut ni parler ni ouvrir les yeux. Cela se manifeste également dans l'union ; mais, dans le ravissement, tout est plus fort, car notre chaleur naturelle nous quitte pour s'en aller je ne sais où. Et quand le ravissement est grand – car dans toutes ces formes d'oraison, il y a du plus et du moins –, quand il est grand, dis-je, on a les mains glacées et parfois les doigts raides comme des bâtons. Et si le ravissement vous saisit debout, ou encore à genoux, le corps reste dans la position où il se trouve.

(…)

9. La différence entre extase et ravissement est que, dans le ravissement, on meurt peu à peu aux choses extérieures et on perd l'usage de ses sens pour vivre à Dieu. L'extase, annoncée par une simple notion que Sa Majesté porte au plus intime de l'âme, se produit avec une telle rapidité que l'âme peut se croire transportée dans la partie la plus élevée d'elle-même, et dissociée du corps. Aussi lui faut-il du courage, au tout début, pour s'abandonner entre les bras du Seigneur et se laisser emmener par Lui où bon Lui plaît. Jusqu'au moment où Sa Majesté la dépose en paix là où Il souhaite l'emporter (par emporter, j'entends lui donner à comprendre des choses très élevées), il est certain que, les premières fois, elle

doit être prête à mourir pour Lui, car elle ne sait pas, la pauvre, où tout cela va la mener.

(…)

11. L'envol de l'esprit c'est quelque chose que je ne sais comment nommer, qui monte du plus intime de l'âme. Me vient une seule comparaison. (…) Tel un grand feu sur le point de s'embraser, telle l'âme toute disposée à Dieu ; ce feu, en prenant, lance soudain une flamme qui monte très haut, mais cette flamme est de même nature que le feu qui brûle en bas ; ce n'est pas parce qu'elle monte qu'elle cesse d'être du feu. Ainsi en est-il de l'âme ; on dirait qu'elle produit en elle-même quelque chose de soudain, de subtil qui s'élance vers les régions supérieures et va où le souhaite Notre-Seigneur. Il n'est pas possible d'expliquer cela davantage : on dirait que l'âme s'envole, je ne trouve pas d'autre comparaison. Ce que je sais, c'est qu'on s'en rend très bien compte et qu'on ne peut l'empêcher.

(…)

13. J'appelle transport un désir qui vient à l'âme, parfois et même fréquemment, sans que l'oraison l'ait précédé. Soudain, l'âme se rappelle que Dieu s'est absenté d'elle, ou bien c'est une parole qu'elle entend et qui s'y rapporte. Ce rappel est si puissant, et parfois d'une telle violence, qu'à l'instant même l'âme croit devenir folle. Comme lorsqu'on nous annonce sans ménagement une très mauvaise nouvelle à laquelle on ne s'attendait pas, ou qu'on éprouve une grande frayeur : on en reste comme hébété, ce qui nous empêche d'user de notre raison pour nous consoler. C'est ce qui arrive ici, sauf que cette peine a une cause si élevée que l'âme en garde la certitude qu'il serait justifié d'en mourir.

14. (…) Elle se trouve alors, lui semble-t-il, dans une si grande solitude, un si complet abandon, qu'ils sont impossibles à décrire. Tout l'afflige en ce monde, tout ce

qu’il contient, et rien de créé ne peut lui être agréable ; l’âme ne veut que son Créateur, or elle voit que c’est impossible, à moins de mourir. Et comme elle ne peut se donner la mort, elle meurt du désir de mourir, si bien qu’elle est véritablement en danger de mort. Elle se trouve comme suspendue entre Ciel et terre, et ne sait que faire d’elle-même. De temps à autre, Dieu dispense à l’âme une notion de Lui-même, en sorte qu’elle voie ce qu’elle perd, et cela, de manière si étrange qu’on ne saurait l’exprimer. Aucune souffrance ici-bas, tout au moins parmi celles que j’ai éprouvées, ne peut l’égaler. Quand elle dure ne serait-ce qu’une demi-heure, elle vous laisse le corps si disloqué, les membres si roides qu’outre des douleurs insupportables, on ne peut même plus se servir de sa main pour écrire.

(…)

17. Il existe, très fréquente, une autre forme d’oraison qui est une sorte de blessure ; l’âme sent comme si, avec une flèche, on lui transperçait le cœur ou on la transperçait elle-même. Elle en éprouve une grande douleur qui la fait gémir, mais en même temps si délectable qu’elle voudrait ne jamais la voir finir. Cette douleur n’est pas dans les sens, et la plaie n’est pas une plaie tangible ; elle est à l’intérieur de l’âme et ne laisse aucune trace sur le corps. Comme on ne peut l’expliquer qu’au moyen de comparaisons, je propose ces images, même si elles sont bien trop grossières pour exprimer de pareilles choses ; mais je ne saurais le décrire autrement. Cela ne peut ni s’écrire ni se dire, je le répète, parce que c’est impossible à comprendre pour qui n’en a pas eu l’expérience ; je veux dire pour comprendre jusqu’où va cette souffrance, car les souffrances spirituelles sont tout à fait différentes de celles d’ici-bas. J’en conclus qu’en enfer et au purgatoire les souffrances des âmes sont bien

supérieures à celles qu'on peut se représenter à partir de nos souffrances corporelles.

(…)

21. Je vois clairement que les Personnes divines sont distinctes l'une de l'autre ; aussi distinctes que vous, mon père, et le provincial quand je vous regardais parler ensemble hier ; sauf que je ne vois rien, que je n'entends rien, ainsi que je vous l'ai déjà dit. De cette présence j'ai cependant la plus totale certitude, même si les yeux de l'âme ne la voient pas ; mais, dès qu'elle cesse, je m'en rends compte. Comment, je n'en sais rien, mais je sais que ce n'est pas le fruit de mon imagination ; car j'ai beau faire ensuite l'impossible pour retrouver cette présence, je n'y parviens pas ; et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Il en va de même pour tout ce que je vous rapporte ici, pour autant que je puisse le comprendre. Comme il y a bien des années que je vois ces choses-là, je peux me permettre d'en parler avec autant de certitude.

(…)

23. (…) Bien que ces Personnes donnent à voir d'une façon extraordinaire qu'elles sont distinctes, l'âme comprend aussi qu'il n'y a là qu'un seul Dieu. Je n'ai pas souvenir qu'il m'ait semblé que Notre-Seigneur parle, mais seulement Son Humanité ; et, je le répète, je puis affirmer que ce n'est pas là une illusion.

24. (…) Comme je l'ai déjà dit, je ne suis pour rien dans ce que le Seigneur me donne à comprendre, et je le comprends parce que je ne puis faire autrement. Mais demander à Sa Majesté de me révéler quelque chose, jamais je ne l'ai fait ; je craindrais d'être aussitôt victime d'une illusion, et penserais que c'est le diable qui cherche à m'abuser. Jamais, gloire à Dieu, je n'ai eu ni la curiosité ni le désir de savoir ces choses-là, ni le souci d'en savoir davantage !

(…)

6

(Palencia, 1581)

(Lettre adressée à don Alonso Velázquez, évêque d’Osuna)

1. Oh, j’aimerais tant faire comprendre à Votre Seigneurie la quiétude et la paix où se trouve mon âme : elle a une telle certitude qu’elle va jouir de Dieu qu’il lui semble en avoir déjà la possession, sinon la jouissance. Comme si une personne faisait donation à une autre, par contrat en bonne et due forme, d’une rente importante, mais dont elle n’obtiendra que plus tard la jouissance et les fruits ; en attendant, elle ne peut jouir que de la certitude qu’on lui a donnée qu’elle jouira de cette rente. Mais la reconnaissance qu’elle en a est si grande qu’elle voudrait ne pas en jouir, tant il lui semble ne pas l’avoir mérité ; elle voudrait seulement Le servir, serait-ce au prix de grandes souffrances. Et elle se dit parfois que, dût-elle servir jusqu’à la fin du monde Celui qui lui a fait pareil don, il n’y suffirait pas.

Déjà, elle reconnaît qu’elle n’est plus sujette aux misères de ce monde comme elle l’était autrefois. Même si elle souffre davantage, on dirait que ces souffrances n’atteignent que sa robe : l’âme est comme dans un château-fort dont elle serait souveraine, elle ne perd plus la paix qui l’habite. Mais cette sécurité n’exclut pas qu’elle conserve une très grande crainte d’offenser Dieu et qu’elle écarte tout ce qui peut l’empêcher de Le servir. C’est pourquoi elle reste d’autant plus vigilante. Ce faisant, elle oublie totalement son intérêt propre ; il lui semble même avoir en partie cessé d’être, tant elle s’oublie elle-même. Tout va en elle à l’honneur de Dieu, de façon à mieux accomplir Sa volonté et Le glorifier.

2. Il semble d’autre part que l’âme prend davantage soin de sa santé et de son corps, qu’elle se mortifie moins par la nourriture, qu’elle n’a plus, comme autrefois, le désir de faire pénitence, car tous ses désirs sont désormais tournés, au service de Dieu, vers d’autres tâches ; souvent, elle Lui offre comme un grand sacrifice le soin qu’elle prend de son corps et qui lui coûte

beaucoup. Parfois, elle s'autorise à mettre quelque peu ce corps à l'épreuve ; mais bien vite elle s'aperçoit qu'elle le fait au détriment de sa santé et se range à l'avis de ses confesseurs. Dans cette obéissance comme dans son désir de préserver sa santé intervient sans nul doute une grande part d'amour-propre. Je crois cependant que j'y trouve beaucoup moins de satisfaction que lorsque je m'autorisais de grandes pénitences, parce que j'avais alors le sentiment de bien agir, de donner le bon exemple, au lieu qu'aujourd'hui je m'afflige de ne servir Dieu en rien. Vous voudrez bien considérer, mon père, ce qu'il me convient de faire à ce propos.

3. Les visions imaginaires ont cessé ; mais j'ai – continûment me semble-t-il – cette vision intellectuelle des trois Personnes et de l'Humanité qui, selon moi, est une faveur beaucoup plus haute. Et je crois comprendre à présent que les visions que j'ai eues me venaient de Dieu, parce qu'elles ont préparé mon âme à l'état où elle se trouve désormais. (…)

(…)

5. Les actes de foi tout comme les désirs semblent ne plus avoir la même force qu'autrefois ; car bien qu'ils soient encore grands, l'accomplissement de la volonté de Dieu et de tout ce qui contribue à Sa gloire paraît à l'âme beaucoup plus important ; elle a très bien compris que Dieu sait ce qui convient pour y parvenir. (…)

6. Autre chose m'étonne : ces douleurs excessives et intimes qui me tourmentaient autrefois, quand je voyais des âmes se perdre, ou à la pensée que peut-être j'offensais Dieu, je ne les éprouve plus aujourd'hui, bien que le désir de ne pas Lui faire offense soit toujours aussi fort, me semble-t-il.

7. (…) Oui, je pourrais Le servir davantage si je n'étais pas aussi mauvaise. Je veux dire qu'aujourd'hui j'aurais beau déployer les plus grands efforts pour désirer mourir,

je n’y parviendrais pas ; je ne pourrais non plus accomplir les mêmes actes que par le passé, ni ressentir le même tourment pour les offenses causées à Dieu, pas plus que la peur, si grande, d’être abusée que j’ai eue tant d’années. Je n’éprouve donc plus le besoin de m’adresser à des hommes doctes, ni de m’ouvrir de mes craintes à personne, mais seulement de m’assurer que je suis sur une bonne voie et de savoir ce que je peux faire. Je m’en suis ouverte à certains de mes confesseurs avec qui je m’étais déjà entretenue de tout ceci : le Père Domingo, le Maître Medina et quelques pères de la Compagnie. Votre Seigneurie est la dernière que je consulte, car j’ai en elle la plus entière confiance. Je la prie de bien examiner la chose pour l’amour de Dieu.

(…)

7

(Tolède, 1569)

Le 17 novembre 1569, dans l'octave de saint Martin, je vis que douze ans avaient passé en rapport à ce que je sais. Pour arriver à trente-trois, les années que le Seigneur a vécues, il en manque vingt et une.

À Tolède, au monastère du glorieux saint Joseph, de l’ordre du Carmel.

Moi pour toi et toi pour moi.

Vie 33.

Douze pour moi, et ce n’est pas par ma volonté que je les ai vécues.

9

(Malagón, 1570)

Au moment où je venais de communier, le deuxième jour du carême, à Saint-Joseph de Malagón, Notre-Seigneur-Jésus-Christ m'apparut en vision imaginaire, tel qu'Il se montre habituellement. Mais, tandis que je Le

considérais, je vis qu'à la place d'une couronne d'épines, tout autour de la tête, sans doute là où les épines l'avaient blessé, il portait une couronne resplendissante. (…) Le Seigneur me dit que je ne devais pas m'attrister de ces blessures, mais de celles qu'on Lui infligeait alors en si grand nombre. Je Lui demandai ce que je pouvais faire pour y remédier, et Lui dis que j'étais prête à tout. Il me répondit *que ce n'était pas le moment de me reposer, que je devais me dépêcher de fonder ces monastères, qu'Il trouverait le repos auprès des âmes des religieuses qui y entreraient. (…) Je devais faire en sorte que tous les monastères se trouvent sous l'autorité d'un même prélat, et aussi veiller à ce que les religieuses ne perdent pas la paix intérieure du fait qu'elles avaient à gagner leur subsistance. Il nous viendrait en aide pour que nous ne manquions jamais du nécessaire. (…) Enfin je devais mettre par écrit la fondation de ces monastères.*

Je pensais en moi-même que je n'avais rien retenu de la fondation de Medina qui mérite d'être rapporté. Mais le Seigneur me demanda ce que je voulais de plus que d'avoir reconnu que cette fondation tenait du miracle. Il entendait par là que c'était Lui seul qui avait tout fait alors que la chose semblait sans issue. Je me mis donc à l'œuvre.

11

(1570 ou 1571)

Je me disais un jour qu'on vit avec bien plus de pureté en restant à l'écart des affaires du monde et que, chaque fois que j'ai à m'en mêler, je dois sûrement mal agir et

commettre bien de fautes, quand j'entendis : *Il ne peut en être autrement, ma fille. Tâche d'avoir en tout une intention droite et du détachement ; et puis regarde-Moi, et agis conformément à ce que Moi-même j'ai fait.*

15

(Salamanque, 1571)

1. Toute la journée d’hier, je me suis trouvée dans une grande solitude ; c’était la fête de Pâques mais, sauf au moment de la communion, je n’en sentis aucun effet. Le

soir, une fois toutes réunies, on chanta quelques couplets sur le tourment de vivre sans Dieu. Comme j'étais déjà en état de souffrance, ce cantique eut sur moi un effet tel que mes mains commencèrent à s'engourdir, et toute résistance devint impossible. De même que l'âme sort d'elle-même quand elle est dans un ravissement de joie, dans les grands accès de douleur elle est tout aussi suspendue et ravie ; jusqu'alors, je ne l'avais pas compris. (…) Auparavant, la douleur ne parvenait pas à me faire sortir de moi ; mais comme elle est ici intolérable et que mes sens ne m'avaient pas été ravis, je poussai de grands cris, sans pouvoir m'en empêcher. À présent que cette douleur a encore augmenté, elle atteint à cette extrémité de violence dont je viens de parler. (…) J'en ai eu le corps brisé, au point que j'ai bien de la peine aujourd'hui à écrire ces quelques lignes, car mes mains tout endolories sont comme disloquées.

2. Vous me direz, mon père, lorsque nous nous verrons, si cette extase de douleur peut exister et si je la sens telle qu'elle est, ou si je me trompe.

3. Cette douleur ne m'a pas quitté jusqu'à ce matin. Pendant que je faisais oraison, j'ai eu un grand ravissement. Il me semblait que le Seigneur m'avait menée en esprit auprès de Son Père et qu'Il lui disait : *Je te donne cette âme que tu m'as abandonnée* ; il me semblait aussi que le Père me faisait venir près de Lui. Il n'y avait aucune image : seulement une certitude à toute épreuve, et une élévation spirituelle si délicate qu'elle est impossible à décrire. Il me dit quelques mots dont je n'ai plus souvenir. C'était à propos des grâces qu'Il m'accordait. Il m'a gardé un certain temps auprès de Lui.

(…)

6. Un jour, après avoir communié, je crois avoir vu avec une parfaite clarté Notre-Seigneur s'asseoir à côté de moi. Il se mit à me consoler en me parlant avec tendresse et

me dit, entre autres choses, ce qui suit : *C'est moi, ma fille, comme tu le vois, montre-moi tes mains*, et il me sembla qu'il les prenait et les posait sur Son flanc. Il ajouta : *Regarde mes plaies ; tu n'es pas sans moi. La vie est courte, et elle prend fin.*

16

(Saint-Joseph d’Avila, 1571)

1. Le mardi suivant l’Ascension, j’avais fait oraison un moment, après avoir communié avec difficulté, car j’étais si distraite que je ne parvenais à m’attacher à rien ; et je

me plaignais au Seigneur de notre misérable nature. Mon âme commença alors à s’enflammer et il me sembla clairement comprendre, par une vision intellectuelle, que j’étais en présence de la Sainte Trinité réunie. (…) Il me sembla que ces Trois personnes, que je voyais distinctement dans mon âme, me parlaient, m’annonçant *que, désormais, je verrais en moi une amélioration sur trois points, car chacune de ces Personnes me faisait une faveur : d’abord la charité, puis la joie dans la souffrance, enfin le sentiment que cette charité embrase l’âme*. Je compris alors ces paroles du Seigneur, *que les trois divines Personnes seront dans l’âme de la personne qui est en état de grâce*, parce que je les voyais en moi de la manière que je viens de dire.

(…)

18

(Saint-Joseph d'Avila, 1571)

Cette présence des Trois Personnes, dont j'ai parlé plus haut, dure encore aujourd'hui, jour de la commémoration de saint Paul, et mon âme en jouit continuellement. Or,

comme j'étais habituée à ne porter en moi, toujours, que la seule présence de Jésus-Christ, je crois que j'avais quelque difficulté à considérer trois Personnes, même si je comprends qu'elles ne sont qu'un seul Dieu. Comme j'y pensais, aujourd'hui même, le Seigneur me dit que je me trompais en me représentant les choses de l'âme d'après celles du corps, que je devais comprendre qu'elles sont très différentes et que l'âme est capable d'extrêmes jouissances.

Me vint alors cette représentation d'une éponge qui s'imprègne d'eau et l'absorbe. Il me semblait en effet que l'âme se gorgeait de cette divinité, qu'elle avait en elle, pouvait-on dire, ces trois Personnes et en jouissait. J'entendis aussi ces paroles : *Ne cherche pas à Me garder enfermé en toi, mais à t'enfermer en Moi.* (…)

27

(Non daté)

De quoi t'affliges-tu, ma petite pécheresse ? Ne suis-je pas ton Dieu ? Ne vois-tu pas de quelle indigne manière on Me traite ici ? Si tu M'aimes, pourquoi ne montres-tu pas de compassion pour Moi ?

28

(Non daté)

Dans les moments où on se demande avec crainte si l'on est ou non en état de grâce : *Ma fille, la lumière est très différente des ténèbres. Sache que Je suis fidèle.*

Personne ne se perdra sans le savoir. (…) La véritable humilité de l’âme consiste à savoir ce qu’elle peut et ce que Je peux. Transcris toujours les conseils que Je te donne, pour être sûre de ne pas les oublier : puisque tu as besoin d’avoir par écrit ceux que les hommes te donnent, pourquoi croirais-tu perdre ton temps en écrivant ceux que tu reçois de Moi ? Un jour viendra où les Miens et les leurs te seront nécessaires.

29

(Non daté)

(…)

2. Pour en revenir à l’union, j’ai compris que c’était avoir l’esprit pur, dégagé de toutes les choses d’ici-bas, quand

rien en nous n’est contraire à la volonté de Dieu, quand notre esprit comme notre volonté sont ainsi totalement conformes à la volonté divine, détachés de tout, occupés seulement de Dieu, ayant perdu jusqu’au souvenir de l’amour de soi et de toute chose créée.

3. J’ai pensé que si telle est l’union, on peut donc dire qu’une âme qui reste conforme à cette détermination est toujours dans l’oraison d’union ; et, cependant, il est certain que l’oraison d’union ne peut durer que très peu. (…)

Bien qu’aucune parole n’ait été prononcée, il me semble avoir entendu, *que nous nous laissons recouvrir par l’abondante poussière que soulèvent nos misères, nos fautes, et maints obstacles en tout genre, si bien qu’il nous serait impossible de préserver cette pureté qu’a notre esprit quand il s’unit à Dieu ; car dans ces moments-là, il est détaché de notre misérable misère et s’élève bien au-dessus d’elle*. Si donc, dans l’union, notre volonté et notre esprit ne font qu’un avec l’esprit de Dieu, il me semble qu’il n’est pas possible d’y parvenir à moins d’être en état de grâce ; or, on m’avait pourtant dit le contraire.

C’est pourquoi il me paraît très difficile de savoir s’il s’agit d’union autrement que par une grâce spéciale de Dieu, puisque nous-mêmes, quand nous sommes en état d’union, n’en savons rien.

4. Écrivez-moi, mon père, pour me donner votre avis et me dire en quoi je m’égare, et veuillez me renvoyer ce papier.

33

(Non daté)

(…)

2. Nous autres ignorants pensons que les Personnes de la Très Sainte-Trinité sont toutes trois – ainsi que nous les

voyons représentées en peinture – en une seule, comme lorsqu'on peint trois visages pour un unique corps ; voilà qui nous effraie et nous paraît chose impossible, si bien qu'aucun de nous n'ose trop y penser de peur que l'entendement s'y égare et finisse par douter de cette vérité ; tout cela nous prive d'un grand profit.

3. Ce qui m'a été représenté, ce sont trois Personnes distinctes, de sorte que l'on peut s'adresser à chacune et la regarder séparément. Ensuite, je me suis dit que seul le Fils a pris forme humaine, ce qui montre que cette distinction est bien réelle. Ces Personnes s'aiment, communiquent entre elles et se connaissent. Si donc chacune existe par elle-même, pourquoi disons-nous que toutes trois sont une seule et même entité, et le croyons et le considérons comme une vérité absolue pour laquelle moi-même je souffrirais mille morts ? (…) Comment se fait-il que nous voyions trois Personnes distinctes, pourquoi le Fils s'est-il incarné, et non le Père ou l'Esprit-Saint ?

Je n'ai pas réussi à comprendre ; les théologiens le savent. Ce que je sais, c'est qu'à elles trois ces Personnes ont accompli cette œuvre merveilleuse et je ne veux pas chercher plus loin. Mon esprit en conclut aussitôt que Dieu est tout-puissant, qu'Il l'a pu parce qu'Il l'a voulu, et qu'Il pourra de même tout ce qu'Il voudra. Ainsi, moins je comprends ces choses, plus je les crois, et plus grande est ma dévotion. Dieu soit à jamais béni. Amen.

34

(Non daté)

Si Dieu ne m’avait pas accordé un si grand nombre de faveurs, je crois que je n’aurais eu ni le courage d’entreprendre les œuvres aujourd’hui accomplies, ni la

force de supporter tant de difficultés, d’oppositions et de médisances. Depuis que les fondations ont commencé, je ne nourris plus de ces craintes que j’avais auparavant à l’idée d’être abusée, car j’ai acquis la certitude que c’est Dieu qui l’a voulu ; j’ai pu ainsi aller au-devant d’entreprises très difficiles, mais toujours dans l’obéissance et le respect des conseils que je recevais. (…)

35

(Avila, 1572)

Pendant que j'étais au couvent de l'Incarnation, la seconde année de mon priorat et dans l'octave de saint Martin, au moment de la communion le Père Jean de la

Croix, qui me donnait la Sainte Eucharistie, partagea l’hostie pour tendre la moitié à une autre sœur. Je me dis que ce n’était pas parce qu’on manquait d’hosties, mais pour me mortifier : je lui avais confié que j’aimais bien quand les hosties étaient grandes, même si je savais que cela ne changeait rien et que le Seigneur était tout entier dans le plus moindre des morceaux… Sa Majesté m’apparut alors, comme Il l’avait déjà fait, par vision imaginaire, toute intérieure, et me donnant Sa main droite, Il me dit : *Regarde ce clou : il est le signe que tu seras Mon épouse à compter d’aujourd’hui. Jusqu’ici, tu ne l’avais pas mérité ; dorénavant, tu auras soin de mon honneur, non seulement parce que je suis ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais parce que tu es Ma véritable épouse : Mon honneur est le tien et ton honneur est le Mien.*

36

(Avila, 1572 ?)

Un autre jour, le Seigneur me dit : *Crois-tu, ma fille, qu'il y ait du mérite dans la jouissance ? Non, mais il y a du mérite à agir, à souffrir, à aimer. (...) Sache, ma fille, que*

mon Père aime d'autant plus qu'Il impose de grandes souffrances, et que ces souffrances sont la réponse de Son amour. Comment puis-Je te montrer le Mien autrement qu'en voulant pour toi ce que J'ai voulu pour Moi-même ? (...)

37

(1573 ou 1574)

Je vis une grande tempête d'épreuves, et aussi que nous allions être persécutés comme les Égyptiens persécutèrent les enfants d'Israël ; mais que Dieu nous ferait passer à pied sec et que nos ennemis seraient engloutis par les flots.

38

(Beas, 1575)

Un jour que j’étais au couvent de Beas, Notre-Seigneur me dit que, puisque j’étais Son épouse, je pouvais Lui adresser des requêtes, qu’Il me promettait de toutes les

exaucer. Pour preuve de Son engagement, il me donna un bel anneau, orné d’une pierre qui ressemblait à de l’améthyste, mais dont l’éclat était très différent de celles d’ici-bas, et Il me le passa au doigt. J’écris cela toute honteuse, considérant la bonté de Dieu et ma misérable vie qui devrait me conduire en enfer. Ah, mes filles, recommandez-moi à Dieu et montrez beaucoup de dévotion à saint Joseph, qui a de grands pouvoirs… J’écris de ces sottises…

40

(Beas, 1575)

Ceci est vérité de mon âme et de ma conscience. Que personne ne lise ces pages, même après ma mort, mais qu’on les remette au Maître Gracián.

1. Au mois d'avril de l'année 1575, alors que j'étais à la fondation de Beas, le Maître Frère Jérôme Gracián de la Mère de Dieu vint dans cette ville. Je me confessai à lui quelquefois, sans lui accorder néanmoins autant d'importance qu'à d'autres confesseurs que j'avais eus, ni me laisser entièrement guider par lui. Un jour, pendant que je prenais mon repas sans aucun recueillement intérieur, mon âme entra en contemplation et recueillement, ce qui me fit croire que j'allais tomber en extase. C'est alors que cette vision se présenta à moi avec la rapidité habituelle, celle de l'éclair.

2. Il me sembla voir près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la forme où Sa Majesté m'apparaît habituellement, et à Sa droite se trouvait le Maître Gracián. Le Seigneur prit sa main droite et la mienne, et les joignit en me disant qu'*Il voulait que, toute ma vie durant, ce Père soit Son représentant et que nous devrions nous accorder sur tout, car telle était Sa volonté*.

3. J'eus la certitude que c'était Dieu qui m'avait parlé et qui le voulait ainsi ; cependant, je répugnais à l'idée d'avoir à abandonner deux confesseurs que j'avais eus pendant très longtemps et de manière suivie, et à qui je devais beaucoup (surtout l'un d'eux, à qui je voue une grande affection). Mais je ne pus me persuader que cette vision était trompeuse, si grand était l'effet qu'elle avait produit en moi. Sans compter que par deux fois encore, avec des paroles différentes, le Seigneur me fit entendre que je n'avais rien à craindre, qu'Il le voulait ainsi. Comprenant que telle était Sa volonté, je finis donc par me résoudre à suivre les conseils de ce Père pour le reste de mes jours, ce que jamais je n'avais fait avec personne. Et pourtant, j'avais eu pour confesseurs nombre d'hommes d'une grande érudition et d'une aussi grande

sainteté, qui veillaient sur mon âme avec le plus grand soin. Mais je n'avais reçu à leur sujet aucune annonce m'incitant à n'en plus changer ; j'avais simplement été avertie, pour certains, qu'il me convenait de les choisir comme confesseurs, tant pour mon bien que pour le leur.

4. Une fois ma décision prise, j'en ai tiré une paix et un soulagement qui m'ont moi-même surprise, montrant que c'est bien Dieu qui le voulait ainsi. Car cette paix, cette consolation si grande de l'âme, le diable, il me semble, ne peut nous la donner. Aussi, chaque fois que j'y repense, je loue le Seigneur ; je me remémore ce beau verset ; *« Qui posuit fines suos in pace »*, et je voudrais chanter Ses louanges à en perdre le souffle.

5. Un mois environ après avoir pris cette décision, le lundi de la Pentecôte – j'étais en route pour la fondation de Séville –, nous avons entendu la messe à Ecija, dans un ermitage où nous avons passé l'heure de la sieste. Laissant mes compagnes dans l'ermitage, je demeurai seule dans une sacristie qu'il y avait là. Repensant à une grande faveur que l'Esprit-Saint m'avait accordée une veille de Pentecôte, me vint le désir de lui rendre un insigne service. Tout d'abord, je ne trouvai rien que je n'aie déjà fait, ou du moins que je ne me sois promis de faire, car notre accomplissement est toujours insuffisant. Puis je me rappelai que, bien qu'ayant fait vœu d'obéissance, je pouvais observer ce vœu avec une plus grande perfection, et il me parut qu'il serait agréable au Seigneur si je lui promettais ce que je m'étais déjà proposé : obéir au Père maître Jérôme Gracián. D'un côté, il me semblait que c'était comme si je ne faisais rien, puisque j'y étais déjà déterminée. D'un autre, c'était me faire extrême violence, car je considère qu'auprès des supérieurs auxquels on fait vœu d'obéissance, on ne s'ouvre pas de ce qu'on a au plus intime. Sans compter qu'ils changent, et si l'on n'est pas bien avec l'un d'eux, il

en vient un autre. Pour moi, c'était donc me priver de liberté, intérieure et extérieure, pour le restant de mes jours. Et il me répugnait grandement d'y consentir.

6. Cette résistance même qu'opposait ma volonté m'emplissait de confusion ; il me semblait que je me refusais à servir Dieu quand l'occasion s'en présentait, et que cela allait à l'encontre de ma détermination de tout faire pour son service. À vrai dire, la décision que j'avais à prendre m'affligeait à tel point que je crois que rien dans ma vie, y compris ma profession, ne m'aura davantage coûté, sauf quand j'ai quitté la maison de mon père pour devenir religieuse. La raison en est qu'oubliant l'affection que je portais à ce père, j'oubliais aussi qu'il avait toutes les qualités requises pour accueillir favorablement mon dessein ; je le considérais ni plus ni moins que comme un étranger, ce qu'aujourd'hui j'ai du mal à comprendre. Je n'éprouvais alors qu'une seule crainte, celle de ne pas répondre à Dieu qui me demandait de Le servir. Sans doute la nature, toujours amie de la liberté, faisait-elle aussi son office. Voilà bien des années que la liberté ne présente plus pour moi aucun attrait ; mais m'en priver par un vœu me semblait tout autre chose, et j'avais raison de le penser.

7. Après m'être longuement débattue, le Seigneur m'emplit d'une grande confiance, et il me sembla que plus il m'en coûtait, mieux c'était. Et que, puisque je faisais cette promesse pour l'amour du Saint-Esprit, Celui-ci se devrait d'éclairer mon Maître Gracián pour qu'à son tour il m'apporte la lumière ; sans compter que le Seigneur Lui-même me l'avait désigné. Je me mis à genoux et promis alors, afin de servir le Saint-Esprit, de faire, ma vie durant, tout ce que ce Maître me dirait, tant que cela n'irait pas à l'encontre des commandements de Dieu ni des supérieurs auxquels je dois entière obéissance. Je précisai que je ne me sentirais pas tenue

quand il s’agirait de choses de peu d’importance. Comme, par exemple, si ce que j’ai à lui demander l’importune et qu’il me dit de laisser cela, et moi, sans y prendre garde, j’insisterais encore, ou bien pour tout ce qui a trait aux soins du corps ; en un mot pour les petits riens que l’on commet par inadvertance. Mais de tous mes péchés et fautes, je ne lui cacherais rien sciemment, pas plus que de mes pensées intimes, même si c’est plus que ce que l’on fait avec les supérieurs. Je promis enfin de le considérer en lieu et place de Dieu, extérieurement et intérieurement.

8. J’en suis restée aussi satisfaite et heureuse que si j’étais complètement libérée de moi-même ; alors que je me croyais contrainte par cette obligation, je me sens désormais beaucoup plus libre. Loué en soit le Seigneur !

45

(Séville, 1575)

Un jour, j’ai compris que le Seigneur était en toutes choses et surtout en notre âme, et à l’esprit m’est venue la comparaison avec une éponge qui s’imbibe d’eau.

53

(Séville, 1575)

Un jour, Notre-Seigneur m’éclaira sur un point que je souhaitais comprendre, mais j’oubliai si vite ce qu’il m’avait dit que je ne parvins plus à me rappeler ce que

c'était. Comme j'essayais de m'en souvenir, j'entendis ceci : *Comme tu sais, Je te parle quelquefois ; prends soin d'écrire ce que Je dis ; même si toi, tu n'en tires pas profit, cela pourra profiter à d'autres.* Je me demandai si c'était à cause de mes péchés que cela devait profiter à d'autres, tandis que moi, je n'y trouvais point de salut. Alors, il me dit : *N'aie pas peur.*

58

(Séville, 1575)

1. Pendant l'octave de la Toussaint, j'ai eu deux ou trois jours fort pénibles au souvenir de mes grands péchés et de ma crainte de persécutions, laquelle n'était fondée que

sur les faux témoignages qu’on pouvait porter contre moi. Tout le courage que je montre habituellement dans la souffrance se dérobait. J’avais beau faire effort, accomplir des actes, sachant qu’ils étaient d’un grand bénéfice pour mon âme, cela ne servait pas à grand-chose, car la peur ne me quittait pas. Ce fut une lutte très rude. Je tombai alors sur une lettre dans laquelle mon bon père Gracián citait saint Paul : « Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons souffrir. » Ces paroles m’apportèrent un grand soulagement, mais cela ne suffit pas ; le lendemain, je me sentis très affligée par son absence, car je n’avais personne à qui demander conseil en cette épreuve. Il me semblait vivre dans une grande solitude, d’autant que, désormais, ce bon père était le seul à pouvoir alléger mes peines, et qu’il était perpétuellement absent, ce qui me faisait beaucoup souffrir…

67

(Saint-Joseph d'Avila, 1579)

J'étais à Saint-Joseph d'Avila, la veille de la Pentecôte, dans l'ermitage de Nazaret ; je considérais l'immense grâce que Notre-Seigneur m'avait faite ce même jour

quelque vingt ans plus tôt, quand j'avais été prise d'un tel élan de ferveur spirituelle que j'étais restée en extase. Alors que je me trouvais dans cet état de grand recueillement, j'entendis de Notre-Seigneur les paroles suivantes : *Je devais dire aux pères Carmes déchaussés, de Sa part, qu'ils s'efforcent d'observer quatre choses, et que, tant qu'ils les observeraient leur Ordre irait en prospérant ; mais que s'ils y manquaient, ils devaient savoir qu'ils porteraient atteinte à leurs principes fondateurs. La première était qu'il y ait accord entre les supérieurs ; la deuxième, que même si les maisons étaient nombreuses, chacune ne devait héberger qu'un petit nombre de religieux. La troisième, qu'ils aient peu de commerce avec les séculiers, et cela, pour le bien de leurs âmes. La quatrième, qu'ils enseignent plus par des œuvres que par des paroles.*

Ceci arriva en l'an 1579. Et parce c'est l'entière vérité, je le signe de mon nom.

LIVRE DES FONDATIONS

Contemplative, Thérèse d'Avila ? Certes, mais aussi femme d'action, d'une exceptionnelle énergie malgré une santé toujours précaire. Entre 1567 et 1582, année de sa mort, elle parcourt les routes de Castille et d'Andalousie, fondant quinze monastères, afin de mettre en place sa réforme du Carmel : retour à la règle primitive avec observance d'une clôture stricte, refus de toute rente pour le monastère où seules treize religieuses vivent d'aumônes et de leurs travaux manuels, vie dédiée à la méditation et à la prière. Le Livre des fondations *relate le déroulement souvent hasardeux de cette aventure, interrompu à deux reprises par les supérieurs de Thérèse en raison de dissensions entre carmélites déchaux et mitigés, et ce, malgré l'appui apporté par Philippe II à cette réforme.*

Comme pour le Livre de la vie*, c'est sur injonction de son confesseur que Thérèse commence à écrire en 1573. Son récit fait la part des mésaventures qui surgissent dans les différentes villes où sont fondés ces monastères (recherche d'une habitation appropriée, rivalités avec les couvents déjà installés, etc.), des incidents qui marquent le voyage proprement dit, selon les aléas du climat et des routes où les chariots, chargés de ses « filles » et bâchés pour les protéger des regards, s'engagent, et enfin de la vie monastique elle-même que nous voyons se constituer peu à peu dans chacune des maisons nouvellement acquises. Pour accomplir sa mission, Thérèse aura à se frotter tant à des bateliers et des aubergistes qu'à des grands d'Espagne (comme la princesse d'Eboli), et même à l'Inquisition. Aussi ce livre est-il non seulement le témoignage d'un acte de foi, mais la peinture sans complaisance, bien que retenue, des luttes d'influence au sein de la caste religieuse comme de l'aristocratie, dans cette société du Siècle d'or qui entame son déclin*.

A.S.

Prologue

(…)

2. J’étais à Saint-Joseph d’Avila en 1562, l’année même où fut fondé ce monastère, quand le père dominicain García de Toledo, alors mon confesseur, me commanda de raconter par écrit la fondation de ce couvent, ainsi que bien d’autres choses qu’on pourra lire si ces pages voient jamais le jour. Je me trouve à présent à Salamanque et nous sommes en 1573, soit onze ans plus tard. Mon confesseur le P. Ripalda, père recteur de la Compagnie de Jésus, après avoir lu le récit de la première fondation, a pensé qu’il serait bon pour le service de Dieu que j’écrive

aussi celle des sept autres monastères fondés entre-temps par la bonté du Seigneur, ainsi que celle des premiers monastères des Carmes déchaux, et m'a commandé de le faire. Comme cela me semblait impossible en raison de mes nombreuses occupations – lettres à écrire, tâches multiples que je suis obligée d'accomplir car elles me sont ordonnées par mes supérieurs –, je n'ai eu d'autre issue que de m'en remettre à Dieu. Mes craintes venaient de ce que je me sais peu faite pour pareil travail, et en mauvaise santé ; mais même sans cela, il m'apparaissait souvent qu'il me serait difficile d'en venir à bout en raison de ma faible nature. Alors le Seigneur me disait : *Ma fille, l'obéissance donne des forces.*

3. Plaise à Sa Majesté qu'il en soit ainsi et qu'Elle me donne, par Sa grâce, la possibilité de dire pour Sa gloire les faveurs qu'avec ces fondations elle a accordées à notre Ordre.(…) Je m'arrêterai sur chacune des fondations, et tâcherai d'être brève, dans la mesure du possible, car mon style est si lourd que j'ai bien peur de lasser et de me lasser moi-même. Mais l'amour que me portent mes filles, à qui ces pages resteront après ma mort, les rendra, je l'espère, indulgentes à mon endroit.

(…)

6. Je m'en remets en tout à notre Sainte Mère l'Église de Rome, bien décidée, mes chères sœurs, mes filles, à montrer ces pages à des docteurs en théologie et à des personnes de haute spiritualité avant qu'elles ne soient mises entre vos mains. (…)

7. Année 1573, 24 août, fête de saint Louis, roi de France.

Loué soit le Seigneur.

Chapitre 24

Suite de la fondation de Saint-Joseph du Carmel, à Séville. Première messe pendant la fête de la Très Sainte Trinité, 1575.

1. Quand le père et maître frère Jérôme Gracián vint me voir à Beas, nous ne nous étions encore jamais rencontrés malgré le vif désir que j'en avais ; nous nous étions écrits, oui, quelques fois. Je fus très heureuse quand j'appris qu'il était là, car je désirais beaucoup le connaître après tout le bien qu'on m'en avait dit. Mais je fus encore plus heureuse lorsque nous commençâmes à avoir des entretiens ; j'en tirai une telle satisfaction qu'il me semblait que ceux qui m'avaient fait l'éloge du Père ne savaient pas qui il était.

2. Dès que je le vis, moi qui me trouvais dans un état de grande inquiétude, je crois que le Seigneur me donna à entendre tout le bien qui nous viendrait de lui. Durant ces jours-là, j'éprouvai un tel réconfort et une joie si excessive qu'en vérité je m'en étonnais moi-même. Il n'avait alors autorité que sur l'Andalousie ; ce fut pendant qu'il était à Beas que le nonce, ayant demandé à le voir, étendit son autorité aux déchaux et aux déchaussées de la province

de Castille. Mon esprit en conçut tant de joie que je ne me lassais pas d’en remercier Notre-Seigneur ; je ne pouvais rien faire d’autre.

3. C’est à cette époque que nous arriva la permission de fonder à Caravaca, mais elle ne s’accordait pas avec le projet que j’avais formé. Il fallut donc envoyer à nouveau un émissaire à la Cour, car j’avais moi-même écrit aux fondatrices que si on n’obtenait pas certaine disposition manquante, jamais la fondation ne se ferait. Il fallait donc en informer la Cour. Mais je n’avais pas l’intention d’attendre sur place la réponse, et je voulais retourner en Castille. Cependant, comme le P. Frère Jérôme était là, et que ce monastère dépendait de lui puisqu’il était commissaire pour toute la province de Castille, je ne pouvais rien faire sans son autorisation ; je lui en parlai donc.

4. Il lui parut qu’une fois que j’aurais quitté la ville, il ne serait plus question d’une fondation à Caravaca. Il trouvait d’autre part que ce serait rendre grand service à Dieu que de fonder à Séville ; il considérait cela d’autant plus facile que des personnes ayant du bien et une maison à offrir sur-le-champ lui en avaient fait la demande. Et puis, l’archevêque de Séville favorisait tant notre Ordre que le père Gracián ne doutait pas qu’il en serait fort satisfait. Il fut donc décidé que la prieure et les religieuses destinées à Caravaca iraient à Séville. Pour ma part, j’avais toujours été contre la fondation de monastères en Andalousie, et j’avais mes raisons ; si j’avais su que Beas appartenait à cette province, jamais je n’y aurais été ; ce qui m’avait induite en erreur, c’est que les terres alentour n’en font pas partie, l’Andalousie commençant quatre à cinq lieues plus loin, mais que la ville elle-même dépend de cette province. Cependant, voyant que mon supérieur y était résolu, je me rangeai aussitôt à son avis – le Seigneur m’a accordé cette grâce de penser que mes supérieurs ont

toujours raison –, même si mon intention était de faire une fondation ailleurs, car j’avais de sérieux motifs pour ne pas aller à Séville.

5. La chaleur se faisant plus forte, on entama sans attendre les préparatifs du voyage ; le père Gracián, commissaire apostolique, se rendit auprès du nonce qui l’avait convoqué, et nous autres partîmes pour Séville avec mes bons compagnons, le P. Julián de Avila, Antonio Gaytán et un moine déchaux. Nous allions à bord de chariots complètement clos, c’était notre manière de voyager, toujours ; une fois à l’auberge, nous prenions une chambre, bonne ou mauvaise, ce qu’il y avait, et l’une de nous restait à la porte pour recevoir ce dont nous avions besoin ; même nos compagnons de voyage n’entraient pas.

6. Nous eûmes beau nous hâter, nous n’arrivâmes à Séville que le jeudi qui précède la Sainte Trinité, après avoir énormément souffert de la chaleur pendant le voyage ; même si nous évitions d’être sur les routes l’après-midi, comme les chariots étaient restés en plein soleil, quand il fallait y monter, je vous assure, mes sœurs, que c’était comme entrer dans un purgatoire. Tantôt parce qu’elles songeaient à l’enfer, tantôt parce qu’il leur semblait qu’elles le faisaient pour Dieu, et qu’elles souffraient pour Lui, les sœurs qui m’accompagnaient étaient heureuses et guillerettes. Les six étaient de si grandes âmes que je me serais aventurée avec elles, je crois, jusque chez les Turcs : elles auraient eu le courage, ou plutôt le Seigneur le leur aurait donné, d’endurer pour Lui des souffrances qu’elles appelaient de leurs vœux et dont elles ne cessaient de s’entretenir ; elles pratiquaient régulièrement l’oraison et la mortification. Comme elles devaient s’installer si loin, j’avais choisi celles qui m’y semblaient le mieux préparées. Et c’était bien nécessaire, compte tenu des épreuves que nous eûmes à subir. Je ne

parlerai pas ici de certaines de ces épreuves, car je pourrais être amenée à citer des noms.

7. La veille de la Pentecôte, Dieu leur infligea une rude épreuve en me frappant d'une très forte fièvre. Je crois que les clameurs qu'elles adressèrent à Dieu suffirent à empêcher le mal d'empirer ; car de ma vie jamais je n'ai eu accès de fièvre d'aussi courte durée ; j'étais si abattue qu'on m'aurait dit tombée en catalepsie. Elles me jetaient de l'eau au visage, tant et plus, mais si chauffée par le soleil qu'elle ne me rafraîchissait guère.

8. Je tiens cependant à vous décrire le vilain logement dans lequel cela se passa. On nous avait donné une toute petite chambre sous les toits, sans fenêtre ; dès qu'on ouvrait la porte, le soleil entrait à plein. Et dites-vous bien que là-bas, ce n'est pas le soleil de Castille, il est beaucoup plus violent. On m'étendit sur un lit, mais j'aurais préféré être couchée par terre, car ce lit était très haut d'un côté, très bas de l'autre, je ne savais comment me mettre, on aurait dit qu'il était fait de pierres pointues. Ce que c'est que la maladie ! Avec la santé, tout est facile à supporter. Pour finir, je décidai qu'il valait mieux me lever et que nous partions toutes : il me semblait moins dur de supporter le soleil en rase campagne que dans cette mauvaise chambre.

9. Quand je pense à ces malheureux qui sont en enfer et qui y resteront jamais ! Car on éprouve tout de même un répit quand on passe d'une souffrance à une autre. Il m'est arrivé d'avoir une très forte douleur à un endroit du corps et, lorsqu'une douleur tout aussi forte me venait à un autre endroit, ce changement même, je le ressentais comme un soulagement. C'est ce qui arriva cette fois-là. Je crois me souvenir que je n'étais nullement affligée d'être malade ; les sœurs en souffraient bien plus que moi. Le Seigneur daigna faire que les plus fortes douleurs ne durèrent qu'un seul jour.

10. Peu auparavant – deux jours, je crois –, nous avions enduré un autre contretemps assez pénible alors que nous traversions en barque le Guadalquivir. Au moment de faire passer les chariots, on s'aperçut que ce n'était pas possible là où le câble avait été tendu, qu'il fallait passer ailleurs en s'aidant autant que faire se pouvait du câble, mais en biais. Je ne sais trop ce qui advint, mais ceux qui tiraient sur le câble le lâchèrent, si bien que la barque chargée d'un des chariots partit à la dérive sans câble et sans rames. J'ai eu bien plus de compassion pour le batelier au désespoir que d'inquiétude face au danger. Et nous autres de prier pendant que tout un chacun criait.

11. Un gentilhomme nous avait observés depuis son château qui se trouvait à proximité ; pris de compassion, il nous envoya de l'aide . C'était alors que la barque n'avait pas encore été livrée à elle-même et que nos frères tiraient de toutes leurs forces ; mais le courant était le plus puissant, si bien qu'il les déportait tous et en fit chuter plus d'un. Je fus saisie d'émotion en voyant l'attitude d'un des fils du batelier ; je ne puis l'oublier. Il devait avoir dix ou onze ans et il était si accablé de voir son père à la peine que j'en louai Notre-Seigneur. Mais comme Sa Majesté a toujours pitié de nous, même dans les épreuves qu'elle nous envoie, la barque finit par s'échouer sur un banc de sable, à un endroit où l'eau était peu profonde, et on parvint à nous sortir de là. Nous aurions eu du mal à retrouver notre chemin, la nuit étant tombée, si quelqu'un du château n'était venu nous servir de guide.

Je ne pensais pas parler de ces incidents qui sont sans grande importance, car si je devais narrer toutes nos tribulations, je n'en finirais pas. Mais on a insisté pour que je m'attarde sur celle-là.

12. Bien plus pénible pour moi fut ce qui nous advint au dernier jour des fêtes de Pentecôte. Nous avions fait route

aussi vite que possible afin d'arriver de bon matin à Cordoue pour entendre la messe sans être vues de personne. On nous mena à une église de l'autre côté du pont afin de garantir notre solitude. Au moment de traverser, on nous apprend que nous n'avons pas la permission de passer avec des chariots, que le corregidor peut seul la donner. Il a fallu attendre plus de deux heures avant de l'obtenir, ces messieurs n'étant pas levés. Entre-temps, les gens sont arrivés en grand nombre, curieux de savoir qui nous étions ; cela nous importait peu, car nos chariots étant bien clos, on ne pouvait rien voir. La permission finit par arriver, mais les chariots ne passaient pas l'entrée du pont ; il fallut en scier les bords, ou je ne sais trop quoi, ce qui nous retarda d'autant. Pour finir, quand nous arrivâmes à l'église où le P. Julián de Avila devait dire la messe, elle était pleine de monde ; comme elle était placée sous l'invocation du Saint-Esprit, ce que nous ignorions, il y avait ce jour-là solennité et sermon.

Quand je vis ce qu'il en était, j'en fus très chagrinée ; il aurait mieux valu, selon moi, repartir sans entendre la messe que de nous mêler à cette cohue. Le P. Julián ne l'entendait pas ainsi. Et comme il était théologien, nous dûmes toutes nous ranger à son avis. Nos autres compagnons auraient peut-être préféré suivre le mien, et sans doute cela n'aurait-il pas mieux valu ; d'ailleurs, je crois que jamais je ne me fierais qu'à ma seule opinion. Nous descendîmes des chariots près de l'église. Personne ne pouvait voir nos visages que nous cachions toujours sous de grands voiles ; mais, en général, il suffisait qu'on nous vît avec ces voiles, nos grandes capes de gros drap et nos sandales pour que se crée de l'agitation autour de nous. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Mon émotion fut si vive, tout comme celle de mes compagnes, que ma fièvre en tomba complètement.

14. Au moment d'entrer dans l'église, un homme de bien s'approcha de moi et écarta la foule. Je le priai instamment de nous conduire jusqu'à une chapelle. Ce qu'il fit ; puis il referma la porte et ne nous quitta plus jusqu'à ce que nous soyons sorties de l'église grâce à son aide. Quelques jours plus tard, cet homme vint à Séville et dit à un père de notre Ordre qu'il pensait que Dieu l'avait récompensé pour cette bonne action, car on venait de lui promettre – ou de lui remettre – une imposante fortune à laquelle il ne s'attendait pas.

Je le répète, mes filles, même si vous pensez que ça n'a pas été grand-chose, pour moi ce fut un très mauvais moment à passer. Vous auriez dû voir les gens se précipiter comme s'ils allaient assister à une entrée de taureaux. Je n'avais qu'une hâte, quitter ce lieu ; et comme il n'y avait à proximité aucun endroit où nous retirer pendant les heures les plus chaudes, nous les passâmes sous un pont.

15. Arrivées à Séville dans une maison louée pour nous par le P. Mariano qui avait été informé de nos intentions, je pensais que tout était en bonne voie ; car, je le répète, l'archevêque s'était toujours montré favorable aux déchaux et il m'avait écrit plusieurs fois en me témoignant une grande affection. Cela ne suffit pas à m'épargner bien des difficultés, car Dieu le voulait ainsi. Cet archevêque est très hostile aux monastères de religieuses vivant sous le régime de la pauvreté, et il a raison. De là est venu tout le mal, ou plutôt la possibilité de réaliser notre dessein : car si on lui en avait parlé avant que je ne me sois mise en chemin, je suis persuadée qu'il n'aurait jamais donné son accord. Mais le père commissaire, et le P. Mariano qui, lui aussi, se réjouit tant de me voir arriver, étaient si sûrs que ma venue lui serait agréable qu'ils ne lui en avaient rien dit. Et, je le répète, ils avaient commis une grosse erreur tout en pensant bien

faire. Pour la fondation des autres monastères, je commençais toujours par obtenir l'autorisation de l'évêque ordinaire, ainsi que le recommande le saint Concile. Cette fois, nous étions sûres de notre affaire, d'autant, je le répète, que nous pensions de la sorte servir l'archevêque, et c'était vrai – lui-même le reconnut par la suite. Mais le Seigneur a voulu qu'aucune fondation ne se fasse sans me coûter, d'une manière ou d'une autre, bien des peines.

16. Quand nous fûmes arrivées dans la maison qu'on avait louée pour nous, je voulus en prendre aussitôt possession comme je le faisais d'habitude afin que nous puissions y célébrer l'office divin. Mais le P. Mariano, qui nous avait accueilli, trouva de bonnes raisons pour retarder l'office : il ne voulut pas me dire ce qu'il en était afin de ne pas m'affliger. Mais comme les raisons qu'il invoquait étaient insuffisantes, je compris le pourquoi : nous n'avions pas obtenu l'autorisation. Il me dit alors que je ferais mieux de fonder un monastère ayant des revenus, ou quelque chose d'approchant, je ne me rappelle plus. Finalement, il m'avoua que l'archevêque n'aimait pas autoriser des monastères de religieuses ; depuis qu'il avait été nommé dans cette ville, il n'en avait autorisé aucun. Il y avait des années qu'il était à Séville, et avant cela à Cordoue, et c'était un grand serviteur de Dieu. Il accorderait d'autant moins son autorisation qu'il s'agissait d'un monastère sous le régime de la pauvreté.

17. Dans ces conditions, autant dire qu'il n'y aurait pas de fondation. D'abord parce que fonder cette sorte de monastère dans la ville de Séville, même si nous en recevions l'autorisation, ne me plaisait guère ; je n'ai fondé de monastère avec un revenu assuré que dans de petites localités, car dans ces endroits-là on n'a pas les moyens de subsister autrement. Et puis il nous restait à peine quelques liards après avoir acquitté les frais du

voyage, car nous n'avions rien apporté que les vêtements que nous avions sur nous, quelques tuniques et coiffes, et ce qu'il fallait pour couvrir les chariots ; si bien qu'il nous fallut emprunter pour que ceux qui nous escortaient puissent s'en retourner. Un ami qu'Antonio Gaytán avait là prêta la somme nécessaire, et le P. Mariano dut aussi emprunter pour aménager la maison. Nous n'avions même pas de toit à nous. Cette fondation était donc impossible.

18. À force d'insistance, sans doute, le P. Mariano obtint de l'archevêque qu'on nous laissât célébrer la messe le jour de la Très Sainte Trinité. Ce fut la première ; on nous précisa que nous ne devions pas sonner la cloche, ni même l'installer, alors qu'elle l'était déjà. Je passai dans cette situation plus de quinze jours et si ce n'avait pas été à cause du père commissaire et du P. Mariano, je serais retournée sans le moindre regret à Beas avec mes religieuses, pour fonder le monastère de Caravaca. Ce que je regrettais alors amèrement, c'était d'avoir à passer tout ce temps à Séville ; comme j'ai mauvaise mémoire, je ne me souviens pas très bien, mais je crois que ce fut plus d'un mois. Et il nous était devenu alors beaucoup plus difficile de partir que si nous l'avions fait sitôt après notre arrivée, car la nouvelle de notre fondation s'était répandue. Jamais le P. Mariano ne me permit d'écrire à l'archevêque ; lui-même se chargea de le convaincre peu à peu, aidé en cela par les lettres que le père commissaire envoya de Madrid.

19. Ce qui me rassurait et m'empêchait d'avoir trop de scrupules, c'était d'avoir dit la messe avec le consentement de l'archevêque, et chaque jour, au chœur, nous récitions l'office divin. Je recevais sans cesse des personnes venues de sa part, me disant qu'il me verrait bientôt ; c'est d'ailleurs un de ses familiers qu'il avait envoyé dire la première messe. J'en conclus que tout ce

qu’il voulait, c’était me donner du souci. Si je m’inquiétai, ce n’était pas pour moi ni pour mes religieuses, mais pour le père commissaire, car c’était lui qui avait décidé du voyage ; il était donc très préoccupé et redoutait surtout que nous ne commettions quelque excès ; et il avait de bonnes raisons de le craindre.

Mais voilà que les pères chaussés s’en mêlent à leur tour et veulent savoir comment s’est faite la fondation. Je leur montrai les patentes que m’avait remises notre très révérend père général ; cela les rassura, mais s’ils avaient appris les difficultés que nous faisait l’archevêque, je pense que cela n’aurait pas suffi. Seulement on ne savait pas ; tout le monde croyait au contraire qu’il était on ne peut plus satisfait de cette fondation. Dieu permit alors que l’archevêque vînt nous voir. Je lui dis que son attitude nous causait du tort ; il finit par accepter que je fasse ce que je voulais, comme je le voulais. Depuis, nous avons toujours pu compter en toutes circonstances sur son aide et son appui.

Chapitre 25

Suite de la fondation du glorieux monastère Saint-Joseph de Séville. Combien il fallut lutter pour avoir une maison à nous.

1. Personne n'aurait cru que dans une ville aussi importante que Séville, où il y a tant de gens riches, nous rencontrerions plus d'obstacles pour fonder un monastère que partout ailleurs. À tel point que je pensais parfois qu'il vaudrait mieux y renoncer. Peut-être est-ce affaire de climat ; j'ai toujours entendu dire que les démons ont plus de pouvoir à Séville pour nous tenter, sans doute parce que Dieu le leur permet. Ils se sont si bien exercés sur moi que jamais de toute ma vie je ne me suis sentie aussi pusillanime et lâche ; je ne me reconnaissais pas moi-même. La confiance que j'ai en Notre-Seigneur ne m'abandonnait pas, mais mon naturel était très différent de celui que je me connais depuis que je m'occupe de ces affaires ; je me disais que Dieu me retirait en partie Son aide pour me montrer qui Il était et me faire comprendre que le courage que j'avais montré ne venait pas de moi.

2. Nous étions donc dans cette ville depuis le jour que j'ai indiqué, et déjà, peu avant le Carême, on ne parlait

plus d’acheter une maison, car il n’y avait ni argent ni personne pour se porter garant, comme cela s’était fait ailleurs. Les dames qui avaient dit maintes fois au père visiteur apostolique qu’elles entreraient dans notre ordre, et l’avaient prié de faire venir des religieuses à Séville s’étaient désistées ; notre règle devait leur paraître trop rigoureuse et elles n’auraient pu la supporter. Une seule parmi elles se décida, dont je parlerai plus loin. Il était temps qu’on m’ordonne de quitter l’Andalousie, car d’autres affaires m’attendaient en Castille. J’étais très affligée à l’idée de laisser les religieuses sans maison, mais je voyais bien que ma présence était inutile ; la faveur, que Dieu m’accorde dans nos régions en mettant sur mon chemin des personnes pour m’aider à ces fondations, à Séville m’était refusée.

3. Dieu voulut qu’arrive alors des Indes un de mes frères, nommé Lorenzo de Cepeda, établi là-bas depuis plus de trente-quatre ans. Il fut encore plus affligé que moi à l’idée que les religieuses resteraient sans toit. Il nous dispensa son aide précieuse en nous permettant d’acquérir la maison qu’elles occupent aujourd’hui. Je n’avais plus alors d’espoir qu’en Notre-Seigneur, et Le suppliais de faire en sorte que je ne parte pas sans qu’elles soient installées ; je demandais à mes filles de prier Dieu, elles aussi, et le glorieux saint Joseph, et nous faisions maintes processions et prières à Notre-Dame. Ainsi encouragée et voyant mon frère résolu à nous aider, je me mis en quête d’une maison. Mais alors que l’achat semblait près d’être conclu, tout échouait.

4. Un jour que j’étais en oraison, demandant à Dieu d’accorder une maison aux religieuses, puisqu’elles étaient Ses épouses et n’avaient d’autre désir que de Le contenter, Il me dit : *Je vous ai entendues ; laisse-moi faire*. J’en fus toute heureuse ; il me semblait que cette maison, je l’avais déjà, et c’est ce qui arriva. Sa Majesté

nous évita d’en acheter une qui plaisait à tout le monde – parce que bien située –, mais si ancienne et délabrée que le terrain coûtait à peine moins que la somme que nous payâmes celle qu’elles occupent aujourd’hui. On s’était accordé sur tout, il ne manquait plus que les signatures au bas du contrat de vente, mais je n’étais nullement satisfaite. Il me semblait que cela ne cadrait pas avec les dernières paroles que j’avais entendues pendant que j’étais en oraison : Dieu m’annonçait que nous aurions une bonne maison – c’est ce que j’avais cru comprendre. Et je ne me trompais pas : Dieu voulut que le vendeur, malgré le gain qu’il en tirait, fasse des difficultés au moment de la signature ; ce qui nous permit, sans être en défaut, de dénoncer notre accord. Rendons en grâce à Notre-Seigneur. Car il n’aurait pas suffi aux sœurs de toute la durée de leur vie pour remettre cette maison en état, et elles auraient eu bien du souci et bien peu d’argent pour payer les travaux.

5. Un serviteur de Dieu joua un rôle important dans cette affaire. Dès notre arrivée ou presque, apprenant que nous n’avions personne pour dire la messe, il vint chez nous la célébrer chaque jour ; et pourtant il habitait très loin et le soleil tapait dur. Cet homme de bien, nommé Garciálvarez, est connu dans la ville pour ses bonnes œuvres, car il y est tout entier occupé ; aurait-il eu de l’argent que nous n’aurions manqué de rien. Comme il connaissait bien la maison, il trouvait que c’était folie de la payer si cher ; il nous le disait tous les jours et s’arrangea pour qu’on n’en parle plus. C’est lui qui alla avec mon frère visiter la maison que nos religieuses occupent aujourd’hui. Ils revinrent conquis, et avec raison ; et comme Notre-Seigneur le voulait ainsi, deux ou trois jours plus tard tous les documents étaient signés.

6. Il y eut encore bien des difficultés avant que nous ne puissions emménager. Le propriétaire ne voulait pas partir

; quant aux moines franciscains qui avaient leur couvent tout à côté, ils vinrent sans attendre exiger que nous renoncions à nous y installer. Si le contrat n'avait pas été signé sans clause restrictive, j'aurais loué le Seigneur d'en être libérées ; car nous risquions de payer les six mille ducats que cette maison coûtait sans pouvoir y habiter. La prieure n'était pas de mon avis ; au contraire, elle louait Dieu de l'impossibilité où nous étions de dénoncer le contrat. Sa Majesté lui a donné bien plus de foi et de courage qu'à moi en ce qui concernait la maison, comme d'ailleurs en toutes choses ; car elle vaut mieux que moi, de beaucoup.

7. Tous ces ennuis durèrent plus d'un mois. Enfin, grâce à Dieu, la prieure et moi-même pûmes nous installer avec deux autres religieuses, en pleine nuit pour que les moines ne s'aperçoivent de rien tant que nous n'avions pas pris possession. Nous avions très peur. Dans chaque ombre, ceux qui nous accompagnaient croyaient voir un franciscain. Dès que le jour fut levé, le bon Garciálvarez, venu avec nous, dit la première messe : nous n'avions plus rien à craindre.

8. Ô Jésus, que de frayeurs toutes les fois que j'ai eu à prendre possession ! Je me dis que si, quand on agit non pour faire le mal mais pour le service de Dieu, on peut éprouver pareille peur, que doivent alors ressentir ces gens qui agissent contre Dieu et leur prochain ? Je ne sais quel profit ils peuvent en tirer, ni quel plaisir ils espèrent en échange.

9. Mon frère ne nous avait pas rejointes : il restait en lieu sûr, car une erreur préjudiciable au monastère s'était glissée dans l'acte du vente établi à la hâte et, parce qu'il s'était porté garant, on voulait l'arrêter. De plus, comme il était tenu pour étranger, cela nous aurait créé de grosses difficultés ; et c'est bien ce qui arriva, jusqu'à ce qu'il eût donné une partie de ses biens en caution. Ensuite, tout se

déroula aisément, malgré les quelques plaidoiries qui furent encore nécessaires, comme pour prolonger notre épreuve. Nous vivions enfermées dans les pièces du bas ; c’était mon frère qui tout le jour s’occupait des ouvriers et nous apportait de quoi manger, comme il avait commencé à le faire depuis déjà quelque temps. Bien des gens n’avaient pas encore compris qu’il s’agissait d’un monastère, car nous habitions une maison particulière ; aussi recevions-nous peu d’aumônes, mises à part celles que nous remettait un vieux prieur de Las Cuevas, un chartreux, saint homme et grand serviteur de Dieu. Il était d’Avila, de la famille des Pantoja. Dieu lui inspira tant d’amour à notre endroit que, depuis notre arrivée, il se préoccupa sans cesse de notre bien, et je crois qu’il continuera de le faire jusqu’à son dernier souffle. Il est juste, mes sœurs, si vous veniez à lire ces pages, que vous recommandiez à Dieu ceux qui nous ont été d’un si grand secours, qu’ils soient vivants ou morts ; c’est pourquoi je le mentionne ici. Nous devons beaucoup à ce saint homme.

10. Mon frère resta plus d’un mois, je crois, mais je n’ai pas bonne mémoire dès qu’il s’agit des jours qui passent, et je peux me tromper ; vous devez toujours comprendre que c’est plus ou moins, et cela n’a d’ailleurs aucune importance. Pendant tout ce mois, il travailla beaucoup pour transformer quelques pièces en chapelle et pour tout aménager, si bien que nous autres n’avions à nous occuper de rien.

11. Quand tout fut terminé, j’aurais préféré installer le Très Saint-Sacrement sans ébruiter la chose, car je n’aime pas faire de la peine quand il est possible de l’éviter. Je le dis au père Garciálvarez qui en parla au père prieur ; tous deux s’inquiétaient davantage de nos affaires que s’il était agi des leurs. Ils furent d’avis que si on voulait faire connaître le monastère à Séville, il était indispensable

d’installer le Très Saint-Sacrement avec solennité. Ils allèrent donc trouver l’archevêque ; ils décidèrent tous trois que le Très Saint-Sacrement serait apporté d’une paroisse en grande pompe, et l’archevêque donna ordre de réunir le clergé, ainsi que plusieurs confréries, et de décorer les rues de tentures.

12. Le bon Garciálvarez mit un soin particulier à orner le cloître qui, je le répète, donnait sur rue, et surtout la chapelle ; il y plaça de très beaux autels et toutes sortes de nouveautés comme, par exemple une fontaine à l’eau parfumée à la fleur d’oranger ; nous ne l’aurions jamais demandé, ni même imaginé, mais nous en fûmes toutes réjouies. Cela nous mit du baume au cœur de voir qu’on organisait notre fête avec tant de cérémonial, car les rues étaient très décorées et il y avait beaucoup de musiciens et de ménestrels. Le saint prieur de las Cuevas me dit que c’était à l’évidence l’œuvre de Dieu, car il n’avait jamais rien vu de tel à Séville. Il assista à la procession, ce qu’il ne faisait pas d’ordinaire. Quant à l’archevêque, il installa lui-même le Très Saint-Sacrement. Imaginez, mes filles, ces pauvres déchaussées faire l’objet de tant d’honneurs, elles à qui, quelque temps plus tôt, on refusait même de l’eau, alors que le fleuve qui traverse la ville est si abondant. Les gens affluèrent en très grand nombre.

13. Il se passa une chose étonnante, au dire de tous ceux qui en furent témoins. Il y avait eu de nombreux tirs d’artillerie et de feux d’artifice ; une fois la procession terminée, il faisait déjà presque nuit, certains eurent envie d’en tirer encore et, je ne sais comment, le feu prit à un reste de poudre ; c’est miracle que celui qui l’avait en main n’eût pas été tué. Une grande flamme s’éleva jusqu’en haut du cloître, là où les arcs étaient recouverts d’un taffetas que l’on crut réduit en cendres ; mais le feu ne l’avait pas abîmé le moins du monde, et pourtant il était de couleur jaune et cramoisie. Plus étonnant encore,

c’est que la pierre des arcs, sous le taffetas, était toute noircie de fumée, tandis que le taffetas qui la couvrait n’en portait pas la moindre trace, comme si le feu ne l’avait pas atteint.

14. Tous ceux qui en furent témoins étaient émerveillés. Les religieuses louèrent Dieu de ne pas avoir à racheter du taffetas. Le démon, sans doute furieux de la solennité de cette fête, et de voir ouverte une nouvelle maison de Dieu, avait cherché à se venger, mais Sa Majesté ne l’avait pas laissé faire. Bénie soit-elle pour toujours. Amen.

Chapitre 26

Suite de la fondation du monastère de Saint-Joseph à Séville. Où il est question de quelques faits concernant la première religieuse qui y entra et qui méritent d'être retenus.

1. Vous imaginez, mes filles, la satisfaction que nous pouvions éprouver ce jour-là. La mienne, je dois le dire, fut très grande. Surtout parce que je me voyais laissant les sœurs dans une bonne maison, bien située, qu'on connaissait le monastère et que les religieuses avaient de quoi payer le plus gros de son prix. Il suffisait que celles qui viendraient compléter leur nombre apportent un tant soit peu d'argent pour que le monastère puisse acquitter sa dette. Mais, par-dessus tout, j'étais satisfaite de jouir enfin de ce qui nous avait tant coûté ; cependant, au lieu de prendre un peu de repos, je décidai de me mettre en route. La fête avait eu lieu le dimanche précédant la Pentecôte de l'année 1576, et je partis dès le lendemain : il commençait à faire très chaud et je souhaitais ne pas voyager le jour de Pentecôte, mais être arrivée à Malagón où j'aurais voulu m'arrêter quelques jours. Voilà pourquoi j'avais hâte de quitter la ville.

2. Le Seigneur ne me permit pas d'entendre une seule fois la messe dans notre chapelle. Mon départ altéra grandement la joie des religieuses, qui en étaient très peinées : nous avions passé toute cette année-là ensemble et supporté ensemble tant de désagréments – et, je le répète, je n'ai rien dit ici des plus graves. Mis à part la première fondation, celle d'Avila, qui ne peut se comparer à nulle autre, je crois qu'aucune ne m'aura coûté autant que celle de Séville, car il s'est agi d'épreuves intérieures, pour la plupart. Plaise à Sa divine Majesté d'être toujours bien servie dans ce monastère, comme j'espère qu'Elle le sera ; tout le reste, à côté, est peu de chose. Très vite, Sa Majesté a attiré de bonnes âmes dans cette maison ; quant à celles qui étaient venues avec moi et y demeurèrent – elles étaient au nombre de cinq –, je vous ai déjà touché quelques mots de leurs grandes qualités, on ne pouvait faire moins. Je parlerai à présent de la première à entrer dans ce monastère ; c'est une histoire qui vous plaira.

3. Il s'agit d'une jeune fille née de parents très-chrétiens, son père est de Santander. Quand elle était encore toute jeune, à peine sept ans, une de ses tantes, qui n'avait pas d'enfant, la demanda à sa mère, car elle souhaitait avoir la petite auprès elle. On la lui amena, et elle dut la choyer et lui témoigner une tendresse bien naturelle. La tante avait trois servantes qui espéraient sans doute, avant l'arrivée de la petite, hériter de sa fortune ; or, il était clair que si elle se prenait d'amour pour l'enfant, c'est à celle-ci qu'elle préférerait laisser tout son bien. Ces femmes décidèrent d'y faire obstacle en usant d'un moyen inspiré du démon. Elles accusèrent l'enfant de vouloir tuer sa tante et, dans ce but, d'avoir remis à l'une d'elles je ne sais combien de maravédis pour acheter du sublimé corrosif. C'est ce qu'elles rapportèrent à leur maîtresse, et comme elles étaient trois à dire de

même, la tante ne douta pas de ce qu'elles avançaient, pas plus que la mère de l'enfant, femme pourtant des plus vertueuses.

4. La mère vint donc chercher sa fille et la ramena chez elle, sûre qu'elle allait devenir une très mauvaise femme. Béatrice de la Mère de Dieu – c'est son nom – m'a dit que pendant plus d'un an, elle l'avait fouettée tous les jours, et tourmentée, et fait dormir par terre pour l'obliger à avouer cette terrible faute. Comme la petite continuait de soutenir qu'elle n'avait rien fait, qu'elle ignorait même ce qu'était un sublimé, la mère jugea la chose d'autant plus grave que l'enfant avait le front de mentir. La pauvre mère se désespérait de l'obstination de sa fille à dissimuler et se disait que jamais elle ne s'amenderait. On peut se demander où l'enfant trouva la force de ne pas avouer afin de s'épargner tant de souffrances ; mais, comme elle était innocente, Dieu la soutint afin qu'elle dise toujours la vérité. Et comme Sa Majesté n'abandonne pas ceux qui n'ont commis aucune faute, il envoya à deux des servantes une maladie très grave, on aurait dit qu'elles avaient la rage ; elles firent venir en secret l'enfant, ainsi que la tante, et leur demandèrent pardon ; puis, se voyant à l'article de la mort, elles avouèrent leur mensonge. La troisième en fit autant et mourut bientôt en couches. Bref, toutes trois finirent par mourir dans d'horribles souffrances en punition de celles qu'elles avaient fait endurer à l'enfant innocente.

5. Cela, je ne le tiens pas d'elle seulement ; toute repentie des mauvais traitements qu'elle lui avait infligés, sa mère après qu'elle eut pris le voile, me le raconta et m'avoua encore d'autres choses, car elle l'avait fait souffrir de mille façons. Dieu avait permis que cette mère, qui n'avait pas d'autre enfant et avait tout d'une bonne chrétienne, devienne le bourreau de sa fille, quoique

l'aimant beaucoup. Elle est par ailleurs une femme de vérité et d'observance.

6. Quand la fillette eut douze ans, voire un peu plus, elle se prit d'une grande dévotion pour les saints du mont Carmel après lecture d'un livre sur la vie de sainte Anne, parce qu'on y disait que la mère de la sainte (je crois qu'elle s'appelle Émérentienne) allait souvent leur rendre visite ; elle fut aussitôt remplie d'une telle dévotion pour cet ordre de Notre-Dame qu'elle jura d'y prendre le voile et de faire vœu de chasteté. Dès qu'elle le pouvait, elle avait de longs moments de solitude et entrait en oraison. Dieu lui accordait de grandes faveurs, et Notre-Dame aussi, des faveurs tout à fait particulières. Elle aurait voulu être religieuse sans attendre. Elle n'osait pas à cause de ses parents ; de plus, elle ignorait où trouver une maison appartenant à cet ordre, ce qui peut surprendre si l'on sait qu'à Séville il existait un monastère observant la règle mitigée, mais elle n'en avait jamais entendu parler. Elle n'apprit l'existence de nos monastères que bien des années plus tard.

7. Sitôt qu'elle fut en âge d'être mariée, ses parents lui trouvèrent un époux ; elle était pourtant bien jeunette. Ils n'avaient plus que cette enfant, tous ses frères étant morts ; c'était leur seule fille, la moins chérie (quand il lui arriva ce que je viens de raconter, elle avait encore un frère, lequel avait pris sa défense, disant qu'il ne fallait pas croire les servantes). Les arrangements du mariage étaient déjà très avancés, les parents persuadés qu'elle ne s'y opposerait pas ; mais quand on vint le lui annoncer, elle leur révéla qu'elle avait fait vœu de ne jamais se marier et que pour rien au monde, même si on la tuait, elle ne leur obéirait.

C'était le démon qui aveuglait ses parents, ou bien Dieu qui le permettait pour faire de cette enfant une martyre. Ils supposèrent qu'elle avait commis quelque mauvaise

action et que, pour cette raison, elle refusait de se marier. Mais comme ils avaient déjà donné leur parole et ne pouvaient se dédire sans faire affront à l'autre partie, ils la fouettèrent et châtièrent très durement ; ils allèrent jusqu'à la pendre et il s'en fallut de peu qu'elle ne soit étranglée et rende l'âme. Dieu, qui voulait mieux pour elle, lui laissa la vie. Elle m'a dit qu'à la fin, elle ne sentait presque plus ses souffrances, car elle se souvenait de celles qu'avait endurées sainte Agnès : Dieu les lui avait remises en mémoire ; et elle trouvait de la joie à ces tourments qu'elle subissait pour Lui, et Lui offrait. On crut qu'elle allait mourir, car elle garda le lit pendant trois mois sans pouvoir bouger.

9. Il peut paraître extraordinaire qu'une jeune fille qui ne s'éloignait jamais de sa mère et dont le père était, selon ce qu'on m'a dit, un homme d'une grande modération, ait pu être soupçonnée par eux de tant d'indignité : elle qui a toujours été sainte, vertueuse, si charitable que tout le bien qu'elle avait à disposition, elle en faisait aumône. Quand Notre-Seigneur veut accorder des grâces dont on va souffrir, Il s'y entend fort bien. Les années passant, Il fit découvrir aux parents la vertu de leur fille, de sorte qu'ils lui donnaient tout ce qu'elle demandait pour faire ses aumônes. Désormais, ils la choyaient autant qu'ils l'avaient persécutée. Mais elle n'avait qu'une envie, c'était d'être religieuse. Ces attentions lui pesaient ; elle m'a dit qu'elle en était très affligée et chagrine.

10. Treize ou quatorze ans avant que le P. Gracián ne se rende à Séville (personne ne parlait encore des carmes déchaussés), un jour qu'elle était avec son père, sa mère et deux voisines, entra chez elle un moine de notre ordre, vêtu de bure et chaussé de simples sandales, comme ils le sont aujourd'hui. Il avait, paraît-il le teint frais et un visage qui respirait la vertu, mais il devait être très vieux, car sa longue barbe semblait faite de fils d'argent. Il

s’approcha d’elle et lui dit quelques mots dans une langue que ni elle ni les autres ne comprirent. Quand il eut fini de parler, il fit trois fois sur elle le signe de la croix en lui disant : « Béatriz, que Dieu te rende forte », et il s’en alla. Tous étaient comme frappés de stupeur, nul n’avait bougé. Le père demanda à sa fille qui c’était. Elle-même pensait que son père le connaissait. Ils sortirent aussitôt pour le retrouver, mais il avait disparu. Cette visite lui fut d’un grand réconfort ; quant aux autres, ils étaient stupéfaits, car ils voyaient là la main de Dieu. Aussi, comme je l’ai dit, faisait-on désormais grand cas de la jeune fille. De longues années s’écoulèrent encore, quatorze, je crois, après ce que je viens de conter, pendant lesquelles elle continua de servir Notre-Seigneur en Lui demandant d’exaucer son vœu.

11. Elle était bien lasse d’attendre quand le P. Jérôme Gracián vint à Séville. Un jour qu’elle était allée écouter un sermon dans une église de Triana – où habitaient ses parents – sans savoir qui prêchait, le hasard voulut que ce fût le P. Gracián. Quand il sortit pour recevoir la bénédiction, son habit, ses sandales lui rappelèrent sur-le-champ l’homme qu’elle avait déjà vu ; l’habit était bien le même, mais le visage était différent, de même que l’âge, car le P. Gracián n’avait pas encore trente ans. Elle m’a raconté que sa joie fut si grande qu’elle manqua défaillir. Elle avait entendu dire qu’on avait fondé un monastère à Triana, mais elle ignorait qu’il appartenait à l’ordre des déchaussés. Dès ce jour, elle fit son possible pour que le P. Gracián devienne son confesseur. Dieu voulut là encore qu’il lui en coûte beaucoup de l’obtenir ; elle alla le trouver douze fois au moins sans qu’il accepte jamais de la confesser. Elle était jeune et jolie – elle n’avait pas plus de vingt-sept ans à l’époque ; et lui, qui était très réservé, s’arrangeait pour n’avoir aucune relation avec des personnes comme elle.

12. Enfin, un jour qu’elle pleurait dans l’église, car elle-même avait trop de retenue pour insister, une femme lui demanda ce qu’elle avait. Elle répondit que depuis longtemps déjà elle demandait à parler à ce père qui était en train de confesser, et qu’il l’avait toujours éconduite. Cette femme la mena jusqu’au confessionnal et demanda au père de bien vouloir entendre la jeune fille ; c’est ainsi qu’elle put lui faire une confession générale. Quand il comprit la richesse de cette âme, il fut tout à fait rassuré et, à son tour, la rassura en lui disant que l’ordre auquel elle souhaitait appartenir était sans doute celui des religieuses déchaussées, et qu’il s’arrangerait pour qu’elle y soit accueillie sans attendre. En effet, la première chose qu’il me demanda fut de l’admettre, elle, en premier, car il se disait très satisfait de son âme ; et il le lui annonça quand nous arrivâmes à Séville. Elle fit en sorte que ses parents n’en sachent rien, car ils l’auraient empêchée d’entrer au couvent. Et c’est ainsi que le jour de la Sainte Trinité, elle se sépara des femmes qui l’accompagnaient (quand elle allait à confesse, sa mère ne venait pas avec elle, le monastère des déchaux était trop éloigné ; or c’est là qu’elle allait toujours se confesser et faisait de nombreuses aumônes, ses parents en faisaient aussi de sa part). Elle avait convenu avec une très grande servante de Dieu que celle-ci l’y conduirait ; aussi dit-elle aux femmes qui étaient avec elle (cette servante de Dieu était bien connue à Séville, car elle faisait beaucoup de bonnes œuvres) qu’elle venait tout de suite. Elles la laissèrent donc seule. La jeune fille prend son habit et sa cape de gros drap ; je ne sais pas comment elle arrive à avancer ainsi chargée, mais sa joie est telle qu’elle soulèverait des montagnes. Ce qu’elle craignait, c’était de rencontrer quelqu’un de connaissance qui s’offre à l’aider, car on n’avait pas l’habitude de la voir porter un si lourd fardeau. Comme l’amour de Dieu est tout puissant ! Rien de ce qui a trait au point d’honneur ne lui importait plus. Tout ce

qu’elle voulait, c’est qu’on ne l’empêche pas d’accomplir son dessein ! Nous lui ouvrîmes aussitôt la porte. Je fis moi-même avertir sa mère. Elle arriva hors d’elle ; mais elle dit qu’elle reconnaissait la grâce que Dieu faisait à sa fille. Malgré son grand chagrin, elle se résigna, sans aller jusqu’à ne plus parler à sa fille, comme le font d’autres mères ; au contraire, elle faisait au monastère des aumônes très généreuses.

13. L’épouse de Jésus-Christ commença à jouir de ce bonheur qu’elle avait tant désiré ; toujours humble, toujours à la tâche, au point que nous avions du mal à lui ôter le balai des mains. Elle, que ses parents avaient tant choyée, ne trouvait plus son repos que dans le travail. Comme elle était toute heureuse, elle se mit très vite à grossir ; si bien que ses parents, tout heureux eux aussi, se réjouissaient de la voir parmi nous.

14. Deux ou trois mois avant que n’arrive le moment de faire profession, sans doute pour qu’elle ne puisse jouir d’un si grand bien sans souffrances, elle connut de très fortes tentations ; elle n’avait certes pas renoncé, mais cela lui semblait une décision très dure à prendre. Oubliées, ces années pendant lesquelles elle avait tant souffert pour obtenir cette félicité où elle baignait désormais : le démon la tourmentait si fort qu’elle avait du mal à lui résister. Enfin, se faisant violence, elle triompha de lui, et, toujours en proie à ses tourments, demanda à faire profession. Notre-Seigneur, qui ne cherchait sans doute qu’à éprouver ses forces, trois jours avant la profession vint la visiter. Il la consola par des faveurs toutes particulières et mit le démon en fuite. Elle s’en trouva si confortée que, durant ces trois jours, elle semblait hors d’elle, tant elle était joyeuse ; et il y avait de quoi, car la grâce reçue était grande.

15. Peu de jours après son entrée au monastère, son père mourut et sa mère prit l’habit dans le même

monastère, auquel elle fit l’aumône de toute ce qu’elle possédait ; mère et fille y vivent très heureuses, contribuant à l’édification de toutes les religieuses, au service de Celui qui leur a accordé cette grâce.

16. Un an ne s’était pas écoulé qu’une autre jeune fille entra chez nous, elle aussi contre la volonté de ses parents ; c’est ainsi que le Seigneur peuple sa maison d’âmes si désireuses de Le servir qu’aucune rigueur n’y peut faire obstacle, non plus que la clôture. Qu’Il soit béni pour toujours et pour toujours loué. Amen.

LE CHÂTEAU INTÉRIEUR
ou
LES DEMEURES DE L'ÂME

Ce traité intitulé « Château intérieur »,
Thérèse de Jésus, religieuse de Notre-Dame du Carmel,
l'a écrit pour ses sœurs et filles, les Carmélites
déchaussées.

Allégorie de la relation mystique au divin, le Château intérieur ou les Demeures de l'âme *est un traité d'oraison destiné par Thérèse aux religieuses des monastères réformés qu'elle vient de fonder. Alors que le* Livre de la vie, *dans lequel elle a déjà longuement décrit sa propre expérience des quatre degrés de la contemplation, est entre les mains de l'Inquisition et le restera jusqu'après sa mort, la* Madre *rédige en 1577 et en quelques mois à peine – à la demande du père Gracián, son jeune disciple et confesseur, avec qui elle entretiendra durant les vingt dernières années de sa vie des liens très étroits d'affection – le plus achevé de tous ses écrits. Ici l'oraison ne procède plus par étapes pour mener l'âme jusqu'à son union avec Dieu, mais à travers une structure imbriquée de demeures : sept en tout. Les trois premières, où l'âme*

pénètre grâce à ses propres efforts et progrès dans l'oraison ; les trois suivantes, ouvertes à l'âme par des voies surnaturelles, quand la volonté et l'entendement, puis l'imagination cessent d'opérer et que l'âme connaît faveurs et extases ; enfin les Septièmes demeures, où se célébreront les noces spirituelles de l'âme avec Dieu. Pour donner à comprendre qu'on ne doit pas se représenter ces demeures « à la suite l'une de l'autre, en enfilade » (Premières Demeures*, 2, 8*)*, Thérèse propose la comparaison avec un cœur de palmier : « Avant d'arriver à ce qui est comestible, il faut dégager plusieurs couches qui entourent la partie savoureuse »* (id.). *Grâce une étonnante maîtrise de son système allégorique qui inclut, selon les besoins de sa démonstration, une faune rampante ou ailée, et tout en reconnaissant que les images « restent très en dessous, parce que ces choses sont impossibles à dire »* (Sixièmes Demeures*, 9, 3*)*, elle compose non un simple traité, mais une œuvre d'une intense beauté poétique.*

A.S.

Prologue

1. Peu de choses parmi celles que m’a ordonnées l’obéissance m’auront paru aussi ardues que d’écrire à présent sur l’oraison. D’abord parce qu’il me semble que le Seigneur ne me donne ni l’esprit pour le faire, ni le désir de le faire. Ensuite parce que, depuis trois mois, ma tête est si faible et si pleine de bruit que je peine à écrire, même quand nos affaires m’y obligent. Mais, sachant que la force de l’obéissance nous permet d’accomplir des choses qui paraissent impossibles, ma volonté s’y résout de très bon gré, quand bien même ma nature en semble très affligée. Car le Seigneur ne m’a pas donné assez de vertu pour que ma lutte incessante avec la maladie et les

multiples charges qui m'occupent puissent se faire sans une forte opposition de ma santé. Que Celui qui a fait d'autres choses plus difficiles en ma faveur veuille bien m'accorder cette grâce, je m'en remets à Sa miséricorde.

2. J'ai bien peur de n'avoir pas à dire grand-chose de plus sur le sujet que ce que j'ai dit en d'autres pages qu'on m'a ordonné d'écrire ; je ne pourrai donc le plus souvent que revenir sur les mêmes choses. Car je suis, au pied de la lettre, comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler : ils ne savent que ce qu'on leur enseigne ou qu'ils entendent, et ne cessent de le répéter. Si Sa Majesté veut que je dise quelque chose de nouveau, le Seigneur m'en fera part. Ou bien Il daignera me remettre en mémoire ce que j'ai dit en d'autres occasions, et je m'en contenterai ; je l'ai si mauvaise que je me réjouirai de retrouver certaines choses dont on a dit qu'elles étaient bien expliquées, pour le cas où elles se seraient perdues. Si le Seigneur refusait de m'accorder cela, j'y gagnerais encore compte tenu de ma fatigue et de mon mal de tête aggravés par l'obéissance, quand bien même personne ne ferait son profit de ce que j'ai à dire.

3. Je commence donc aujourd'hui, fête de la Sainte Trinité de l'an 1577, à m'acquitter de cette tâche en ce monastère de Saint-Joseph du Carmel de Tolède où je me trouve à présent, me soumettant pour tout ce que je dirai à l'avis de ceux qui m'ont commandé d'écrire et qui sont grands lettrés. Si je devais dire quelque chose qui ne soit pas conforme à ce que nous enseigne la Sainte Église Catholique romaine, ce sera par ignorance et non par mauvaiseté. Cela est certain, et aussi que je lui suis et serai toujours soumise, et que je l'ai toujours été, par la grâce de Dieu. Qu'Il soit béni à jamais, amen, et glorifié.

4. Celui qui m'a ordonné d'écrire m'a dit que les religieuses de nos monastères de Notre-Dame du Carmel ont besoin qu'on éclaircisse pour elle quelques points

d’oraison ; comme il lui semble que les femmes se comprennent mieux entre elles et que, connaissant l’amour qu’elles me portent, elles seront plus sensibles à ce que je pourrai leur dire, il a pensé qu’il serait bon que je réussisse à leur expliquer certaines choses. Aussi est-ce à elles que je m’adresserai dans ce que j’écris, d’autant qu’il serait déraisonnable de croire que d’autres que nos moniales puissent y trouver quelque intérêt. Dieu m’aura fait une grande faveur si l’une d’elles en tirait profit pour Le louer ne fût-ce qu’un tout petit peu plus. Sa Majesté sait bien que je ne prétends à rien d’autre : et il est clair que si jamais je parviens à dire quelque chose, elles comprendront que cela ne vient pas de moi ; il n’y a d’ailleurs aucune raison de le penser, à moins d’avoir aussi peu de jugement que j’ai moi-même d’aptitude pour de semblables exercices si Dieu, dans Sa miséricorde, ne daigne me la donner.

Premières demeures

Qui traite de la beauté et la dignité de nos âmes. Une comparaison permettra de l'expliquer. Tout le profit qu'il y a à la comprendre et à reconnaître les faveurs que nous recevons de Dieu. En quoi l'oraison est la porte dudit château.

1. Je suppliai aujourd'hui Notre-Seigneur de parler à ma place, car je ne savais quoi dire ni par où débuter cet acte d'obéissance, quand s'offrit à moi la comparaison que je vais dire et qui me permettra de commencer avec un certain fondement : c'est de considérer notre âme comme un château tout entier fait de diamant ou de cristal très pur, dans lequel il y a de nombreuses pièces, tout comme il y a de nombreuses demeures dans le Ciel. En effet, tout bien considéré, mes sœurs, l'âme du juste n'est pas autre chose qu'un paradis dont Dieu nous dit qu'il fait Ses délices. Comment vous représentez-vous les appartements où un Roi aussi puissant, sage, pur et comblé, jouit de tant de biens ? Je ne trouve rien qui se puisse comparer à la grande beauté d'une âme et à ses vastes aptitudes. En vérité, notre entendement, tout subtil qu'il soit, doit avoir bien de la difficulté à le comprendre, pas plus qu'il ne peut parvenir à se représenter Dieu alors que Lui-même dit qu'Il nous a créés à Son image et semblance. S'il en est ainsi – et c'est bien ainsi, en effet –, il est inutile de nous fatiguer à vouloir comprendre la beauté de ce château : puisqu'il y a même différence de ce château à Dieu qu'il y en a entre le Créateur et Sa créature, Lui-même étant créature, il suffit à Sa Majesté de dire que l'âme est faite à Son image pour que nous ayons du mal à concevoir sa grande dignité et sa beauté.

2. Comment ne serions-nous pas honteuses et peinées, sachant que par notre faute nous ne nous comprenons pas nous-mêmes et ne savons pas qui nous sommes ? Ne

serait-ce pas faire preuve d'une rare ignorance, mes filles, si quelqu'un à qui on demandait qui il est ne se connaissait pas, ne savait pas qui étaient ses père et mère, non plus que sa patrie ? Si cela vous paraît d'une grande bêtise, plus grande, sans comparaison, est celle que nous montrons lorsque nous ne cherchons pas à savoir ce que nous sommes, et que nous nous arrêtons à notre corps tout en sachant vaguement, parce que nous l'avons entendu dire et que notre foi nous le dit, que nous avons une âme. Mais quels biens peut renfermer cette âme ou celui qui l'habite, ou encore quelle grande valeur elle a, nous ne le considérons que très rarement. C'est pourquoi il nous importe si peu de déployer tout notre effort à conserver sa beauté ; nous n'avons d'autre souci que le châssis grossier ou le mur d'enceinte de ce château qu'est notre corps.

3. Considérons à présent que le château possède, comme je l'ai dit, de nombreuses pièces, les unes en haut, d'autres en bas, d'autres encore sur les côtés ; au centre, au milieu de toutes, se trouve la pièce principale où se passent des choses qui relèvent du plus grand mystère entre Dieu et l'âme.

Suivez bien attentivement cette comparaison que je fais. Peut-être est-ce le moyen par lequel, Dieu aidant, je pourrai un tant soit peu vous faire comprendre les grâces qu'Il veut bien accorder aux âmes, et les différences qu'il y a entre elles, autant qu'il m'aura été possible d'en avoir eu moi-même connaissance ; car il paraît impossible que quiconque puisse les embrasser toutes, tant elles sont nombreuses, à plus forte raison quelqu'un d'aussi misérable que moi. Ce sera pour vous d'un grand réconfort si Dieu vous accorde cette faveur, de savoir qu'elle est possible ; à défaut, cela vous aidera à louer Sa grande bonté. De même qu'il n'est point mauvais pour nous de considérer les choses qu'il y a dans le Ciel et dont

jouissent les bienheureux – cela nous met en joie et nous souhaitons atteindre à ce dont ils jouissent –, ce ne le sera pas non plus de voir qu'il est possible, dans notre exil, qu'un si grand Dieu s'entretienne avec de misérables vers de terre aussi putrides, et d'aimer une si bonne bonté, une miséricorde si infinie. Je suis convaincue que quiconque trouvera mauvais que Dieu nous fasse pareille faveur dans cet exil où nous sommes, doit grandement manquer d'humilité et d'amour du prochain ; autrement, comment pourrions-nous ne pas nous réjouir que Dieu accorde des faveurs à l'un de nos frères, puisque cela ne L'empêche pas de nous les accorder à nous aussi, et qu'Il donne à mesurer toute Sa grandeur en n'importe quelle de Ses créatures ? Parfois, ce sera seulement pour les manifester, comme à propos de l'aveugle à qui le Seigneur rendit la vue, quand les Apôtres demandèrent à qui imputer sa cécité, à ses parents ou à lui-même. C'est pourquoi, quand Il accorde Ses faveurs, ce n'est pas nécessairement à quelqu'un qui est plus saint qu'un autre ; ce qu'Il veut, c'est qu'on reconnaisse Sa grandeur, comme on le voit avec saint Paul et avec Madeleine, et qu'on Le loue dans Ses créatures.

4. On me dira que ces choses-là semblent impossibles et qu'elles pourraient faire scandale auprès des âmes faibles. Mais on perd moins à ce que celles-ci n'y croient pas qu'on ne perdrait si les personnes à qui Dieu se manifeste cessaient de se voir favorisées ; ces dernières s'en réjouiront, et se prendront à davantage aimer Celui qui, si grand par Son pouvoir et Sa majesté, déploie tant de miséricorde à leur égard. D'autant que je sais que celles à qui je m'adresse n'ont pas à craindre ce danger : elles savent et croient que Dieu peut donner des marques encore plus grandes de Son amour. Je sais, moi, que celui qui n'y croit pas n'en fera pas l'expérience, car Dieu aime qu'on ne mette pas de limites à Ses œuvres ; aussi, mes

sœurs, que cela n’arrive jamais à celles d’entre vous que le Seigneur ne conduirait pas sur ce chemin.

5. Mais revenons à notre bel et délicieux château, et voyons comme nous allons pouvoir y pénétrer.

C’est une sottise que je dis là, pourrait-on croire ; car si ce château est l’âme, il est clair qu’elle n’a nul besoin d’y entrer, puisqu’elle-même est ce château ; il paraîtrait tout aussi absurde de dire à quelqu’un d’entrer dans une pièce alors qu’il s’y trouve déjà. Mais vous devez comprendre qu’il y a manière et manière de s’y trouver. Bien des âmes restent sur le chemin de ronde du château, là où sont ceux qui montent la garde, et elles n’ont pas le moins du monde envie d’y entrer ; elles ne savent pas ce qu’il y a dans cette magnifique demeure, ni qui est à l’intérieur, ni même de combien de pièces elle se compose. Vous avez sans doute entendu le conseil que donnent à l’âme certains livres d’oraison : de rentrer en elle-même. C’est exactement cela.

6. Un homme très lettré me disait l’autre jour que les âmes qui ne font pas oraison sont comme un corps perclus ou infirme qui, bien qu’il ait des pieds et des mains, n’en a pas l’usage. Il y a en effet des âmes si malades, si accoutumées à s’occuper des choses extérieures, que cela semble sans remède, tant il paraît impossible de les voir rentrer en elles-mêmes. L’âme a si bien pris l’habitude de ne fréquenter que la vermine et les bêtes qui vivent dans les parages du château, que c’est à peine si elle s’en différencie, alors qu’elle est, par nature, si riche qu’elle pourrait prétendre à converser rien de moins qu’avec Dieu ; et c’est sans remède. Si ces âmes ne font pas l’effort de comprendre et de remédier à leur grande misère, elles seront transformées en statues de sel pour n’avoir pas tourné la tête en direction d’elles-mêmes, comme il arriva à la femme de Loth pour l’avoir, elle, tournée.

7. Autant que je puisse comprendre, la porte d'entrée dans ce château est l'oraison, qu'elle soit mentale ou articulée, peu importe, accompagnée de respect ; car, pour qu'il y ait oraison, il faut qu'il y ait prise en compte. Quand on ne prend pas en compte à Qui on s'adresse et ce qu'on demande, ni qui est celui qui demande, ni à Qui il le demande, je n'appelle pas cela oraison, même si on remue beaucoup les lèvres ; certes, cela peut l'être parfois sans qu'on ait pris ce soin, mais c'est parce qu'on aura déjà pris en compte à maintes reprises. Quiconque aurait pour habitude de parler à la majesté de Dieu comme il parlerait à son esclave, et dit ce qui lui vient, toutes ces choses qu'il connaît par cœur pour les avoir tant de fois répétées, sans se préoccuper de savoir si c'est mal dit, je ne pense pas qu'il fait oraison, et plaise à Dieu que nul chrétien ne la pratique de cette manière. Et parmi vous, mes sœurs, j'espère en Sa Majesté qu'il n'y en aura aucune, car nous avons ici pour habitude de nous occuper des choses intérieures, ce qui nous évite de verser dans pareille vilenie.

8. Mais cessons de nous occuper de ces âmes infirmes qui, si le Seigneur en personne ne vient pas leur commander de se lever – comme à celui qui était depuis trente ans dans la piscine –, ont bien du malheur et sont en grand danger ; parlons plutôt de celles qui, enfin, pénètrent dans le château ; elles ont beau être très mêlées au monde, elles sont pleines de bons désirs, et il leur arrive même, de loin en loin, de se recommander à Notre-Seigneur et de prendre en compte ce qu'elles sont, même si c'est sans s'y attarder. Il arrive qu'elles disent une prière dans le mois, tout en restant mêlées à mille affaires auxquelles elles pensent sans cesse, tant elles y sont occupées : là où est leur trésor, là va leur cœur. Elles font parfois effort pour s'y soustraire ; et c'est alors très important qu'elles se connaissent elles-mêmes et voient

qu’elles n’ont pas choisi le bon chemin pour trouver la porte. Elles entrent enfin dans les premières pièces du bas ; mais toute la vermine qui s’y engouffre avec elles ne leur laisse aucun répit et les empêche de voir la beauté du château ; c’est déjà pourtant un grand pas de fait.

9. Vous pensez sans doute, mes filles, que cela ne vous concerne pas puisque, par la grâce de Dieu, vous n’êtes pas de celles-là. Il vous faudra de la patience, car je ne saurais vous donner à entendre d’autre manière ce que j’ai moi-même pu comprendre de certaines des choses inhérentes à l’oraison ; plaise à Dieu que j’y parvienne un tant soit peu, car ce que j’aimerais vous expliquer est bien ardu quand on n’en a pas l’expérience ; quand on l’a, vous verrez qu’on ne peut éviter de dire quelques mots de ces choses que le Seigneur, dans Sa miséricorde, voudra bien nous épargner.

Chapitre 2

De la laideur de l'âme en état de péché mortel et comment Dieu voulut bien le donner à entendre à certaine personne. De la connaissance de soi. Chapitre utile, car il traite de quelques points importants. Comment on doit comprendre ces demeures.

1. Avant de poursuivre, je vous demanderai de vous représenter ce beau château resplendissant, cette perle orientale, cet arbre de vie planté dans les eaux vives de la vie qu'est Dieu, quand il tombe en état de péché mortel : rien n'est plus noir, ni les ténèbres les plus ténébreuses, ni ce qu'il y a de plus sombre et obscur. Qu'il vous suffise de savoir que, malgré la présence, au centre de son âme, de ce même soleil qui lui conférait tant de splendeur et de beauté, c'est comme si l'âme était absente et ne pouvait donc plus participer de Lui, bien qu'elle soit aussi capable de jouir de Sa Majesté que le cristal de faire resplendir en lui le soleil. Elle ne tire plus profit de rien. C'est pourquoi toutes les bonnes œuvres qu'elle pourrait faire en cet état de péché mortel ne lui seront d'aucune aide pour atteindre le Ciel : si ces œuvres ne procèdent pas de ce principe qu'est Dieu, par qui notre vertu est vertu, et

qu'au contraire elles nous éloignent de Lui, elles ne peuvent être agréables à Ses yeux. Car enfin, le but de celui qui commet un péché mortel n'est pas de Le contenter, mais de plaire au démon ; celui-ci étant les ténèbres mêmes, la pauvre âme elle aussi n'est plus que ténèbres.

2. Je connais une personne à qui Notre-Seigneur voulut montrer le spectacle d'une âme en état de péché mortel. Cette personne pense que quiconque en aura été témoin ne pourra plus commettre de péché, même s'il lui fallait, pour fuir les tentations, subir les plus dures épreuves que l'on puisse imaginer. Aussi a-t-elle voulu à tout prix que tous en soient informés. Vous aussi, mes filles, ayez le désir de beaucoup prier Dieu pour ceux qui se trouvent réduits à cet état et ne sont plus que noirceur, eux et leurs œuvres. De la même manière qu'une fontaine d'eau claire donne naissance à de clairs ruisselets, ainsi une âme en état de grâce : ses œuvres sont agréables aux yeux de Dieu et des hommes, parce qu'elles procèdent de cette source de vie où l'âme est plantée comme un arbre qui n'aurait ni feuilles ni fruits sans cette eau qui le nourrit, l'empêche de sécher et lui fait donner de beaux fruits. Quand l'âme, par sa faute, s'éloigne de cette source et va se planter dans une autre aux eaux très noires et fétides, tout ce qui coule d'elle n'est qu'infortune et immondices.

3. Il faut considérer ici que la source, ce soleil resplendissant qui se trouve au centre de l'âme, ne perd ni son éclat ni cette beauté qui lui est propre et que rien ne peut lui ôter. Bien sûr, si on dispose un drap très noir sur un cristal exposé au soleil, même s'il en reçoit les rayons leur clarté n'aura aucun effet sur le cristal.

4. Ô âmes rachetées par le sang du Christ ! Connaissez-vous et ayez pitié de vous-mêmes ! Comment se peut-il qu'ayant compris cela, vous ne cherchiez point à

préserver ce cristal de toute cette poix ? Sachez que si votre vie s’achève, vous ne jouirez plus jamais de cette lumière. Ô Jésus ! Comme il est dur de voir une âme se détourner de Votre lumière ! Dans quel triste état se trouvent les appartements du château ! Et dans quel trouble, les sens qui habitent ces appartements ! Et les puissances, qui en sont les intendants, les majordomes et maîtres d’hôtel, quel aveuglement et comme elles gouvernent mal ! L’arbre planté en ce lieu qu’est le démon, quel fruit peut-il donner ?

5. J’ai entendu dire à un homme de haute spiritualité qu’il s’étonnait, non de ce que pouvait faire une personne vivant en état de péché mortel, mais de ce qu’elle ne faisait pas. Dieu veuille dans Sa miséricorde nous garder d’un si grand mal ; car il n’est rien, tant que nous sommes en vie, qui ne mérite mieux le nom de mal que ce qui est cause de maux sans fin pour l’éternité. Voilà, mes filles, ce que nous avons à craindre et ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières ; car si Lui n’a pas la garde de la cité, c’est en vain que nous travaillerons, puisque nous sommes vanité.

Cette personne disait qu’elle avait tiré deux enseignements de la faveur qui lui avait été faite. D’abord, la terreur d’offenser Dieu : c’est pourquoi elle Le suppliait sans cesse de ne pas la laisser tomber dans le péché, dont elle voyait les redoutables méfaits. En second, un miroir pour l’humilité, comprenant que tout ce que nous faisons de bien n’a point en nous son principe, mais dans cette fontaine où est planté l’arbre de nos âmes et dans ce soleil qui réchauffe nos œuvres. Cette vérité lui était apparue si clairement, dit-elle, que dès qu’elle faisait ou voyait faire une bonne œuvre, elle remontait à son principe et comprenait que, sans cette aide, nous ne pouvons rien. De là venait qu’elle en louait

Dieu sur-le-champ et que, le plus souvent, elle s’oubliait elle-même dès qu’elle s’exerçait à bien agir.

6. Vous n’aurez pas perdu, mes sœurs, le temps que vous passerez à lire ceci, ni moi celui que j’aurai mis à l’écrire, si nous retenons ces deux principes, que les doctes et les sages connaissent fort bien mais que nous ne pouvons comprendre, nous autres, femmes, sans beaucoup d’explications. C’est sans doute pourquoi Dieu met à notre disposition les comparaisons que je viens de dire. Plaise à Sa bonté de nous en faire la grâce.

7. Ces choses intérieures sont si obscures à comprendre pour quelqu’un qui en sait aussi peu que moi que je ne pourrai éviter bien des paroles superflues, et même hors de propos, avant d’en dire une qui soit juste. Quiconque me lira devra donc montrer de la patience, autant que j’en ai moi-même pour écrire ce que je ne sais pas ; car il m’arrive, en vérité, de rester comme une sotte devant mon papier, sans savoir quoi dire ni par où commencer. Je comprends qu’il est important pour vous que j’explique de mon mieux certaines choses intérieures. Nous entendons toujours dire combien l’oraison est nécessaire, et notre règle nous impose de la pratiquer plusieurs heures par jour, mais on ne nous explique que ce que nous pouvons atteindre par nous-mêmes ; quant à la façon dont le Seigneur agit sur une âme, c’est-à-dire le surnaturel, on ne l’aborde que rarement. Si on en parle en nous présentant la chose de différentes manières, nous aurons alors la grande consolation de considérer cette céleste intervention intérieure, si mal connue des mortels, bien que très recherchée par un grand nombre. Le Seigneur m’avait un peu éclairée sur ce point dans mes précédents écrits ; mais il y a des choses que je n’avais pas comprises comme je le fais aujourd’hui, surtout parmi les plus ardues. L’ennui est qu’avant de les aborder, il me faudra,

je le répète, redire des choses que tout le monde sait ; il ne peut en être autrement, vu mon indigence d'esprit.

8. Revenons donc à notre château aux nombreuses demeures. Vous ne devez pas vous représenter ces demeures à la suite l'une de l'autre, comme en enfilade ; au contraire, portez vos regards sur le centre, qui est la salle ou le palais où se tient le Roi, et considérez l'ensemble comme un cœur de palmier : avant d'arriver à ce qui est comestible, il faut dégager plusieurs couches qui entourent la partie savoureuse. De la même manière, autour de cette salle, il y en a beaucoup d'autres, et au-dessus aussi. Parce que les choses de l'âme doivent toujours être considérées dans leur amplitude, leur grandeur, leur totalité. Et je n'exagère pas, car l'âme est capable de bien plus que tout ce que nous pouvons envisager, et le soleil qu'il y a dans ce palais se communique à toutes ses parties. Ce qui est très important pour une âme qui fait peu ou prou oraison, c'est qu'elle ne se sente ni délaissée ni opprimée. Il faut la laisser libre de se déplacer dans ces demeures, à droite et à gauche, et de haut en bas, puisque Dieu lui a accordé pareille dignité. Qu'elle ne s'étiole pas en restant trop longtemps dans une seule pièce. Oh, surtout pour parvenir à se connaître elle-même ! Cette connaissance est tellement nécessaire – tâchez de bien me comprendre – que même l'âme que Dieu garde auprès de Lui dans Sa demeure ne peut jamais, quelque élévation qu'elle ait atteinte, avoir d'autre but que celui-là. Le voudrait-elle qu'elle ne le pourrait : car l'humilié travaille sans cesse, comme l'abeille fait son miel dans la ruche, sans quoi tout est perdu. Mais nous savons que l'abeille a besoin de quitter la ruche et de voler pour butiner les fleurs. Ainsi en est-il de l'âme qui se connaît elle-même ; croyez-moi, il est bon qu'elle s'envole de temps à autre pour mieux contempler la grandeur et majesté de son Dieu. Alors, à

l’abri de la vermine qui infeste les premiers appartements, ceux de la connaissance de soi, elle découvrira sa bassesse mieux qu’en elle-même. C’est une grande miséricorde que Dieu fait à l’âme, je le répète, quand Il lui donne la possibilité de se connaître, mais sans outrepasser la juste mesure, comme on dit. Et, croyez-moi, aidées par la vertu de Dieu, nous pratiquerons une bien meilleure vertu que si nous restons trop attachées à notre terre.

9. Je ne sais si je me suis bien fait comprendre ; mais il est si important de se connaître soi-même que je ne voudrais pas voir sur ce point le moindre relâchement, aussi élevées que vous soyez dans les cieux ; car tant que nous sommes sur cette terre, rien ne nous importe davantage que l’humilité. Je ne recommanderai jamais assez de chercher à entrer au préalable dans la salle où c’est elle que l’on considère, plutôt que de s’en aller voler vers les autres. Voilà le chemin qu’il nous faut suivre ; et si nous pouvons choisir une voie sûre et sans obstacle, à quoi bon vouloir des ailes pour voler ? Cherchons plutôt à progresser dans l’humilité ; or, selon moi, jamais nous ne nous connaîtrons nous-même si nous ne cherchons pas à connaître Dieu. En contemplant Sa grandeur, reconnaissons notre bassesse ; en contemplant Sa pureté, nous verrons combien nous sommes sales ; en considérant Son humilité, nous verrons combien nous sommes loin d’être humbles.

10. Il y a à cela double avantage. D’abord, il est évident qu’une chose blanche paraît encore plus blanche à côté du noir et, à l’inverse, la noire paraît encore plus noire à côté du blanc. Deuxièmement, notre intelligence et notre volonté s’ennoblissent, car on est davantage apte au bien quand on peut, à l’occasion, parler de soi avec Dieu. Tandis qu’il y a de multiples inconvénients à toujours considérer cette boue formée par l’accumulation de nos

misères. Il en va comme pour les âmes en état de péché mortel, dont nous avons dit qu'elles croupissaient dans des eaux noires et fétides – mais ce n'est là qu'une comparaison, Dieu nous préserve, et nos âmes n'en sont pas là ! Si nous restons toujours à baigner dans les misères d'ici-bas, ces eaux jamais ne se nettoieront de leurs peurs, leurs faiblesses, leur lâcheté : de regarder si on me regarde ou on ne me regarde pas ; de me demander si choisir ce chemin est dangereux pour moi ; si je vais oser entreprendre telle action, et si ce n'est pas par orgueil ; s'il est bon que quelqu'un d'aussi misérable que moi traite d'une chose aussi élevée que l'oraison ; si on me trouvera meilleure du fait que je n'aurai pas emprunté la même voie que les autres, car les extrêmes ne sont pas bons, même quand il s'agit de vertu, et la grande pécheresse que je suis n'en tombera que de plus haut ; peut-être m'arrêterai-je en chemin et cela fera-t-il du tort aux personnes de vertu, car quelqu'un comme moi n'a nul besoin de se singulariser.

11. Dieu nous préserve, mes filles, combien d'âmes le démon a-t-il dû mener à leur perte de cette manière ! Parce qu'elles prennent cela, et bien d'autres choses que je pourrai dire, pour de l'humilité. Tout vient de ce que nous ne nous connaissons pas vraiment, et que la connaissance que nous avons de nous-mêmes est déformée ; si nous ne sortons pas de nous-mêmes, je ne suis pas étonnée qu'il en soit ainsi, et pire encore. C'est pourquoi je vous dis, mes filles, de tourner vos regards vers le Christ, notre Bien ; c'est en Lui et ses Saints que nous apprendrons la véritable humilité ; notre entendement s'en trouvera ennobli, je le répète, et notre connaissance de nous-mêmes cessera d'être vile et lâche. Nous ne sommes ici que dans la première demeure, mais elle est très riche et de si grand prix que si on parvient à se débarrasser de la vermine qui y loge, on est sûr d'aller

de l’avant. Redoutables sont les artifices et les ruses du démon pour empêcher les âmes de se connaître et de trouver leur voie.

12. D’expérience, je puis vous décrire ces premières demeures dans le détail. C’est pourquoi je vous le dis : ne croyez pas qu’il n’y ait que quelques salles à visiter, il y en a une myriade ; car les âmes entrent ici de bien des manières, les unes et les autres animées de bonnes intentions. Mais, comme le démon n’en a, lui, que de mauvaises, dans chacune des salles il va placer plusieurs légions pour empêcher que l’âme accède de l’une à l’autre ; et comme la pauvre ne s’en rend pas compte, il trouve mille façons de l’embobeliner. Il a davantage de difficultés avec celles qui sont plus proches de l’endroit où se trouve le Roi ; mais, dans les toutes premières, comme elles baignent encore dans ce monde, absorbées par ses plaisirs, plongées dans la vanité de ses honneurs et prétentions, les vassaux de l’âme – les sens et les puissances – que, par nature, elles ont reçu de Dieu n’ont plus la force nécessaire pour lutter, et ces âmes-là sont facilement vaincues malgré leur désir de ne pas offenser Dieu et en dépit des bonnes actions qu’elles puissent accomplir. Celles qui seraient en pareil état devront, très souvent et de la manière qu’elles pourront, faire appel à Sa Majesté, demander à Sa bienheureuse Mère et aux saints d’intercéder en leur faveur et de les aider dans leur combat, car leurs propres serviteurs n’ont pas la force suffisante pour les défendre. À la vérité, quel que soit l’état de notre âme, il faut que cette force nous vienne de Dieu. Que Sa Majesté, dans Sa miséricorde, daigne nous l’accorder. Amen.

13. Qu’elle est misérable, cette vie dans laquelle nous vivons ! Je vous ai déjà longuement parlé, mes filles, à une autre occasion, du danger qu’il y a pour nous à ne pas bien comprendre ce qu’est l’humilité et la connaissance

de soi ; aussi n’ajouterai-je rien de plus, bien que ce soit ce qui compte le plus pour nous ; plaise à Dieu que vous tiriez quelque profit de ce que j’ai pu vous en dire.

14. Vous remarquerez que la lumière qui émane du palais où se trouve le Roi ne parvient que faiblement dans ces premières demeures ; car elles ont beau n’être pas aussi sombres et obscurcies que lorsque l’âme est en état de péché, elles le sont suffisamment pour qu’on ne puisse voir de lumière – je parle ici de qui s’y trouve. Et ce n’est pas que la salle soit sombre, je ne sais comment me faire comprendre, mais parce que toutes ces couleuvres, ces vipères, cette vermine venimeuse entrées en même temps que lui l’empêchent de percevoir la lumière. C’est comme si on pénétrait en un lieu où le soleil entre à flots, mais qu’on ait de la terre plein les yeux et qu’on puisse à peine les ouvrir. La pièce est claire, mais on ne peut jouir de sa lumière parce qu’on a les yeux bouchés : ce sont ces bêtes et cette vermine qui nous obligent à les fermer et à ne voir qu’elles. Voilà à quoi ressemble, selon moi, une âme qui, bien qu’elle ne soit pas en mauvais état, reste si attachée aux choses d’ici-bas, si préoccupée de ses biens, de son honneur, de ses affaires – je le répète – que, même quand elle a le désir de voir sa propre beauté et d’en jouir, elle en est empêchée, car elle ne parvient pas, semble-t-il, à se dépêtrer de tout ce qui y fait obstacle. Il convient, si l’on veut avoir accès aux deuxièmes demeures, de réussir à se dégager, chacun selon son état, des affaires et autres choses non nécessaires. Ceci est d’une telle importance que, si on veut être admis dans la demeure principale, il faut commencer par là. Autrement, il me paraît impossible d’y parvenir ; et même de rester indemne dans la pièce où on se trouve, bien qu’on soit déjà à l’intérieur du château : aux prises avec toute cette vermine à venir, comment ne pas se faire mordre une fois ou l’autre ?

15. Mais qu'en serait-il, mes filles, si nous qui ne craignons plus de tels faux pas et avons pénétré plus avant en d'autres demeures secrètes du château, retournions par notre faute dans le tumulte du monde, comme il advient sans doute à bien des personnes qui, en raison de leurs péchés et malgré les faveurs que Dieu leur a prodiguées, par leur faute sont rejetées dans cette misère ? Ici nous sommes libérées extérieurement ; intérieurement, plaise au Seigneur que nous le soyons aussi, et qu'Il nous préserve ! Gardez-vous, mes filles, de vous charger des soucis d'autrui. Sachez qu'il y a peu de demeures dans ce château où les démons renoncent à nous harceler. Il est vrai que, dans certaines, les gardes – ce sont les puissances, je crois avoir déjà dit – ont la force de combattre ; mais il est nécessaire de rester aux aguets pour déjouer les ruses du démon et ne pas se laisser abuser, même quand il prend l'apparence d'un ange de lumière. Il a quantité de façons de nous faire du tort ; car il s'insinue peu à peu, et on ne s'en rend compte que lorsque le mal est fait.

16. Je vous ai déjà dit qu'il est pareil à une lime sourde et qu'il faut d'emblée le percer à jour. Voici quelques exemples qui vous le feront mieux comprendre.

Le démon fait naître chez une sœur une telle fièvre de pénitence qu'elle ne trouve de repos, lui semble-t-il, que lorsqu'elle se tourmente. Au départ, cela est bon ; mais si la prieure a interdit de faire pénitence sans son autorisation, et que le démon fait croire à la sœur qu'elle peut se permettre de désobéir pour une aussi bonne cause, et qu'en cachette elle s'y adonne au point d'en perdre la santé et de désobéir à ce qu'ordonne la règle, voyez comme ce qui est bon tourne mal !

Il fait naître chez une autre un zèle excessif de perfection démesuré. Ce qui très bien ; mais il se peut alors que la moindre peccadille commise par ses sœurs lui

apparaisse comme un grave manquement ; et la voilà qui se met à épier leur conduite et à tout rapporter à la prieure. Il se pourrait même qu'elle ne voie pas ses propres fautes, si grand est le zèle avec lequel elle prétend observer les constitutions de son ordre. Et comme les autres ne peuvent comprendre pourquoi elle agit de la sorte et voient seulement qu'elle les surveille, elles risquent de s'en offusquer.

17. Ce que cherche le démon, dans pareil cas, est rien de moins que refroidir la charité et l'amour que vous avez les unes pour les autres, ce qui serait un grand mal. Comprenons-le bien, mes filles : la perfection véritable, c'est aimer Dieu et son prochain ; plus nous observerons avec perfection ces deux commandements, mieux nous serons parfaites. Notre règle et nos constitutions ne sont que des moyens destinés à nous permettre de les observer le plus parfaitement possible. Gardons-nous de manifester de ces zèles hors de propos, qui peuvent nous être très néfastes. Et que chacune se regarde elle-même. Comme je vous en ai longuement parlé ailleurs, je ne m'y attarderai pas davantage.

18. Cet amour que vous devez montrer les unes pour les autres est si important que je vous demanderai instamment de ne jamais l'oublier. Parce qu'à force de voir chez les autres de ces petits riens qui, le plus souvent, ne sont pas des imperfections, mais que, par ignorance, nous prendrons en mauvaise part, notre âme peut perdre la paix et même troubler celle des autres. Vous voyez combien, au nom de la perfection, cela coûterait cher ! Le démon pourrait faire naître cette même tentation chez la prieure, et ce serait encore plus dangereux. Il faudra alors faire preuve d'une grande circonspection : s'il s'agit d'actes qui vont contre la règle et les constitutions, ne pas toujours les prendre en bonne part, mais mettre la prieure en garde et, si elle ne s'amende point, aller jusqu'au

prélat. Ce n’est que charité. De même pour les sœurs, si la chose est grave. Ne rien dire, de crainte que ce ne soit une tentation, voilà ce qui serait la véritable tentation. Mais, surtout, gardez-vous d’en parler les unes aux autres, afin que le démon ne puisse vous abuser, car il pourrait alors en profiter pour vous induire à la médisance ; n’en parlez, comme j’ai dit plus haut, qu’à la personne qui saura vous donner un conseil salutaire. Dans nos maisons, Dieu soit loué, comme nous gardons un silence continuel, cela ne risque pas d’arriver, mais il est bon d’être sur ses gardes.

Deuxièmes demeures

Chapitre unique

Combien il faut persévérer pour parvenir jusqu'aux ultimes demeures, quel combat incessant nous livre le démon, et combien il importe ne pas se tromper de chemin dès le début. Pour y parvenir, elle donne un moyen dont elle a éprouvé la grande efficacité.

1. Venons-en maintenant à parler des âmes qui entrent dans les deuxièmes demeures, et de ce qu'elles y font. J'aurais souhaité être brève, car j'en ai déjà longuement parlé ailleurs ; cependant, il m'est impossible de ne pas y revenir et de m'étendre là-dessus, d'autant plus que je ne me souviens pas de ce que j'ai dit ; si je savais l'apprêter en variant la sauce, je suis sûre que vous n'en seriez pas fâchées, puisque nombreux sont les livres qui traitent de ces sujets et nous ne nous en lassons jamais.

2. Je parlerai donc de ceux qui ont déjà commencé à faire oraison et compris combien il est important de ne pas prolonger leur séjour dans les premières demeures, mais qui ne sont pas encore résolus à y rester le moins possible, car ils continuent d'être ouverts aux sollicitations, ce qui les met en grand danger. Toutefois, par un effet de la miséricorde, ils cherchent par moments à fuir les couleuvres et autres bêtes venimeuses, comprenant qu'il est bon de les repousser.

Ceux-là ont, d'une certaine manière, des difficultés plus grandes que les premiers, bien que les dangers qu'ils courent soient moindres dans la mesure où ils semblent désormais les connaître ; il y a donc bon espoir de les voir

pénétrer plus avant. Si je dis qu'ils éprouvent plus de difficultés, c'est que les premiers sont comme des sourds-muets auxquels il coûte donc moins de ne pas parler ; tandis que, pour ceux qui entendent, il est sûrement beaucoup plus pénible de rester sans rien dire. Ce n'est pas une raison pour souhaiter être comme les sourds, car enfin, c'est une belle chose que de comprendre ce qu'on nous dit. Ceux-là peuvent ainsi entendre les appels du Seigneur ; car à mesure qu'on se rapproche de là où se trouve Sa Majesté, Celui-ci, en bon voisin, nous manifeste généreusement Sa bonté et Sa miséricorde, quand bien même nous serions encore occupés à nos passe-temps, à nos affaires, à nos plaisirs, bref, à toutes ces tromperies du monde, versant à nouveau dans le péché et nous en relevant (ces bêtes sont si venimeuses, leur compagnie si dangereuse, et elles sont si agitées que c'est miracle si elles ne nous font pas trébucher et tomber). Cependant, Notre-Seigneur tient tant à ce que nous L'aimions et recherchions Sa compagnie qu'Il ne manque jamais, un jour ou l'autre, de nous inviter à nous rapprocher de Lui. Et Il le fait d'une voix si douce que notre pauvre âme se désespère de ne pouvoir répondre aussitôt à Son appel. Voilà pourquoi, je le répète, elle en souffre davantage que si elle ne l'entendait point.

3. Je ne dis pas que cette voix et ces appels soient comme d'autres dont je parlerai plus loin ; car ici, Dieu s'adresse à nous dans les paroles que vous entendez dire à des gens de bien, ou au cours de sermons, ou dans les pages des bons livres, et par beaucoup d'autres choses aussi que vous aurez entendues et qui sont un appel du Seigneur, ou encore par les maladies ou les épreuves, et aussi dans cette vérité qu'Il nous enseigne dans les moments où nous faisons oraison, car même si vous la pratiquez avec tiédeur, Dieu y attache un grand prix. Et vous, mes sœurs, n'attachez pas un prix moindre à cette

première faveur qu’Il vous fait, et ne vous désolez pas, même si vous ne répondez pas d’emblée au Seigneur : Sa Majesté sait attendre des jours, voire des années, quand Elle découvre en nous de louables désirs, et surtout de la persévérance. Celle-ci est indispensable, et on gagne toujours beaucoup à en avoir. Mais le tir de barrage que nous font essuyer alors les démons est terrible ; ils s’y prennent de mille manières et affligent plus encore l’âme que dans la première demeure, car elle était alors muette et sourde, ou du moins elle entendait très peu et résistait moins bien, comme quelqu’un qui aurait perdu presque tout espoir de vaincre. Dans cette deuxième demeure, l’entendement est plus vif, les puissances sont plus actives ; la canonnade est si vive que l’âme ne peut manquer de l’entendre. C’est le moment où les démons vous sortent sous les yeux de ces couleuvres que sont les choses d’ici-bas, qu’ils vous vantent les satisfactions prétendument éternelles qu’on en tire, l’estime dans laquelle on y est tenu, les amis et parents, la santé qui s’altère avec les pénitences (car l’âme qui entre dans cette demeure a toujours le désir de se mortifier un peu) et mille autres obstacles.

4. Ô Jésus, quel tumulte font ces démons, et quelles angoisses pour la pauvre âme qui ne sait si aller de l’avant ou revenir sur ses pas ! La raison, en effet, lui démontre qu’il est trompeur de penser que tout cela a quelque valeur, en comparaison de ce à quoi elle aspire. La foi lui enseigne les préceptes qu’elle doit suivre, et la mémoire lui représente comment tout cela s’achève en lui rappelant la mort de gens qui ont joui de tous les biens de ce monde, ce dont elle a été témoin. Elle lui représente aussi ces personnes mortes subitement, et si vite oubliées ; et ces autres qu’elle a connues dans la prospérité la plus grande et qui gisent désormais sous terre, n’est-elle pas elle-même passée à maintes reprises devant leur

sépulture en se représentant leur corps tout grouillant de vers ? Et bien d'autres choses encore. La volonté est portée à aimer Celui dont elle a reçu ces innombrables preuves d'amour, et elle souhaiterait les payer un tant soit peu de retour ; surtout parce qu'elle se rend compte que ce véritable Amant est sans cesse à ses côtés, qu'Il l'accompagne et lui donne et la vie et l'être. C'est ensuite au tour de l'entendement de lui faire comprendre que, vivrait-elle de longues années, elle ne pourrait espérer se faire meilleur Ami ; que le monde n'est partout que fausseté, et les plaisirs que le démon lui fait miroiter que peines, soucis et contrariétés. L'entendement lui dit aussi que, hors de ce château, elle doit savoir qu'elle ne trouvera ni sécurité ni repos ; qu'elle cesse donc de fréquenter des maisons étrangères, car celle qu'Il lui offre, dont elle jouira si elle le souhaite, est remplie de biens. Et lorsqu'on peut trouver chez autrui tout ce dont on a besoin, comme si on était chez soi, sans compter que cet hôte nous fera maître de tout ce qu'Il possède, à quoi bon errer comme le fils prodigue en se nourrissant de ce que mangent les pourceaux ?

5. Voilà donc de bonnes raisons de vaincre les démons. Mais, ô mon Dieu et Seigneur, ce qui vient tout gâter, c'est l'habitude que nous avons prise de toutes ces vanités auxquelles, comme nous en sommes témoins, tout le monde succombe. Parce que la foi est à ce point morte que nous préférons ce que nous voyons à qu'elle nous dit ; et cependant, à la vérité, nous n'observons qu'infortune chez ceux qui poursuivent ces choses visibles. Mais voilà le résultat quand on se frotte à toute cette vermine : c'est comme lorsqu'une vipère nous mord, tout notre corps en est empoisonné et tuméfié. Nous ne sommes pas assez sur nos gardes ; bien sûr, il nous faut beaucoup de soins et de remèdes avant de guérir, et béni soit Dieu si nous n'en mourons pas. L'âme traverse alors

de grandes épreuves ; surtout quand le démon a compris qu’elle a, de par sa nature et ses coutumes, les dispositions nécessaires pour aller de l’avant : il va alors mettre en œuvre toutes les forces de l’enfer pour la faire ressortir du château.

6. Ah, Seigneur ! Votre aide est ici nécessaire, car sans elle on ne peut rien. Usant de Votre miséricorde, ne consentez pas que cette âme se laisse abuser et abandonne ce qu’elle a commencé. Daignez l’éclairer pour qu’elle comprenne que là est tout son bien, et pour qu’elle évite les mauvaises compagnies. Car il est très important de ne s’ouvrir de ces choses qu’à ceux qui y sont ouverts ; de fréquenter non seulement ceux qu’elle pourrait voir dans les pièces où elle se trouve, mais ceux dont elle aura compris qu’ils ont déjà pénétré dans les suivantes. Cela lui sera d’un grand secours, et à force de converser avec eux, peut-être la feront-ils entrer là où ils se trouvent déjà. Qu’elle soit toujours attentive à ne pas se laisser vaincre : si le démon la voit déterminée à perdre la vie et le repos et tout ce qu’il lui offre plutôt que de s’en retourner dans la première demeure, il aura tôt fait de se lasser. Qu’elle se conduise en brave soldat, et pas comme ceux-là qui se mettaient à plat ventre pour boire quand ils allaient au combat sous les ordres de je ne sais plus qui ; qu’elle soit résolue à batailler contre tous les démons en sachant qu’il n’y a pas de meilleure arme que la croix.

7. Bien que je l’aie déjà dit ailleurs, c’est tellement important qu’il me faut le répéter ici : l’âme doit oublier qu’il y a des plaisirs dans ce qu’elle entreprend, car c’est là une bien piètre manière d’entreprendre la construction d’un édifice si précieux et si grand ; et si on bâtit sur le sable, tout s’effondrera, et on n’en finira pas de vivre dans le chagrin et les tentations. Ce n’est pas dans ces premières demeures que pleut la manne céleste, mais dans celles qui sont plus loin, là où tout a la saveur de ce

que veut une âme, car elle ne veut que ce que Dieu veut. Voilà qui est un peu fort : nous, qui nous débattons toujours dans mille difficultés et imperfections et avons des vertus qui savent à peine marcher, puisqu'elles viennent à peine de naître – et encore, plaise à Dieu qu'elles aient vu le jour –, nous n'aurions pas honte de vouloir des plaisirs dans l'oraison, et de nous plaindre de sécheresses ? Que cela ne vous arrive jamais, mes sœurs ; embrassez la croix que votre Époux a portée et comprenez qu'elle est votre emblème. Plus vous aurez à souffrir, plus vous aurez de souffrances à Lui offrir, et plus grandes seront vos chances de salut. Le reste n'est qu'accessoire ; si le Seigneur vous l'accorde, rendez-en grâce à Dieu.

8. Vous devez penser que vous êtes désormais prêtes à subir les épreuves extérieures, pourvu que Dieu vous conforte intérieurement. Mais Sa Majesté sait mieux ce qui nous convient ; Elle n'a que faire de nos conseils et Elle aurait bien raison de nous dire que nous ne savons trop ce que nous demandons. Tout ce à quoi peut prétendre quiconque commence à pratiquer l'oraison (n'oubliez pas cela, car c'est très important), c'est à s'y employer avec détermination, et à faire tout ce qui est en son pouvoir pour conformer sa volonté à celle de Dieu. Et, comme je le dirai plus loin, soyez certaines que telle est la perfection la plus haute qui se puisse atteindre sur la voie spirituelle ; plus vous respecterez parfaitement ce principe, plus vous recevrez du Seigneur et plus vous avancerez sur cette voie. Voilà en quoi consiste tout notre bien ; et il n'y a là rien de compliqué, comme vous pourriez le croire, rien qui vous soit inconnu ou que vous ne compreniez pas. Mais si nous nous égarons dès le début, si nous voulons que le Seigneur agisse selon notre volonté et qu'Il nous conduise comme nous le voudrions, de quelle solidité peut être cet édifice ? Sachons nous

contenter de ce qui est en nous-mêmes et nous garder de cette vermine venimeuse ; le Seigneur veut que de mauvaises pensées nous assaillent très souvent, qu'elles nous affligent sans que nous puissions les chasser, et Il nous impose aussi des sécheresses. Parfois même, Il permet que nous soyons mordues par ces vilaines bêtes en sorte que nous apprenions à mieux nous garder par la suite, et aussi pour s'assurer que nous regrettons pour de bon de L'avoir offensé.

9. C'est pourquoi, s'il vous arrivait de chuter, ne vous découragez pas, ne renoncez pas à aller de l'avant : même de cette chute Dieu saura tirer pour vous un bien, comme le vendeur de thériaque qui, pour vérifier si cet antidote a l'effet voulu, commence par boire le poison. Quand bien même nous ne jugerions de notre misère et du grand tort que nous cause notre dissipation que par le combat qu'il nous faut soutenir dès que nous voulons à nouveau nous recueillir, ce serait déjà beaucoup. Peut-il y avoir plus grand malheur que ne pas être en paix dans sa propre maison ? Et quelle espérance aura-t-on de trouver le repos en d'autres lieux quand on ne le trouve pas chez soi ? Mêmes ces grands, ces vrais amis et parents avec qui, bon gré mal gré, nous devons vivre toujours – je veux parler ici des puissances –, semblent nous faire la guerre, comme si elles nous en voulaient de celle que leur font nos vices. La paix, la paix !, mes sœurs, c'est ce qu'a dit le Seigneur et qu'Il a tant de fois recommandé à Ses apôtres. Croyez-moi, si nous ne l'avons pas, si nous ne la cherchons dans notre maison, il est certain que nous ne la trouverons pas chez des étrangers. Finissons-en avec cette guerre ; par le sang qu'Il a versé pour nous, c'est ce que je demande à ceux qui n'ont pas commencé à rentrer en eux-mêmes. Et à ceux qui ont commencé, je dis qu'elle ne leur serve pas de prétexte pour revenir en arrière. Qu'ils sachent que la rechute est pire que la chute. Très

vite, ils voient ce qu'ils ont perdu. Qu'ils placent leur confiance en la miséricorde de Dieu et non point en eux-mêmes, et ils verront comment Sa Majesté les conduit d'une demeure à l'autre, et les fait pénétrer dans le pays où ces vilaines bêtes ne peuvent ni les atteindre ni les harceler ; où ils sauront leur tenir tête et les narguer et jouiront de plus de biens qu'ils ne pourraient en désirer – dès cette vie, veux-je dire.

10. J'ai écrit pour vous – comme je vous l'ai indiqué au début – de quelle manière vous devez résister lorsque le démon sème alors la confusion : ce n'est pas à la force du poignet qu'on doit commencer à se recueillir, mais en douceur, afin de pouvoir le faire avec autant de constance que possible. Je n'y reviendrai donc pas ici, mais rappellerai qu'à mon avis il est très important de vous en ouvrir à des personnes expérimentées ; car vous pourriez penser que consacrer du temps aux occupations nécessaires est agir au détriment de l'oraison. Mais, même si nous ne trouvons personne pour nous éclairer, le Seigneur saura nous guider pour notre plus grand profit tant qu'il n'y a pas renoncement ; contre ce mal-là, il n'est d'autre remède que de reprendre depuis le début, si on ne veut pas que l'âme se perde jour après jour davantage, et encore, plaise à Dieu qu'elle s'en rende compte.

11. Certaines, parmi vous, pourraient penser que, puisque revenir sur ses pas est un si grand mal, mieux vaudrait ne jamais commencer et rester aux abords du château. Comme je vous l'ai dit au début, et le Seigneur lui-même le dit : celui qui court au-devant du danger y périra, et la porte pour entrer dans ce château est l'oraison. Croire que nous allons accéder au Ciel et ne pas entrer en nous-mêmes pour nous connaître, considérer notre misère et ce que nous devons à Dieu en demandant maintes fois miséricorde, voilà qui est folie. Le Seigneur a dit : « Nul ne parviendra jusqu'à mon Père si ce n'est par

Moi » ; je ne sais si c'est ainsi qu'Il le dit, mais je crois que oui. Et aussi : « Qui me voit, Moi, voit mon Père. » Mais si nous ne Le regardons jamais et ne considérons pas ce que nous Lui devons et la mort qu'Il a subie pour nous, je ne sais comment nous pourrions Le connaître, ni accomplir de bonnes œuvres à Son service. Car la foi sans les œuvres, et des œuvres qui ne tirent pas leur valeur des mérites de Jésus-Christ, notre Bien, quelle valeur auraient-elles ? Et qui nous éveillera à l'amour de ce Seigneur ?

Plaise à Sa Majesté de nous faire mesurer combien nous Lui coûtons et que le serviteur n'est pas plus que le maître ; que nous devons travailler pour jouir de Sa gloire, et que pour cela, il est nécessaire de prier afin de n'être pas sans cesse la proie des tentations.

Troisièmes demeures

Chapitre 1

Du peu de sécurité qu'on peut avoir tant qu'on vit dans cet exil, même si nous parvenons à un état élevé, et comme il convient d'avancer avec crainte. Où on trouvera quelques points importants.

1. Ceux qui, par la miséricorde de Dieu, sont sortis vainqueurs de ces combats et entrés, grâce à leur persévérance, dans les troisièmes demeures, que dirons-nous d'eux si ce n'est *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur*. Il m'aura fallu l'aide de Sa Majesté pour qu'enfin je comprenne ce que veut dire en castillan ce verset : je suis tellement ignare ! On aura certes raison d'appeler cet homme bienheureux, car s'il ne revient pas en arrière, on peut être assuré qu'il est sur la voie du salut. Vous voyez là, mes sœurs, combien il importe de sortir victorieux des combats qui ont précédé ; car je tiens pour certain que le Seigneur ne manque jamais de donner au vainqueur la sûreté de conscience, ce qui n'est pas un mince bienfait. J'ai dit sûreté, mais ce n'est pas le mot qui convient, car il n'y en a pas en cette vie ; comprenez donc toujours que j'entends par là « si on ne s'écarte plus du chemin où l'on s'est engagé ».

2. C'est une grande misère que de vivre sans cesse sur ses gardes, comme ceux qui ont l'ennemi aux portes, et qui ne peuvent dormir ni manger sans lâcher leurs armes de peur qu'à tout instant on n'ouvre une brèche quelque part dans leur forteresse. Ô mon Seigneur et mon Bien ! Qui pourrait désirer une vie aussi misérable ? Il n'est pas possible de ne pas vouloir que Vous nous en sortiez, et Vous le demander, à moins d'avoir l'espoir de la donner pour Vous ou de l'employer entièrement à Votre service, et surtout de comprendre que telle est Votre volonté. S'il en est ainsi, mourons pour Vous, comme l'a dit saint Thomas, car vivre sans Vous et dans la crainte qu'il soit

possible de Vous perdre pour toujours, c'est mourir plusieurs morts. Voilà pourquoi je dis, mes filles, que le bien qu'il nous faut demander, c'est d'être un jour en sûreté auprès des bienheureux : quel contentement pourrait éprouver celui qui n'en a d'autre que de contenter Dieu, s'il vit dans la crainte de Le perdre ? Considérez que des saints qui éprouvaient ce même contentement, et bien plus grand encore, sont tombés dans de graves péchés ; et il n'est pas sûr que Dieu voudra nous tendre la main pour en sortir (je parle du secours personnel) et faire, comme eux, pénitence.

3. À dire vrai, mes chères filles, j'éprouve tant de crainte en écrivant cela que je ne sais comment je l'écris, ni même comment je puis vivre quand j'y repense, ce qui m'arrive fréquemment. Demandez à Sa Majesté, mes filles, qu'Elle vive en moi toujours ; dans le cas contraire, quelle sécurité peut avoir une vie aussi mal employée que la mienne ? Et ne vous attristez pas de savoir qu'il en est ainsi, comme j'ai pu parfois le constater quand je vous dis ces choses-là ; c'est parce que vous m'auriez voulue très sainte, et vous avez raison ; moi, je ne demanderais pas mieux. Mais je sais que je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même. Et j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de Dieu qui n'a pas manqué de m'accorder tant de fois Son aide afin que vos souhaits s'accomplissent. Je ne puis l'avouer sans que les larmes me montent aux yeux, tant je suis confuse d'écrire pour des personnes qui sont en droit de me donner des leçons. Qu'il m'a été dur d'obéir ! Plaise au Seigneur, puisque je le fais pour Lui, que cela vous soit cependant de quelque profit, afin que vous Lui demandiez de pardonner ma misérable témérité. Mais Dieu sait très bien que je n'ai à me glorifier que de Sa miséricorde, et comme je ne puis cesser d'être celle que j'ai été, je n'ai d'autre issue que de m'en remettre à Lui, et de faire confiance aux mérites de Son Fils et de la Vierge, Sa mère,

dont je porte en toute indignité l'habit que vous aussi portez. Louez-Le, mes filles, vous dont cette Dame est la mère véritable ; vous n'avez donc pas à vous sentir offensée de ma bassesse, puisque vous avez une si bonne mère. Prenez exemple sur elle, et considérez la grandeur de cette Dame et tout le bien qui nous vient de l'avoir pour Patronne, puisque ni mes péchés ni le fait que je sois celle que je suis n'ont pu ternir en rien notre saint ordre.

4. Cependant, je tiens à vous avertir : ce n'est pas parce que vous êtes les filles d'une mère comme celle-là que vous devez vous sentir en sécurité. David était très saint et vous voyez ce qu'a été Salomon ! Ne comptez pas sur votre vie de cloîtrées ni sur vos pénitences, ne soyez pas rassurées sous prétexte que Dieu est votre seule préoccupation, que vous pratiquez continuellement l'oraison et vivez à l'écart des choses de ce monde, lesquelles vous font horreur – croyez-vous. Tout cela est bien mais ne suffit pas, je le répète, pour que nous cessions de craindre. Aussi, reprenez ce verset, pensez-y aussi souvent que possible : *Beatus vir, qui timet Dominum.*

5. Je ne sais plus ce que je disais, je me suis beaucoup écartée de mon propos ; dès que je pense à moi, j'en ai les ailes coupées et ne dis plus rien de bon. Je préfère donc laisser tout cela pour l'instant.

Et j'en reviens à ce que j'avais commencé à dire des âmes qui sont entrées dans les troisièmes demeures. Ce n'est pas une mince faveur que Dieu leur a accordées en les aidant à surmonter les premières difficultés : c'en est une immense. Or ces âmes, par la bonté du Seigneur, sont sans doute très nombreuses en ce monde : désireuses de ne pas offenser Sa Majesté, elles se gardent de tout péché, même véniel ; toujours disposées à faire pénitence, elles passent de longues heures à se recueillir, usant à bon escient du temps qui leur reste ; elles

s’adonnent à des œuvres de charité, restent toujours mesurées dans leurs propos, dans leur manière de se vêtir et de gouverner leur maison, pour celles qui en ont. Certes, voilà un état des plus souhaitables et il n’y a aucune raison, semble-t-il, qu’elles se voient refuser l’accès à l’ultime demeure. Et le Seigneur ne leur refusera pas d’y entrer, si elles le désirent, car voyant leur belle disposition, il n’est de faveur qu’Il ne leur accorde.

6. Ô Jésus ! Laquelle d’entre nous dira qu’elle ne veut pas d’un si grand bien, surtout après avoir passé le plus difficile ? Non, aucune. Nous disons toutes que nous le voulons ; mais comme il en faut bien plus pour que le Seigneur ait l’entière possession de notre âme, il ne suffit pas de le dire, comme nous le montre l’exemple du jeune homme à qui le Seigneur avait demandé s’il désirait être parfait. Depuis que j’ai commencé à vous parler de ces demeures, je ne cesse d’y repenser. Parce que nous sommes, littéralement, comme lui, et c’est une des causes les plus fréquentes – il en est d’autres – des grandes sécheresses dans l’oraison. Je ne parle pas là de certains tourments intérieurs, intolérables, que subissent des âmes bonnes qui n’ont rien à se reprocher, dont le Seigneur les délivre toujours avec grand profit pour elles ; ni des âmes atteintes de mélancolie ou autres maladies. Mais laissons de côté, en toutes choses, les jugements de Dieu. Pour ma part, je crois que les causes les plus fréquentes sont celles que j’ai déjà dites. Comme ce sont des âmes dont on voit bien que, pour rien au monde, elles ne commettraient un péché – pour beaucoup d’entre elles, pas même un véniel – de propos délibéré, comme elles font bon usage de leur vie et de leurs affaires, elles s’impatientent de trouver close la porte donnant sur les appartements où se trouve notre Roi dont elles se considèrent comme les vassales, ce qu’elles sont. Mais même en ce bas-monde où le roi possède de nombreux

vassaux, tous n’entrent pas jusque dans sa chambre. Entrez, entrez donc, mes filles, à l’intérieur de vous-mêmes ; allez au-delà de vos petites œuvres car, en tant que chrétiennes vous devez tout cela et encore beaucoup plus, et qu’il vous suffise d’être les vassales du Seigneur. Mais ne soyez pas trop exigeantes, vous risquez de vous retrouver sans rien. Considérez les saints qui ont pu pénétrer dans la chambre de ce Roi, et vous mesurerez la différence qu’il y a, d’eux à nous. Ne demandez pas ce que vous n’avez pas mérité, et n’allez pas croire que nous puissions le mériter, nous qui avons offensé Dieu, quelques nombreux que soient les services que nous Lui rendions.

7. Ô humilité, humilité ! Je ne sais quelle tentation m’incline ici à ne pouvoir m’empêcher de penser que celles qui font un tel cas de ces sécheresses n’en manquent pas un tant soit peu. Laissons de côté ces grands tourments intérieurs dont j’ai parlé, car il y a là beaucoup plus qu’un manque de dévotion. Mettons-nous nous-mêmes à l’épreuve, mes sœurs, ou laissons le Seigneur s’en charger, Il s’y entend très bien, quoique très souvent nous ne voulions pas le comprendre ; mais revenons à ces âmes si bien disposées, voyons ce qu’elles font pour Sa Majesté, et nous mesurerons aussitôt combien nous faisons erreur en nous plaignant de Dieu. Car si nous Lui tournons le dos et repartons tristes, comme le jeune homme de l’Évangile, quand Il nous dit ce que nous devons faire pour être parfaits, que voulez-vous que fasse Sa Majesté, Elle qui nous récompense à la mesure de l’amour que nous Lui portons ? Cet amour, mes filles, ce n’est pas notre imagination qui doit le secréter, mais nos œuvres qui vont le prouver. Et ne croyez pas que le Seigneur a besoin de nos œuvres, il veut la preuve que notre volonté est déterminée à bien faire.

8. Il pourrait nous sembler, à nous qui portons l'habit religieux et l'avons pris de notre plein gré, qui avons renoncé pour Lui aux choses d'ici-bas et à tout ce que nous possédions (ne serait-ce que les filets de saint Pierre, car donner ce qu'on a, c'est, pour Lui, donner beaucoup), que tout est déjà fait. Voilà une très bonne disposition, si nous persévérons et que nous n'allons pas à nouveau nous frotter, ne serait-ce qu'en pensée, à la vermine des premières pièces. N'en doutons pas : si nous persévérons dans ce dénuement et cet abandon de tout, nous parviendrons au but que nous voulions atteindre. Mais ce sera à la condition – et prenez ceci comme un avertissement de ma part – de nous considérer comme des serviteurs inutiles – ainsi que le dit saint Paul, ou encore le Christ – et de ne pas croire que le Seigneur est obligé de nous accorder pareilles faveurs. Au contraire, notre dette est d'autant plus grande que nous aurons reçu davantage. Que pouvons-nous faire à l'égard d'un Dieu si généreux, Qui est mort pour nous, Qui nous a créés et donné l'être ? Estimons-nous heureuses si nous Lui rendons un tant soit peu de ce que nous Lui devons, après qu'Il nous a tant servies (j'emploie ce mot à contrecœur, mais ce n'est que vérité, car c'est bien ce qu'Il a fait pendant tout le temps qu'Il a vécu en ce monde), au lieu de Lui réclamer encore des faveurs et des grâces ?

9. Soyez très attentives, mes filles, à certaines des choses que je vous présente de manière un peu embarrassée, parce que je ne sais comment les dire plus simplement. Le Seigneur vous aidera à les comprendre afin que vous puisiez dans vos sécheresses de l'humilité et non de l'inquiétude, comme l'escompte le démon. Et croyez bien que lorsqu'on est véritablement humble, même si Dieu n'accorde jamais de bienfaits, Il apporte une paix et une conformité qui nous rendront plus heureux que d'autres qu'Il couvre de faveurs. Car

souvent, comme vous l’avez lu, Il réserve celles-ci aux plus faibles ; et ceux-ci, je crois bien, ne les changeraient pas pour la force d’âme que possèdent ceux qui pâtissent de sécheresses. Nous sommes plus friands de satisfactions que de croix. Mets-nous à l’épreuve, Seigneur, Toi qui sais la vérité de chacun, afin que nous nous connaissions nous-mêmes.

Chapitre 2

Où elle traite du même sujet, des sécheresses dans l'oraison et des effets qui pourraient en découler selon elle ; de la nécessité de nous mettre à l'épreuve ; de la façon dont le Seigneur éprouve ceux qui sont dans ces demeures.

1. J'ai connu un certain nombre d'âmes, et je crois même pouvoir dire que j'en ai connu beaucoup, de celles qui sont parvenues à cet état, qui y sont restées et ont vécu, corps et âme, de longues années dans la rectitude et l'apaisement, pour autant qu'on puisse en juger, dont on pouvait penser qu'elles auraient dû être maîtres du monde, ou du moins qu'elles en auraient été désabusées. Cependant, lorsque Sa Majesté voulut les éprouver sur des vétilles, elles s'en trouvèrent si affectées, le cœur si serré que j'en fus ébahie et même très effrayée. D'autant qu'il ne sert à rien de les aider de nos conseils : comme elles ont longuement pratiqué la vertu, il leur semble qu'elles peuvent donner des leçons aux autres et qu'elles n'ont que trop raison de ressentir si vivement ces choses-là.

2. Jusqu'à ce jour, je n'ai trouvé d'autre manière de consoler ces personnes qu'en leur témoignant une grande compassion pour leur peine (et, en vérité, on ne peut s'empêcher d'en éprouver quand on les voit en proie à de telles misères), et en ne contredisant point leurs raisons. Car elles sont toutes dans l'idée que c'est au nom de Dieu qu'elles souffrent ; aussi ne peuvent-elles comprendre que ce soit là, de leur part, une imperfection. Voilà donc une autre erreur que commettent des personnes aussi avancées. Qu'elles en souffrent, il n'y a pas de quoi s'en inquiéter car, selon moi, le motif en étant si futile, il ne peut s'agir que de souffrances passagères. Dieu veut souvent que Ses élus ressentent leur misère. Il les laisse quelque temps sans faveurs ; et, en effet, il n'en faut pas plus pour que, bien vite, nous apprenions à nous connaître. On comprend alors qu'il s'agissait de nous mettre à l'épreuve, parce que la faute commise nous apparaît clairement ; et, parfois, la peine qu'on éprouve à se rendre compte, sans rien y pouvoir, qu'on est atteint par les choses de ce monde, quand bien même elles sont de peu d'importance, nous en cause encore plus que la faute elle-même. Je tiens cela pour une grande miséricorde de Dieu car, bien que ce soit une faute, elle nous fait beaucoup gagner en humilité.

3. Ce n'est pas ce qui se passe avec les personnes dont je parle ; comme je l'ai dit, dans leurs pensées elles accordent à ces choses-là une importance exagérée et voudraient que les autres en fassent autant. Je vais ici en donner quelques exemples qui nous aideront à nous connaître et à nous mettre nous-mêmes à l'épreuve, sans même attendre que Dieu s'en charge. Il serait bon, en effet, d'avoir pris les devants et de savoir enfin qui nous sommes.

4. Une personne riche, sans enfants ni héritier à qui léguer ses biens, subit un revers de fortune, mais pas au

point de manquer du nécessaire pour elle ni pour sa maison, loin de là. Si cette personne manifeste autant d'agitation et d'inquiétude que s'il ne lui restait pas même un croûton de pain à manger, comment notre Seigneur pourra-t-Il lui demander de tout quitter pour Lui ? Supposons maintenant qu'elle soit affligée parce qu'elle voulait que son bien revienne aux pauvres. Je crois, moi, que Dieu préfère à cette charité-là que je me conforme à la volonté de Sa Majesté, et, même si je tente de recouvrer mes biens, que je garde l'âme en paix. Si cette personne ne peut y parvenir parce que le Seigneur ne l'a pas élevée assez haut, passe encore ; mais elle doit comprendre qu'il lui manque la liberté d'esprit, et elle se disposera alors à la recevoir de Dieu, parce qu'Il la lui demandera.

Une autre a de quoi se nourrir, et même largement ; l'occasion s'offre à elle d'acquérir davantage de bien ; qu'elle le prenne si on le lui donne, passe encore et à la bonne heure ; mais qu'elle s'y emploie, et une fois qu'elle l'a obtenu, qu'elle s'y acharne encore et encore, quelque bonne que soit son intention (et elle doit l'être, certainement, car, je le répète, il s'agit là de personnes vertueuses et qui font oraison), il n'y a pas de danger qu'elle monte jusqu'aux demeures les plus proches du Roi.

5. Il en va de même s'il arrive qu'on leur manifeste un certain mépris ou qu'on écorche leur honneur ; et bien que Dieu les aide le plus souvent à ne pas s'en offenser (Il aime beaucoup favoriser la vertu en public, afin que cette vertu même qu'ils pratiquent n'en souffre pas, et peut-être aussi pour les récompenser de L'avoir servi, car Il est si bon, notre Bien), il leur reste au fond d'eux-mêmes comme une inquiétude dont ils ne peuvent se débarrasser, et qui ne cessera pas de sitôt. Dieu me protège ! Ne sont-ils pas de ces personnes qui considèrent

depuis longtemps combien le Seigneur a souffert et comme il est juste que nous souffrions à notre tour, et qui même le désirent ? Ils voudraient que tous mènent une vie aussi bien ordonnée que la leur, et plaise à Dieu qu'ils n'aillent pas penser que c'est de la faute des autres s'ils ont ce chagrin et s'en fassent, dans leur for intérieur, un mérite.

6. Il doit vous sembler, mes sœurs, que ce n'est pas à vous que j'adresse ces propos, car ces choses dont je parle n'ont pas cours là où nous sommes ; nous n'avons pas de bien, n'en voulons pas, ne faisons rien pour en acquérir, et nul ne vient ici nous offenser. C'est pourquoi ces points de comparaison n'ont rien à voir avec ce qui se passe ici ; mais on peut en tirer leçon pour d'autres choses qui peuvent advenir, même s'il ne convient pas de les préciser, ce ne serait ni bon ni utile. Vous saurez de cette manière si vous êtes vraiment dépouillées de ce que vous avez quitté ; car il peut se produire de ces petits riens, qui n'ont certes pas la même gravité, mais qui vous aideront à vous éprouver et à comprendre si vous êtes bien maîtresses de vos passions. Et croyez-moi : la question n'est pas de porter ou non l'habit religieux, mais de faire en sorte de nous exercer aux vertus et de soumettre en tout notre volonté à celle de Dieu, afin d'ordonner notre vie selon ce qu'ordonne Sa Majesté, et de vouloir qu'il en soit fait non selon notre volonté, mais selon la Sienne. Tant que nous n'en serons pas là, je le répète : de l'humilité ! C'est l'onguent sur nos blessures ; car s'il y a vraiment humilité, même s'il tarde un peu, le chirurgien, qui est Dieu, viendra nous guérir.

7. Les pénitences que font de telles âmes sont tout aussi mesurées que leur vie, à laquelle elles tiennent beaucoup car elles la mettent au service de Notre-Seigneur, et tout cela n'est pas mauvais ; elles sont aussi très prudentes quand elles font leurs pénitences, de

manière à ne pas nuire à leur santé. Il n’y a pas à craindre qu’elles en meurent, car elles gardent toute leur raison, n’éprouvent pas encore cet amour qui vous la fait perdre. Je préférerais, quant à moi, que notre raison nous incite à ne pas nous contenter de cette manière de servir Dieu, toujours à petits pas, car ainsi nous n’arriverons jamais au bout du chemin. Et comme nous avons l’impression de marcher sans arrêt et que nous sommes très fatiguées (parce que, croyez-moi, ce chemin est épuisant), nous avons tout avantage à ne pas nous égarer. Mais si on pouvait faire le trajet d’un pays à un autre en huit jours, croyez-vous, mes filles, qu’il serait bon de mettre une année entière à le parcourir, au hasard des auberges, de la neige, de la pluie et des mauvaises routes ? Ne vaudrait-il pas mieux en finir une bonne fois ? Sans compter le danger des serpents. Oh, que je pourrais vous en dire long là-dessus ! Et plaise à Dieu que j’en aie moi-même fini avec tout cela, car il me semble bien souvent que non.

8. Comme nous avançons en y regardant à deux fois, tout nous paraît obstacle, parce que tout nous fait peur ; c’est pourquoi nous n’osons aller de l’avant, comme si nous croyions pouvoir arriver jusqu’à ces demeures en laissant à d’autres le soin de frayer le chemin. Puisque cela ne se peut, soyons courageuses, mes sœurs, pour l’amour du Seigneur ; laissons notre raison et nos craintes entre Ses mains ; oublions notre faiblesse naturelle, nous perdrions trop de temps à nous en désoler. Laissons à nos supérieurs le soin de notre corps ; à eux de s’en accommoder. Nous autres, occupons-nous seulement de marcher à vive allure pour aller à la rencontre de ce Seigneur. Bien que nous ne fassions que peu de cas de notre bien-être, voire pas du tout, le souci de notre santé pourrait nous abuser ; d’ailleurs, on ne se porte pas mieux parce qu’on se fait du souci, je suis la première à le savoir.

Je sais aussi que notre grande affaire n’est pas ce qui touche à notre corps, car cela est sans importance. Le chemin dont je vous parle, vous devez le parcourir dans la plus grande humilité. Si vous avez bien suivi ce que j’ai dit, vous comprendrez que là se situe le danger, selon moi, pour celles qui ont du mal à avancer. Il nous faut penser et être persuadées que nous n’avons progressé que de quelques pas alors que nos sœurs, elles, avancent à vive allure ; il nous faut non seulement désirer, mais faire en sorte qu’elles nous considèrent comme la plus misérable de toutes.

9. À cette condition, l’état où nous sommes ne peut être meilleur ; à défaut, nous y resterons toute notre vie en proie à mille tourments et misères parce que, comme nous n’arrivons pas à nous débarrasser de nous-mêmes, notre condition devient aussi pénible que pesante. Nous portons en effet le fardeau de cette terre de misère, dont se sont débarrassés ceux qui montent vers les derniers appartements à atteindre. Là, le Seigneur ne manque pas de payer en Juste qu’il est, en Miséricordieux, devrai-je dire, car toujours Il donne plus que nous ne méritons, Lui qui nous accorde des satisfactions bien supérieures à celles que nous pouvons tirer des délices et divertissements de la vie. Mais je ne pense pas qu’Il accorde souvent des plaisirs, ou seulement de temps à autre ; c’est Sa manière à Lui de nous exhorter à voir ce qui se passe dans les autres demeures, de sorte que nous nous mettions en condition d’y entrer.

10. Vous devez vous dire que satisfactions et plaisirs ne font qu’un, et vous demander pourquoi je fais cette différence : parce qu’à mon avis il y en a une, et très grande, mais je puis me tromper. Je m’en expliquerai dans les quatrièmes demeures qui viennent à la suite de celles-ci. Comme j’aurai à y donner certains détails sur les plaisirs que nous y accorde le Seigneur, cela viendra plus

à propos ; bien que cela puisse sembler inutile, peut-être l'une de vous en tirera-t-elle profit. Et si vous comprenez bien quelle est cette différence, vous vous efforcerez de rechercher le meilleur ; c'est une grande consolation pour les âmes que Dieu élève à cet état, et une grande confusion pour celles qui croient avoir déjà tout obtenu et qui, si elles sont humbles, se répandront alors en actions de grâce. Mais si elles manquent d'humilité, elles éprouveront un malaise intérieur sans nul objet. Car la perfection n'est pas dans les plaisirs dont nous jouissons, mais dans la quantité d'amour dont nous sommes capables ; de même la récompense ira à la personne qui agira au plus près de la justice et de la vérité.

11. Vous vous demanderez peut-être quelle est l'utilité de parler de ces grâces intérieures et d'expliquer en quoi elles consistent, si cela est vrai, et c'est vrai. Je n'en sais rien moi-même. Demandez-le à qui m'a commandé d'écrire ; moi, je n'ai pas à en débattre avec mes supérieurs, ce qui ne serait pas bien, mais à leur obéir. Ce que je puis vous dire en toute vérité, c'est que, lorsque je n'avais encore reçu aucune de ces faveurs, que je n'en avais pas la moindre expérience et que je ne pensais pas, à juste titre, les connaître de mon vivant, ma joie aurait été grande si j'avais su ou seulement pu supposer que j'étais agréable à Dieu en quelque chose. Quand je lisais dans les livres les faveurs et les consolations que le Seigneur accorde aux âmes qui Le servent, ma joie était immense, et mon âme y trouvait matière à de grandes louanges à Dieu. Si donc une âme aussi misérable que la mienne louait Dieu de la sorte, celles qui sont bonnes et humbles Le loueront bien davantage. Et quand il n'y en aurait qu'une pour Le louer une seule fois, il me semble qu'il convient de le dire pour que nous mesurions les joies et jouissances que nous perdons par notre faute. Surtout que, venant de Dieu, elles sont chargées de tant d'amour

et de force qu'on peut cheminer avec moins de peine, et aller plus avant dans les bonnes actions et les vertus. Et dites-vous bien qu'il est important de s'y disposer. Lorsqu'il n'y a pas eu manquement de notre part, le Seigneur est juste, et Sa Majesté vous donnera par d'autres voies ce qu'Elle vous ôte dans celle-là. Sa Majesté a Ses raisons, et Ses secrets Lui appartiennent ; du moins nous accordera-t-Elle ce qui nous convient le mieux, n'en doutons pas.

12. Ce qui, à mon avis, serait très profitable à celles qui, par la bonté du Seigneur, ont accédé à cet état (ce n'est pas une mince miséricorde que Dieu leur fait là, je le répète, car elles sont tout près de monter plus haut), c'est de beaucoup s'exercer à la prompte obéissance. Et même si ce ne sont pas des religieux, il serait très utile – comme le font bien des gens – d'avoir quelqu'un à qui se confier pour éviter de n'en faire qu'à notre tête, car c'est d'ordinaire ce qui nuit ; et ne pas chercher une personne qui soit d'humeur conforme, comme on dit, et qui conserve en toute chose une grande prudence, mais, au contraire, qui a perdu ses illusions sur le monde d'ici-bas. Il est extrêmement profitable d'avoir des entretiens avec quelqu'un qui le connaît, afin de nous connaître nous-mêmes. Car, lorsque nous voyons que certaines choses qui nous paraissaient impossibles sont possibles à d'autres, et même douces à accomplir, cela nous encourage beaucoup ; il nous semble que de les voir voler nous vient l'audace de prendre notre essor, comme les oisillons quand ils apprennent à quitter le nid : s'ils n'accomplissent pas au début un long vol, ils vont imiter peu à peu leurs parents. Cela aide à faire de grands progrès, je le sais. Toutes résolues qu'elles soient à ne pas offenser le Seigneur, ces personnes-là feront bien d'éviter les occasions de L'offenser. Comme elles sont encore près des premières demeures, elles pourraient facilement y

retourner. Leur détermination n’est pas assise sur un terrain aussi ferme que chez ceux qui, déjà accoutumés à souffrir, connaissent les tempêtes de ce monde, savent qu’il n’y a guère de raison de les craindre ni de désirer les jouissances que ce même monde nous propose. Il se pourrait qu’à force d’être harcelées par le démon, qui s’y entend pour nous faire du mal, elles y retombent et que, malgré le beau zèle qu’elles mettent à éviter aux autres de pécher, elles ne résistent pas à ce qui leur adviendrait en la circonstance.

13. Occupons-nous de nos propres fautes et non de celles d’autrui. Nous sommes enclines, parce que notre vie est bien ordonnée, à nous indigner de tout ; et il se pourrait que nous ayons beaucoup à apprendre, sur des choses essentielles, de ceux dont nous nous indignons. Que nous leur soyons supérieures dans notre contenance comme dans notre commerce avec le monde, cela est bon, mais ce n’est pas le plus important. Nous n’avons pas le droit d’exiger des autres qu’ils suivent notre chemin, ni de prétendre leur enseigner les voies de l’esprit alors même que nous en ignorons tout. Sachez, mes sœurs, que tout à ce désir que met en nous le Seigneur de faire le bien des âmes, nous nous exposons à beaucoup d’errements. Mieux vaut nous en tenir à ce que dit notre règle : « Tâcher de vivre toujours dans le silence et l’espérance », et laisser à Dieu le soin de ces âmes. Tant que nous ne négligerons pas de supplier Sa Majesté en leur nom, nous ferons œuvre profitable, avec l’aide de Dieu. Béni soit-Il à jamais.

Chronologie

1515 Naissance de Teresa de Cepeda y Ahumada, le 28 mars.

1528 Mort de Beatriz de Ahumada, mère de Thérèse.

1531 Thérèse entre comme pensionnaire au couvent des Augustines de Notre-Dame de Grâce, à Avila.

1537 Thérèse fait profession le 3 novembre.

1538 Malade, elle fait une cure à Becedas.

1543 Mort d’Alonso de Cepeda, père de Thérèse.

1553 « Conversion » de Thérèse.

1560 Thérèse décide de fonder un couvent du Carmel respectant la règle primitive. Elle rédige ses premières *Relations.*

1562 Premier séjour de Thérèse chez doña Luisa de la Cerda, à Tolède, où elle rédige une première version du *Livre de la vie.*
Le 24 août, fondation à Avila du premier Carmel réformé, le monastère Saint-Joseph.

1565 Thérèse termine la rédaction du *Livre de la vie.*

1566 Première version du *Chemin de perfection.*

1567 Deuxième version du *Chemin de perfection.*
Fondation du couvent de Medina del Campo (août).

1568 Fondation des couvents de Malagón (avril) et de Valladolid (août).
Jean de la Croix fonde à Duruelo le premier monastère de Carmes déchaux.

1569 Fondation des couvents de Tolède (mai) et de Pastrana (juillet).

1570 Fondation du couvent de Salamanque (novembre).

1571 Fondation du couvent d'Alba de Tormes (janvier).

1573 Fin de la rédaction du *Chemin de perfection.*
Thérèse commence le *Livre des fondations* (chap. 1-9).

1574 Fondation du couvent de Ségovie (mars).

1575 Fondation des couvents de Beas de Segura (février) et de Séville (mai). Thérèse fait la connaissance du père Gracián.

1576 Fondation du couvent de Caravacas. Thérèse poursuit sa rédaction du *Livre des fondations* (chap. 10 à 27).

1577 En juin, Thérèse commence à rédiger *le Château intérieur*, qu'elle achèvera en novembre.

1580 Fondation des couvents de Villanueva de la Jara (février) et de Palencia (décembre).
Rédaction des derniers chapitres du *Livre des fondations*.

1581 Fondation du couvent de Soria (juin).

1582 Fondation du couvent de Burgos (avril)
Mort de Thérèse, le 4 octobre, à Alba de Tormes.

1588 Fray Luís de León publie la première édition (incomplète) des œuvres de Thérèse d'Avila.

1614 Béatification de Thérèse par Paul V.

1617 Les Cortès de Madrid proclament Thérèse patronne de l'Espagne au même titre que saint Jacques.

1622 Canonisation de Thérèse par Grégoire XXV.

1644 Première traduction en français des œuvres de sainte Thérèse.

1970 Paul VI proclame sainte Thérèse docteur de l'Église.